




dup

ALMANACH
DES
MUSES,
1775.



A PARIS.

Chez Delalain Libraire rue de la Comedie françoise.

CEUX qui voudront faire insérer des pieces de poésie dans cet ouvrage, sont priés de les faire parvenir, avant le premier Novembre, franches de port à DELALAIN*, Libraire à Paris, rue de la Comédie Françoise.*

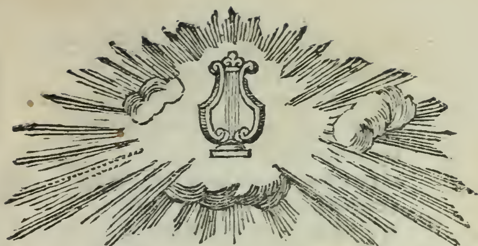
On les prévient que l'Editeur recevant une quantité prodigieuse de Lettres à ce sujet, il lui est impossible d'y répondre; mais on peut être sûr que toutes les Pièces envoyées sont examinées avec le plus grand soin.

On trouvera chez le même Libraire des Collections complettes formant onze Volumes, & qui se vendent 13 liv. 16 s. br.

On a fait tirer une cinquantaine d'exemplaires en papier d'Hollande. Ils se vendront 4 liv. brochés.

Les neuf premieres années de l'Almanach des Muses se vendent séparement 1 liv. 4 sols.

L'année 1774 & 1775 1 liv. 10.



ALMANACH DES MUSES,

Ou choix des Poësies fugitives de 1774.

LETTRE D'UN ANGLOIS A PARIS A SON AMI A LONDRES.

Je n'y tiens plus ! dès aujourd'hui,
vers toi, je cours en diligence :
en vérité, je meurs d'ennui.
Le triste pays que la France !
on rit toujours. Depuis six mois,

qu'AUGUSTE leur donne des loix,
il faut voir leur folle allégreſſe !
ce ſont des tranſports, une yvreſſe!...
J'ai vû pourtant, je m'en ſouviens,
cette Nation ſi légère,
rêvant beaucoup, ne riant guère,
devenir grave en moins de rien,
& preſque conſomptionnaire :
paſſe encor ! J'avois cru, Belton,
qu'enfin nous allions voir la France
échapée à ſa longue enfance,
entrer dans l'âge de raiſon.
J'ai vû juſques à la Coquette,
de nos Drames noirs rafoler;
les crèpes d'Young ſe mêler
parmi les pompons de toilette;
pour Young, on brûloit l'encens;
on préféroit ſes triſtes chants
à la plus jolie ariette;
en un mot, la jeune Thisbé,
dont la mode eſt la ſouveraine,
eut, pour Young, quitté ſans peine
ſa chienne & ſon petit abbé.
Du moins avec de pareils êtres,
on vivoit alors ſans ennui :
mais bon dieu ! ce peuple aujourd'hui
rit encor plus que ſes ancêtres.
Après un exil de vingt ans,
la Folie, en mère fidelle,
revient pour offrir de plus belle

sa marote à ses vieux enfans.
La cause du mal, c'est AUGUSTE ;
& par malheur, mon cher Belton,
quand on l'adore, on a raison ;
Paris est fou, mais il est juste.
Je viens ici pour ma santé :
mais le moyen ? à mon côté,
sans cesse retentit la joie ;
il faut qu'en ce climat chéri,
pour mes péchés, le Ciel envoye
tout exprès un autre Henri !
J'apprends toujours quelque merveille
le soir, quand je rentre chez moi,
encor autant, quand je m'éveille,
& d'ennuyeux *vive le Roi*
viennent tourmenter mon oreille.
Avec ses Peuples, en effet,
dans tous les Edits qu'il leur donne ;
en bon père, il cause, il raisonne ;
& chaque Edit est un bienfait ;
oui, je l'avoue. Et puis, la Reine !
Jamais, sur les bords de la Seine,
on n'a vû, je le parîrois,
tant de vertus & tant d'attraits
embellir une Souveraine.
J'en suis déséspéré, vraiment ;
d'ailleurs sais-tu l'événement
dont je fus témoin oculaire ?
le Monarque a tout récemment
fini l'exil du Parlement,

qui, tout franc, ne nous fâchoit guère.
Bref, tu ſais que notre fierté
dédaigne aſſez une couronne;
qu'un Roi par nous eſt peu goûté :
eh bien! AUGUSTE eſt ſur le trône;
il eſt Roi : mais en vérité
il eſt ſi bon qu'on lui pardonne;
c'eſt l'amour qui dicte ſes loix;
ſon cœur.... Je quitte cette plage;
je fuis, Belton, & je le dois :
ſi j'y vivois long-tems, je gage
qu'il me feroit aimer les Rois.

Par M. IMBERT.

A MADAME
LA MARQUISE DE *

En lui envoyant une Eſtampe repréſentant Vénus qui, par la chaleur de ſon ſein, fait renaître les aîles de l'Amour.

CE petit Dieu que tu connois ſi bien,
& que tes yeux ont fait mon maître,
ſur le ſein de Vénus vit ſes aîles renaître,
& le reperdit ſur le tien.

par M. D'H***.

L'IRRÉSOLUTION.

C'EN eſt fait! allons, je me rends ;
Zélis aura la préférence :
oui, j'aime ſes grands yeux mourans,
& ſa naïve négligence ;
que ſes regards ſont éloquens !
ils donnent de l'ame au ſilence,
& Glycère, & ſes dix-ſept ans
ne ſont plus rien dans la balance....
Mais la friponne, quand j'y penſe,
a des attraits bien ſéduiſans !
quel babil ! quelle extravagance !
comme elle rit de ſes ſermens !
Zélis eſt belle, Zélis penſe,
& cela doit intéreſſer :
Glycère a plus : ſa pétulance
jamais ne l'expoſe à penſer.
Cependant, je ne puis le taire,
Zélis ſourit bien tendrement !
mais l'autre, hélas ! me déſeſpère
& me déſole ſi gaîment !
je lui ſais gré de ma colère,
& peut-être de mon tourment.
Il faut donc adorer Glycère !...
Mais Zélis a tant de vertus !...
mais l'autre a de ſi jolis vices !...

L'une a des charmes ingénus :
l'autre plaît par ſes artifices.
Zélis, exemte d'injuſtices,
a l'eſprit égal & conſtant...
Glycère change à chaque inſtant :
n'eſt-ce donc rien que des caprices ?
Ah ! c'eſt trop : Zélis a des mœurs,
& je dois tout quitter pour elle :
mais plus maligne que cruelle,
Glycère affecte des rigueurs...
cela diſtrait un cœur fidèle.
Dans la criſe de ces combats,
que réſoudre enfin, & que faire ?
Oui, oui, pour ſortir d'embarras,
commençons par avoir Glycère.
Et toi, Zélis, que je préfère,
contre moi, ne viens point t'armer ;
je me dépèche de lui plaire,
pour ne plus ſonger qu'à t'aimer.

Par M. DORAT.

MADRIGAL.

BEAUTÉ, fatal préſent des Dieux !
les peines ſont votre partage ;
vous armez un ſexe envieux :
fixez-vous un ſèxe volage ?

Par Madame la Comteſſe DE B***.

A MADAME DE **.

EH quoi! vous êtes étonnée
qu'au bout de quatre-vingt hivers,
ma Muse foible & surannée
puisse encor fredonner des airs?

Quelquefois un peu de verdure
rit sous les glaçons de nos champs;
elle console la Nature:
mais elle sèche en peu de tems.

Un oiseau peut se faire entendre
après la saison des beaux jours:
mais sa voix n'a plus rien de tendre:
il ne chante plus ses amours.

Ainsi je touche encor ma lyre
qui n'obéit plus à mes doigts;
ainsi j'essaye encor ma voix,
au moment même qu'elle expire.

Je veux, dans mes derniers adieux,
disoit Tibulle à son Amante,
attacher mes yeux sur tes yeux,
te presser de ma main mourante.

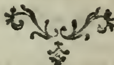
Mais quand on ſent qu'on va paſſer,
quand l'ame fuit avec la vie,
a-t-on des yeux pour voir Délie,
& des mains pour la careſſer?

Dans ces momens, chacun oublie
tout ce qu'il a fait en ſanté:
quel mortel s'eſt jamais flatté
d'un rendez-vous à l'agonie?

Délie elle-même à ſon tour
s'en va dans la nuit éternelle,
en oubliant qu'elle fut belle
& qu'elle a vécu pour l'Amour.

Nous naiſſons, nous vivons, Bergère,
nous mourons ſans ſavoir comment;
chacun eſt parti du néant:
où va-t-il?... Dieu le ſait, ma chère.

Par M. DE VOLTAIRE.



L'HOMME COMME IL FAUT.

OUI, c'eſt un malheur d'être honnête;
& je conviens qu'on eſt fort bête,
quand au centre des beaux-eſprits,
on porte une ame pacifique
& cette bon-hommie antique
qui n'eſt plus de mode à Paris.
Il faut dans ce ſiècle agréable,
approfondir l'art des noirceurs,
ſurtout bien perſifler les mœurs,
& n'aimer rien pour être aimable.
Mais cependant nos ſots ayeux,
ſi l'on en croit le témoignage
d'hiſtoriens judicieux,
plaiſoient & ſavoient être heureux,
ſans le ſecours du perſiflage.
Bon! ces tems-là ſont bien changés.
A vingt ans, j'eus la hardieſſe
de ſcandaliſer la jeuneſſe
en montrant de vieux préjugés:
Zulmé m'a dit en confidence,
que j'étois un homme noyé,
puiſqu'à l'élégante inſolence,
je n'avois point ſacrifié;
que parfois dans la bourgeoiſie

on toleroit le ſentiment,
mais que la bonne compagnie
le proſcrivoit abſolument.
« Sachez aiguiſer l'épigramme,
» dépenſez-y tout votre eſprit;
» vous obtiendrez un grand crédit,
» & vous aurez plus d'une femme.
» Voulez-vous avoir le maintien
» de ce nigaud de la Fontaine,
» qui faiſant des fables ſans peine,
» dans un ſouper n'étoit plus rien » ?
Ah ! Zulmé, je vous remercie;
je ſais par vous ce que je vaux,
& vous devenez mon amie,
même en m'apprenant mes défauts.

Par M. DOIGNI DU PONCNAU.

QUATRAIN.

Si la fièvre d'amour avoit, quand il nous berce,
ſes jours intermittens, comme la fièvre tierce,
on ſeroit, ces jours-là, honteux juſqu'à l'excès,
des ſottiſes qu'on fait, quand on eſt dans l'accès.

Par Jean-Baptiſte ROUSSEAU.

Ce Quatrain n'eſt point connu.

A UNE NOUVELLE DÉVOTE.

Depuis que le ſermon, le ſalut & la meſſe
ſont vos uniques rendez-vous,
& qu'au lieu des aveux ſi doux,
pleins de deſir & de tendreſſe,
faits & rendus à vos genoux,
vos aveux humblement vont ſe faire à confeſſe;
tous les échos du firmament
retentiſſent du bruit de ce grand changement:
« Elle a, dit-on, banni tous les plaiſirs profanes;
» elle change en prî-dieu ſes molles ottomanes,
» en un bel oratoire un cabinet charmant,
» en image d'un ſaint celle de ſon amant ».
Des bornes de la terre aux céleſtes enceintes,
ce bruit parvient en un moment;
Madelaine l'annonce au chœur des Vierges ſaintes;
dans un chant de triomphe & d'applaudiſſement,
on entend votre nom porté de ſphère en ſphère:
& pour achever ſaintement
ce que la Grâce a daigné faire,
les Anges inclinés avec dévotion,
& battant les aîles de joie.
ne ceſſent de prier pour que Dieu vous envoie
la perſuaſion.

Par M. de Rulhieres.

A UN MYRTE.

CROISSEZ, l'honneur de mon bocage,
jeune arbriſſeau que j'ai planté !
La Déeſſe de la Beauté
attend votre premier feuillage.
Croiſſez , ô Myrte plus chéri
que ces ormeaux qui m'ont vu naître ;
un jour , votre rameau fleuri
dans les airs s'étendra peut être.
Sous votre abri voluptueux ,
Zirphé viendra placer ſon trône ;
Zirphé vous devra la couronne
qui doit parer ſes beaux cheveux.
Que la fraicheur de votre ombrage
nous plaira ſur la fin du jour !
Croiſſez : des fleurs l'amant volage
frémit dans les bois d'alentour.
Phebus ſe couche ſans nuage ;
& ſi demain un ſombre orage
s'élève , & gronde à ſon retour ,
que l'oiſeau qui lance la foudre ,
en réduiſant le chêne en poudre ,
reſpecte l'arbre de l'Amour !

Par M. BERTIN.

A MADEMOISELLE F***.

En lui envoyant une petite figure repréſentant l'Amour guerrier.

Le voilà l'Enfant de Cythère,
qui ſuit les drapeaux du Dieu Mars,
en qualité de Volontaire,
dans les Dragons ou les Houzards !
C'eſt un Franc Pandoure, un Corſaire,
qui, ſans diſcipline & ſans frein,
ne ſe plaît qu'au mal qu'il peut faire,
querelleur, hargneux & mutin,
vrai héros de petite guerre,
ne reſpirant que le butin.
Que j'aime à le voir ſous les armes !
que l'uniforme lui ſied bien !
quel grand ſabre ! ſon air vaurien
lui prête encor de nouveaux charmes.
Il ſemble nous menacer tous
d'entrer chez nous par eſcalade ;
tremblez, Mortels, fuyez ſes coups :
mais en le fuyant, gardez-vous
de tomber dans une embuſcade.
Si par malheur, ſur le chemin,
vous rencontrez Alexandrine,
avec ſa friponne de mine,

ſon nez en l'air, ſon œil lutin;
ne ſongez pas à vous défendre ;
hélas ! en cette occaſion,
ne ſongez pas même à prétendre
une capitulation :
ſans réſiſter, il faut vous rendre,
& vous rendre à diſcrétion.

Par M. DE BONNARD.

MES SOUHAITS.

S'IL m'eût été permis d'élire
entre les dons brillans des Dieux,
l'argent ni l'or n'auroient pu me ſéduire ;
la gloire, l'éclat d'un empire
n'euſſent point ébloui mes yeux :
l'eſprit m'eût bien tenté, s'il eût pu me ſuffire :
mais tant de gens en ont qui ſont ſi malheureux !
& puis l'eſprit tout ſeul ſouvent n'eſt qu'un délire ;
& le Sage doit choiſir mieux,
J'aurois dit aux Maîtres des Cieux :
Dieux puiſſans par qui tout reſpire,
de vos râres bienfaits, de vos dons précieux,
voici les ſeuls que je deſire :
un cœur ſenſible & généreux ;
un ami pour me rendre heureux,
& du bon ſens pour me conduire.

Par M. l'Abbé DE REYRAC.

VERS
A M. DE BEAUPRÉ.

Qu'un jeune & brillant Militaire,
préfère les lauriers aux myrtes de Cythère,
on peut excuser cette erreur :
il faut à l'homme une chimère,
& la gloire, sans doute, est celle d'un grand cœur ;
mais que la jeune & naïve Glycère
voulût prétendre à ses faveurs,
vous ririez de la téméraire ;
quoi ! des lauriers au front d'une Bergère !
eh ! pour qui donc seroient les fleurs ?
C'est bien assez du soin de plaire ;
c'est bien assez qu'à ces grands jours,
où le cœur sous l'ormeau célèbre la plus chère ;
on occupe un moment le pipeau des Amours.
La Renommée est-elle faite
pour répéter des sons légers,
les petits airs d'une musette ?
la Renommée, hélas ! prend bien garde aux bergers !
Nous sommes comme la fauvette :
nous ne faisons quelque bruit qu'aux vergers.
Non, Beaupré, jamais votre gloire
ne fixera mes desirs inconstans ;

de quel bien jouirois-je au temple de mémoire?
est-on heureux par les talens?
J'aurois l'honneur d'être immortelle :
cet honneur n'est pas fait pour nous;
je n'envîrois que celui d'être belle :
les autres font trop de jaloux;
votre sèxe & le mien seroient toujours en guerre.
Hélas! que deviendroit la terre,
si nous allions nous séparer de vous?
restons unis, c'est un bien nécessaire;
homme, cueillez le laurier littéraire;
il ne sera jamais l'objet de mes desirs;
je crains l'éclat; mes vers sont comme les plaisirs :
il leur faut l'ombre du mystère.

Par Madame la Marquise D'ANTREMONT.

QUATRAIN.

SAVEZ-VOUS d'où vient qu'au Mercure,
si souvent on ne trouve rien?
c'est le carosse de voiture :
il faut qu'il parte, vuide ou plein.



VERS

*A Madame la Comteſſe de B**. ſur ſon Jardin d'A**.*

J'AI parcouru ce jardin enchanté,
modeſte en ſa richeſſe & ſimple en ſa beauté.
Qu'on vante ces jardins triſtement magnifiques,
où l'art, de ſes mains ſymétriques,
mutile avec le fer les tendres arbriſſeaux,
où des berceaux pareils répondent aux berceaux,
où le ſable jaunit les terres nivelées,
où l'ennuyeux cordeau dirigea les allées,
où l'œil devine tout, & prompt à tout ſaiſir,
d'un ſeul regard dévore ſon plaiſir.
Mais que j'aime bien mieux l'énergique franchiſe
& la variété de ces libres jardins
où le dédale des chemins
m'égare doucement de ſurpriſe en ſurpriſe,
ces bouquets d'arbres verds négligemment épars,
& cet heureux déſordre, & ces ſavans haſards !
En contemplant cette heureuſe impoſture,
ces naïves beautés dont Plutus eſt jaloux,
j'ai dit de vos jardins ce que l'on dit de vous :
c'eſt l'Art conduit par la Nature.
Cet azile délicieux,
peuplé de bois, tapiſſé de prairies,

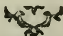
inſpire, dites-vous, de doctes rêveries :
mais celle qui l'habite inſpire beaucoup mieux ;
& malgré les attraits de ces ſimples retraites,
ce n'eſt pas la beauté des lieux
qui fait rêver dans les lieux où vous êtes.

Par M. l'Abbé DELILLE.

A LA FOLIE.

CHARME des Mortels & des Dieux ;
Folie, aimable Enchantereſſe,
tu ſais même embellir les jeux :
le plaiſir naît de ton yvreſſe.
Je me donne à toi pour toujours :
je te préfère à la tendreſſe ;
répands la gaîté ſur mes jours,
& j'aurai plus que la ſageſſe.
C'eſt en attendant ton retour,
que les pauvres amans ſommeillent ;
la raiſon ſeule endort l'Amour :
ce ſont tes grelots qui l'éveillent.

Par Madame la Comteſſe DE B***.



LE SÉNAT DES AIGLES,

FABLE.

Hors le bon emploi du moment,
rien n'est solide sur la terre :
le plus bel établissement
se détruit à la longue, ou du moins, dégénère.
Ce qui fut un temple autrefois,
n'est de nos jours qu'une guinguette :
ce peuple que Tarquin ne put soumettre aux loix,
un Dictateur le mène à la baguette . . . .
chut !.. Au bon tems passé qui vaut bien le nouveau,
jadis les Aigles s'avisèrent
d'être en corps réunis : le projet parut beau !
foi d'Aigle même, ils se jurèrent
d'exclurre, sans pitié, tout subalterne oiseau.
Il falloit, pour entrer, un titre légitime ;
nommer, produire ses ayeux ;
des plus hauts monts franchir la cime ;
affronter les éclairs sous un ciel orageux,
sonder des feux du jour l'éblouissant abîme;
& d'un œil intrépide envisager les Cieux.
Pendant un siècle, on fut incorruptible ;
un siècle ! c'est beaucoup : quel corps, chez les humains,
pendant ce tems est infaillible ?

Mais tout s'use & périt ; c'est la loi des destins.
Le Sénat, par dégrés, devient moins inflexible.
Un Sénateur, un jour, proposa le Milan,
oiseau d'honneur, dit-il, hardi pour entreprendre :
si nous avions la guerre, il sauroit nous défendre ;
vous connoissez sa force, & son rapide élan
Choix politique ! il passe. Après quelques années,
certain Aigle, ami d'un Furet,
voulant qu'il partageât ses belles destinées,
pressentit le Sénat sur le nouveau sujet.
D'abord, on le traita d'ennemi domestique,
& de brouillon qui vouloit tout gâter :
unanime refus : mais il ose insister;
s'il est, dit-il, quelque sourde pratique,
frère Furet, de courir, de troter,
& sûrement de l'éventer
au profit de la République :
il faut des gens qui sachent fureter ;
& de mon protégé le talent est unique,
pour tout voir, tout entendre, & pour tout rapporter.
A ce discours, plus de réplique !
le candidat se glisse ; il en fallut tâter.
La Corneille, la Pie, ou de semblables gaupes,
avec des Protecteurs eurent aussi leur tour ;
& parmi des oiseaux faits pour l'éclat du jour,
on reçut à la fin, devinez qui ? . . . des Taupes.

Par M. DORAT.



A MON AMI.

Tu plains mes jours troublés par tant d'orages,
mes jours affreux, d'ombres environnés!
va, les douleurs m'ont mis au rang des ſages,
& la raiſon ſuit les infortunés.

A tous les goûts d'une folle jeuneſſe,
j'abandonnai l'eſſor de mes deſirs :
à peine, hélas! j'en ai ſenti l'yvreſſe,
qu'un prompt réveil a détruit mes plaiſirs.

Brûlant d'amour & des feux du bel âge,
j'idolâtrai de trompeuſes beautés.
J'aimois les fers d'un ſi doux eſclavage;
en les briſant, je les ai regrettés.

J'offris alors aux Filles de mémoire
un fugitif de ſa chaîne échappé :
mais je ne pus arracher à la Gloire
qu'un vain laurier que la foudre a frappé.

Enfin, j'ai vû de mes jeunes années
l'aſtre pâlir au midi de ſon cours.
Depuis long-tems, la main des deſtinées
tourne à regret le fuſeau de mes jours.

Gloire, plaiſirs, cet éclat de la vie;
bientôt pour moi tout s'eſt évanoui.
Ce ſonge heureux, dont l'erreur me'ſt ravie;
fut trop rapide, & j'en ai peu joui.

Mais l'Amitié fait, par ſon éloquence,
calmer des maux qu'elle aime à partager;
& chaque jour ma pénible exiſtence
devient près d'elle un fardeau plus léger.

Juſqu'au tombeau, ſi ſon appui me reſte,
il eſt encor des plaiſirs pour mon cœur,
& ce débris d'un naufrage funeſte
pourra lui ſeul me conduire au bonheur.

Quand l'infortune ôte le droit de plaire;
intéreſſer eſt le bien le plus doux;
& l'Amitié nous eſt encor plus chère,
lorſque l'Amour s'envole loin de nous.

Par M. COLARDEAU.

QUATRAIN

Pour le Portrait de la Reine.

Le Ciel mit dans ſes traits cet éclat qu'on admire;
France, il la couronna pour ta félicité:
un ſceptre eſt inutile avec tant de beauté:
mais à tant de vertus, il falloit un Empire.

par M. DE LA HARPE.

L'ANE RETROUVÉ,

Conte tiré des Facéties du Poge.

LUCAS à pied menoit à ſon village
ſix Anes qu'à la foire il venoit d'acheter.
Quand il eut bien marché, fatigué du voyage;
ſur l'un des animaux, il crut devoir monter:
mais quelle fut ſa ſurpriſe & ſa peine,
de voir devant ſes yeux cinq baudets ſeulement;
au lieu de la demi-douzaine
qu'en partant il avoit ſous ſon commandement!
Trois fois, le compte il recommence;
& toujours oubliant l'Ane qu'il a ſous lui,
trois fois, de ſon mortel ennui
il ſent croître la violence.
En ſanglotant, le ruſé Villageois
retourne ſur ſes pas; il court à droite, à gauche;
pendant quatre heures, il chevauche,
par monts, par vaux, & juſqu'au fond des bois.
Après s'être donné vainement la torture,
il regagne enfin ſa maiſon;
& ſans deſcendre du griſon,
qui lui ſert de digne monture,
à ſa femme il déduit ſa piteuſe aventure.
Calme-toi, pauvre ſot, lui dit-elle tout net!
tu n'en comptes que cinq, & moi j'en trouve ſept.

par M. H**.

A MIGNONNE,

Ma petite Chienne

QUE je vous aime, ma Mignonne !
Je vous chéris plus que tous vos rivaux ;
& si mon amour déraisonne,
ah! du moins cet amour est exempt de tous maux.
Le plaisir croît, dit-on, d'un peu d'inquiétude :
eh bien!... quand vous avez peu mangé, mal dormi,
j'ai sur vous la sollicitude
que j'aurois pour un bon ami.
Vous êtes le mien, ma Mignonne !
vous marchez toujours sur mes pas ;
hors vous, je ne connois personne
qui me suive sans cesse & ne m'excède pas.
Si les amoureuses tendresses
amènent la satiété,
vous multipliez vos caresses
sans inspirer l'ennui de l'uniformité.
Votre courroux lui-même m'est utile :
un propos trop léger, un discours trop flatteur
d'un agréable de la ville,
a-t-il blessé mon oreille ou mon cœur ?
j'ai recours à vous, ma Mignonne ;
je vous agace, & vous grondez ;
quoique vous soyez douce & bonne,
vous lui montrez les dents : c'est vous qui répondez.

Par Madame la Comtesse DE BUSSI.

DISCOURS

DISCOURS
SUR LA MANIERE
DE LIRE LES VERS.

Arrete, sot lecteur, dont la triste manie
détruit de nos accords la savante harmonie,
arrête, par pitié ! Quel funeste travers,
en dépit d'Apollon, te fait lire des vers ?
  Ah ! si ta voix ingrate ou languit, ou détonne,
ou traîne avec lenteur son fausset monotone ;
si, du feu du génie en nos vers allumé,
n'étincelle jamais ton œil inanimé ;
si ta lecture enfin, dolente psalmodie,
ne dit rien, ne peint rien à mon ame engourdie,
cesse, ou laisse-moi fuir. Ton regard abbattu,
du regard de Méduse a la triste vertu.
L'auditeur qu'ont glacé tes sons & ta présence,
croit subir le supplice inventé par Mézence :
c'est un vivant, qu'on lie au cadavre d'un mort.
Attentif à ta voix, Phébus même s'endort ;
sa défaillante main laisse tomber sa lyre.
  C'est peu d'aimer les vers : il faut les savoir lire ;
il faut avoir appris cet art mélodieux
de parler dignement le langage des Dieux ;
cet art, qui, par les tons des phrases cadencées,
donne de l'harmonie & du nombre aux pensées ;

cet art de déclamer, dont le charme vainqueur
assujettit l'oreille & subjugue le cœur.

« D'où vient, me diras-tu, cette brusque apostrophe ?
» lisant pour m'éclairer, je lis en Philosophe.
» Plus un écrit est beau, moins il a besoin d'art,
» & le teint de Vénus peut se passer de fard.
» L'harmonieux débit que ta Muse me vante,
» ne séduisit jamais une oreille savante.
» De cette illusion qu'un autre soit épris :
» mais la vérité nue a pour moi plus de prix. »

Eh! quoi! d'une lecture insipide & glacée,
tu prétends attrister mon oreille lassée !
Quoi ! traître! à tes côtés, tu prétends m'enchaîner !
à loisir, en détail, tu veux m'assassiner;
dans les longs bâillemens & les vapeurs mortelles,
ensevelir l'honneur des Œuvres les plus belles ;
& toujours méthodique, & toujours concerté,
des élans d'un auteur abaisser la fierté,
tomber, quand il s'élève, & ramper, quand il vole !

Ah ! garde pour toi seul ton scrupule frivole :
sois captif, dans le cercle obscur & limité
qui fut tracé des mains de l'uniformité.
Aux loix de ton compas asservis Melpomène,
& la douleur de Phèdre & l'amour de Chimène.
Ravale à ton niveau l'essor audacieux
de l'Oiseau du Tonnerre égaré dans les Cieux ;
meurs d'ennui, j'y consens ; sois barbare à ton aise.

Mais ne m'accable pas sous un joug qui me pèse ;
n'exige pas du moins, insensible lecteur,

que jamais je me plie à ton goût destructeur.
Va, d'un débit heureux l'innocente imposture,
sans la défigurer, embellit la nature ;
& les traits que la Muse éternise en ses chants,
récités avec art, en seront plus touchans.
Ils laisseront dans l'ame une trace durable,
du Génie éloquent empreinte inaltérable,
& rien ne plaira plus à tous les goûts divers
qu'un organe flatteur déclamant de beaux vers.

Jadis, on les chantoit. Les Annales antiques
de Moyse & d'Orphée exaltent les Cantiques.
Te faut-il rappeller ces prodiges connus ?
ces rochers attentifs à la voix de Linus?
& Sparte qui s'éveille aux accens de Tyrthée ?
& Therpandre appaisant la foule révoltée ?
Les Poëtes divins, maîtres des Nations,
savoient noter alors l'accent des passions.
L'ame étoit adoucie & l'oreille charmée,
& même des Tyrans la rage désarmée.
Ce fut l'attrait des vers qui fit aimer les Loix.
L'art de les déclamer fut le talent des Rois.
Les Dieux même, les Dieux, par la voix des Oracles,
de cet art enchanteur consacroient les miracles.

Chez les Fils de Cadmus, peuples ingénieux,
que les sons de la lyre étoient harmonieux !
Que, dans ces beaux climats, l'exacte prosodie
aux chansons des neuf Sœurs prêtoit de mélodie !
On voyoit, à côté des Dactyles volans,
le Spondée alongé se traîner à pas lents.
Chaque mot, chez les Grecs, amans de la mesure,

ſe plioit de lui-même aux loix de la céſure.
Chaque genre eut ſon Rythme. En vers majeſtueux,
l'Epopée entonna ſes récits faſtueux.
La modeſte Elégie eut recours au Diſtique.
Archiloque s'arma de l'Iambe cauſtique. (*)
A des mètres divers, Alcée, Anacréon
prêtèrent leur génie, & leur gloire, & leur nom.
Pour nous, enfans des Gots, Apollon plus avare,
a dédaigné long-tems notre jargon barbare
Ce jargon s'eſt poli : les Muſes, ſur nos bords,
ont, d'une mine ingrate, arraché des tréſors.
O Racine! ô Boileau! votre ſavante audace
fait parler notre langue aux échos du Parnaſſe;
ce rebelle inſtrument rend des accens flatteurs.
Vous peignez la nature en ſons imitateurs
tantôt doux & légers, tantôt peſans & graves,
votre Apollon eſt libre au milieu des entraves;
& l'oreille attentive au charme de vos vers,
croit de Virgile même entendre les concerts.
Mais ces Vers mal rendus perdent leur énergie.
Il eſt une ſecrette & puiſſante magie,
il eſt un art de lire & de ſe pénétrer
des tranſports qu'un auteur nous voulut inſpirer;
d'entrer dans ſa penſée, & d'une voix facile,
d'aſſortir, en tout tems, ſon organe à ſon ſtile;
d'atteindre ſon eſſor, d'éviter avec lui
& la monotonie, & l'enflûre, & l'ennui;
d'égayer, à la fois, de la voix & du geſte,

(*) *Archiloquum proprio rabies armavit Iambo.*

ces mots, ces traits piquants d'un railleur vif &
leste ;
de donner leur couleur aux comiques tableaux
qu'a tracés, en riant, la Muse des Boileaux ;
de prendre un ton plus noble, un accent plus sublime,
dans ces vers que prononce ou Zaïre ou Monime.
d'emprunter le coup-d'œil & l'ame d'un Héros,
quand Coligny, d'un mot, fait pâlir ses bourreaux ;
de s'élever enfin jusqu'au ton d'un grand homme.

Toi, qui peignis si bien les allarmes de Rome,
o Virgile, tes vers avec art étoient lus,
lorsque tu fis pleurer la mort de Marcellus,
lorsque tu recueillis ces larmes maternelles,
ces regrets si touchans, ces douleurs éternelles ;
d'un triste enthousiasme, alors tu t'enyvrois :
pour arracher des pleurs, toi-même tu pleurois.

Et tu viens, froid lecteur, d'une voix indiscrette,
réciter nos chansons, comme on lit la Gazette !
la Muse en vain comptoit sur ses enchantemens :
tes mains, tes froides mains brisent ses Talismans.
Loin de persuader, dans ta bouche odieuse,
la Vérité déplaît, triste & fastidieuse.
Sous les traits de l'ennui, la raison perd ses droits ;
il faut, & nous instruire, & nous plaire à la fois :
qui veut gagner mon cœur, doit flatter mes oreilles.

Ah ! qu'un rimeur, jaloux du succès de ses veilles,
frémira de t'ouir, didactique lecteur,

défigurer des vers dont il sera l'auteur !
Ah ! comme à chaque mot que ta bouche estropie,
il murmure, en secret, de ton audace impie !
Un père, juste Ciel, peut-il voir ses enfans,
condamnés, sous ses yeux, à périr tout vivans !
Le Poëte indigné, qu'un sot lecteur mutile,
fera, pour se contraindre, un effort inutile.
Il n'est respect humain qui le puisse arrêter;
la nature souffrante enfin va l'emporter:
« Quoi ! bourreau, tu poursuis ! cesse, je t'en con-
» jure,
» de faire à mes écrits cette mortelle injure;
» tu me servirois mieux, si tu m'estimois moins;
» ou ne me lis jamais.... ou lis-moi sans té-
» moins. »

J'approuve ce transport d'une Muse échauffée.
Tel on dit autrefois que Rameau, notre Orphée,
dans son juste dépit avoué d'Apollon,
d'un mauvais Concertant brisa le violon.
Autant il frémissoit, quand des voix infidelles
hurloient à l'Opéra ses chansons immortelles;
autant il admiroit tes accens & tes yeux,
Arnould, seule Déesse au Théâtre des Dieux.
Il embellissoit tout: tes charmes l'embellirent;
& du moins, ses talens, des tiens s'enorgueillirent.

Mais si le goût du chant fait le prix des beaux airs,
la pompe du débit est le charme des vers.
Voyez-vous ce cristal, où les yeux d'une Belle

cherchent de ſes attraits une image fidelle ?
tel doit être un lecteur ; il offre à notre eſprit
le miroir animé des beautés d'un écrit.
L'amante de Narciſſe, en nos forêts errante,
redit, d'un dernier mot, la ſyllabe mourante :
mais des chants de la Muſe écho plus aſſidu,
tout ce qu'elle pronouce, un lecteur l'a rendu.
Combien d'art il lui faut ! C'eſt peu qu'il faſſe entendre
l'organe le plus ſouple & la voix la plus tendre ;
c'eſt peu qu'il réuniſſe à ces premiers talens
un geſte pittoreſque & des regards parlans ;
que dis-je ? ce n'eſt rien, ſi le Ciel inflexible,
pour le rendre éloquent, ne la créé ſenſible.

Ah ! comme en prononçant des vers mélodieux,
la flamme du Génie animera ſes yeux !
Comme il captivera nos ames entraînées !
comme il fera couler les heures enchaînées !
comme on ſe ſouviendra des vers qu'il aura lus !
imprimés dans le cœur, ils n'en ſortiront plus.

Tout Poëte le ſait. Tout Poëte cultive
l'art de tenir l'oreille enchantée & captive.
N'eſt-ce pas à cet art que tant d'auteurs fêtés,
ont dû tout leur ſuccès dans nos Sociétés ?
Qui compoſe avec feu, déclame avec yvreſſe.

Mais ſitôt qu'un Ouvrage échappé de la preſſe,
chez le Jay, chez Ducheſne, étale, avec orgueil,
un frontiſpice orné de la main de Longueil,
du goût de l'acheteur, ſon ſuccès va dépendre.
Le Poëte, partout, ne peut ſe faire entendre,

ni partout, dans le monde, accompagner ses vers.
Ils tomberont, hélas! s'ils sont lus de travers :
rien ne peut les sauver d'un funeste naufrage.

Midas, en digérant, veut parcourir l'ouvrage ;
il l'ouvre avec dédain, prend un ton de Censeur,
bâille à chaque syllabe & se croit connoisseur.
Midas, tout opprimé des vapeurs de sa table,
juge le triste écrit, le trouve détestable,
plaint son argent, se fâche & déclare, en un mot,
le Libraire un fripon & le Poëte un sot.
Monseigneur le décide : un flatteur s'extasie.

Laissons-là ce vain Juge. Entrons chez Aspasie :
Aspasie, aux bons vers, aime à mettre le prix,
& sa table est toujours ouverte aux beaux esprits.
Quatre heures ont sonné : la Belle, à sa toilette,
daigne entendre l'écrit du malheureux Poëte.
Certain petit Abbé, lecteur officieux,
commence en minaudant & d'un air précieux,
rajuste son collet, bégaye une tirade,
s'interrompt, pour placer une turlupinade,
rit aux endroits touchans, commente les bons mots,
& sautant les feuillets de propos en propos,
enfin, Monsieur l'Abbé plus étourdi qu'un page,
sans s'en douter, arrive à la dernière page.
La Belle cependant caresse un petit chien,
regarde en un miroir si son rouge va bien :
« — Convenez-en l'Abbé, le style est pitoyable :
» — Affreux. — Le dénouement est trop brusque
— Effroyable !
» Cela n'est point filé. — C'est d'un triste, d'ailleurs!

» d'un ſombre ! — Oh ! oui, Madame, à donner des
vapeurs. »

Sur ce mot de vapeurs, on annonce à la Belle
un fat, qui va jouer une ſcène nouvelle.
Ce fat eſt un Docteur, un Charlatan mielleux,
ſans eſprit, mais pourtant trouvé miraculeux,
l'Eſculape du jour. — Autant qu'il m'en ſouvienne,
« dit-il, c'eſt aujourd'hui votre jour de migraine ?
» — Vraiment, oui : rien n'échappe à notre cher Docteur.
» — Madame... mais pardon, je trouble le lecteur.
» Je ſuis déſeſpéré d'interrompre ... L'ouvrage
» eſt-il bon ? — Il eſt neuf. — A-t-il votre ſuffrage ?
» — Allons, mon cher Docteur, vous-même jugez-en !
» — Moi, Madame ! — Voyons. — Eſt-ce un Drame ? un Roman ?
» quelque Conte moral ? — Eh ! non ! c'eſt un Poëme.
» — Oh ! les vignettes ſont d'une beauté ſuprême.
» Madame, avez-vous vu ces guirlandes de fleurs,
» ces Amours, ces lointains, ces boſquets enchanteurs ?
» — Ah ! vous avez raiſon & c'eſt une trouvaille,
» que ces Eſtampes-là ! — Comme Longueil travaille ! —
» Mais ce n'eſt pas aſſez d'admirer le Graveur ;
» Docteur, jugez l'écrit : mais jugez ſans faveur.

» —Madame, à vous le dé! ſoyez mon Uranie :
» ce n'eſt qu'à la Beauté de juger le Génie.
» —Ah! Docteur, vous flattez. Mais enfin! entre nous,
» l'ouvrage ne vaut rien. — Je m'en rapporte à vous,
» Madame, & dès ce ſoir, dans toutes mes viſites,
» je règle mon avis ſur ce que vous m'en dites.
» Ah! d'honneur! ce ſeroit un facheux embarras
» de lire tous les vers qu'on trouve beaux ou plats.
» De votre opinion, l'on vous demande compte :
» héſiter, reſter court, ce ſeroit une honte.
» Il faut prendre un parti : je n'y manque jamais,
» & pour ne riſquer rien, je trouve tout mauvais.»
Voilà comme on vous lit! voilà comme on vous juge.
infortunés rimeurs! Sans eſpoir, ſans refuge,
vous ſerez condamnés par de légers eſprits,
qui dénigrent ſouvent ce qu'ils n'ont pas compris.
Leurs dédains aux laquais renverront la brochure.
Que je vous plains ſur-tout, ſi, pour derniere injure,
vos vers, en un caffé, s'en vont ſe préſenter!
Vadius s'en empare, & les veut réciter.
Il ſcande peſamment leurs légers hémiſtiches,
trouve les tours gênés, les ornemens poſtiches,
& les fait trouver tels par ſon ton de pédant.
Mais Damis, de vos vers admirateur ardent,
Damis, qui rapporta des bords de la Garonne
l'ineffaçable accent de la race gaſconne,
ſoutient que le Poëme eſt excélent, ſandis!

Il le prend, il le lit d'un ton de Cadédis.
A son panégyrique, on est loin de souscrire;
aux dépens de l'auteur, son accent vous fait rire,
& l'auditeur trompé, qu'il lasse jusqu'au bout,
aux vices du Poëme impute son dégoût.
Combien d'autres Oisons, au débit fade & triste,
pourroient de ces portraits grossir encor la liste!
On se plaint du vain tas des auteurs importuns:
mais les mauvais lecteurs sont encor plus communs.
Au sublime, en ce point, si nous voulons atteindre,
n'affectons jamais rien: tout excès est à craindre.
Trop de simplicité vaut mieux que trop d'apprêt.
L'art qui se fait sentir est un art indiscret.
Le sublime est toujours voisin de la nature.
Gardons-nous d'imiter dans sa folle lecture,
dans ses roulemens d'yeux & ses contorsions,
ce fanatique amant de ses productions,
ce furieux rimeur, qui, d'un ton ridicule,
comme un vrai possédé, s'agite, gesticule,
tourmente notre oreille, épuise son gosier,
& croit être sublime à force de crier.
Jadis sur son trépied, la Pythie agitée
d'un Dieu même remplie, étoit moins tourmentée.
O! Poëtes chéris, ô Troubadours charmans,
laissez à des Jongleurs ces affreux hurlemens:
soyez simples & vrais Cette emphâse maussade
étonne quelquefois, jamais ne persuade.
Prédicateurs forcés, vos terribles sermons,
sans émouvoir nos cœurs, déchirent vos poumons,
Oh! que j'aime bien mieux le lecteur doux & sage,

dont le feu modéré s'accroît à chaque page ;
& qui, dès son début, sans le prendre si haut,
ménage sa chaleur & tonne quand il faut !
Ainsi, quand NIVERNOIS daigne, aux Muses fidèle,
lire à l'Académie une fable nouvelle,
il fait d'un charme heureux enyvrer les esprits ;
chaque vers est saillant, chaque mot a son prix ;
tout fait image en lui, tout sert à l'éloquence,
ses discours, ses regards, & même son silence.
Ainsi les Grecs charmés environnoient Nestor ;
il cessoit de parler.... on l'écoutoit encor.

Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

EPIGRAMME.

EST-IL un sort comme le mien,
disoit une certaine Dame ?
J'ai tâché d'amasser du bien,
d'être toujours honnête femme :
je n'ai pu réussir à rien.

Par M. DE CHENEVIERES.



CONSEILS A UN MARI.

Vous vous plaignez que chez Delphire
Je ne vais point aſſez ſouvent :
eh bien ! moi, j'oſerai vous dire
que c'eſt ſe plaindre injuſtement,
Votre femme, ſoyez tranquille,
n'eſt point faite pour vous reſter ;
elle a mille attraits, & puis mille,
qu'il eſt bon de vous diſputer.
Mais vous avez la fantaiſie
de ne jamais nous tourmenter :
j'avois, mon cher, oſé compter
ſur quelques grains de jalouſie ;
votre ſang froid vient tout gâter.
Il lui déplaît, & me déſole.
Quoi ! rien qu'il faille hazarder !
Pour qu'avec ſoin on vous la vole,
commencez donc par la garder.
Fêter ce qu'un autre néglige,
c'eſt une ſottiſe entre nous ;
& quand on agit comme vous,
il ne faut pas que l'on exige.
Sachez de moi, que les Amours
vivent de crainte & d'eſpérance,
d'artifices, de jolis tours :
on les endort par trop d'aiſance ;
& le bonheur de tous les jours

produit bientôt l'indifférence.
J'aime un aiguillon au desir,
des larcins pour nourrir l'ivresse,
& quelque épine qui me blesse
parmi les roses du plaisir.

Si Danaé se vit prisée
par ce scélérat de Jupin,
& sentit pleuvoir dans son sein
une très suspecte rosée,
c'est grâce aux murs d'un triple airain
où la Belle fut déposée.

Croyez-moi : mettez dès ce soir,
quatre verroux à votre porte ;
rodez, & demandez à voir
chaque billet que l'on apporte ;
criez, grondez, fut-ce pour rien ;
la nuit, soyez sur le qui-vive ;
n'entendez pas japper un chien,
sans vous figurer que j'arrive :
alors, je saurai m'occuper
de quelque ruse nécessaire,
& je trouverai, je l'espère,
un nouveau charme à vous tromper.
Mais que prétendez-vous qu'on fasse
d'un Mari qui n'est point jaloux,
ne dit mot, jamais ne menace,
& semble d'accord avec nous ?
Le Pilore craint la bonace,
autant que les flots en courroux.
Sans votre douceur importune

qui me dérange tout-à-fait ;
ce que vous ſavez que l'on eſt ;
vous le feriez vingt fois pour une.

Par M. DORAT.

A MES DEMOISELLES DE SEV***.

Ce matin, bien avant le jour,
je ſongeois à deux ſœurs aimables ;
on frappe !... qu'eſt ce ? c'eſt l'Amour :
j'ouvre à ces mots ſi reſpectables.
« J'ai dérobé, dit-il, exprès
» ſur la toilette de ma mère
» la Pomme offerte à ſes attraits
» par un Berger jeune & ſincère.
» Va chez Chloé, va chez ſa ſœur ;
» nouveau Pâris, montre ton zèle,
» & préſente ce prix flateur,
» de par l'Amour, à la plus belle. »
Tu te trompes, dis-je, en un point :
également on les adore ;
reprends la Pomme : il n'en faut point,
ou bien il en faut une encore.

par M. SÉLIS.



PRIERE A LA JEUNESSE,

Vers adressés à M. l'Abbé DELILLE, *au premier jour de l'An.*

Au plus frivole des amis,
&, par malheur, au plus aimable,
portez, Déesse favorable,
les jours que vous m'avez promis.
Comme ces Beautés infidelles
qu'on quitte & qu'on reprend toujours,
malgré ses erreurs éternelles,
je mets ses beaux ans sous vos aîles
& sous la garde des Amours.
Toujours épris de goûts volages,
toujours parjure à ses sermens,
plus mobile que les nuages,
il s'abandonne à tous les vents,
&, dieu merci! depuis deux ans,
je ne le vois qu'en ses Ouvrages.
Ah! dans ce brillant tourbillon,
s'il est heureux, je lui pardonne.
De Virgile & d'Anacréon,
qu'il ceigne la double couronne;
& qu'il soit jusqu'à son automne
plus étourdi que V***!

Par M. BERTIN.

A MADEMOISELLE DUBOIS,

Ancienne Actrice de la Comédie Françoise, le jour de sa Féte.

On dit qu'à faire des heureux,
Madelaine passoit sa vie:
jeune, séduisante & jolie,
qu'avoit-elle à faire de mieux?
Les Grâces simples & piquantes
de leurs mains tressoient ses cheveux,
qui, sur un cou voluptueux,
descendoient en boucles flotantes.
A sa toilette le matin,
elle étoit sans cesse obsédée
du bruyant & folâtre essain
des Agréables de Judée.
Le soir, son amant adoré,
fier de posséder sa conquéte,
s'enivroit dans le tête à tête
du bonheur d'être préféré.
Hélas! son délire & ses charmes,
sources de regrets éternels,
devinrent des péchés mortels,
qu'il fallut laver par ses larmes.
Toi qui la fêtes, réponds-moi,
plus voluptueuse & plus belle,
n'es-tu pas plus coupable qu'elle?
j'en suis désespéré pour toi.

Eſt-il juſte que ta Patrone
longtems pleure un inſtant d'erreur,
& que ton âme ſe pardonne ?
ton triomphe eſt notre bonheur.
Je les mets ſur ta conſcience,
ces péchés tendres & charmans
& tous ces glorieux momens
qui ſignalèrent ton enfance,
lorſque t'armant de ſon pouvoir,
l'Amour t'amena ſur la ſcène,
& ſous le dais de Melpomène
vint lui-même te faire aſſeoir.
Vois Didon, Climène & Junie
s'embellir encor par tes pleurs ;
vois ton étonnante magie
à ton gré pervertir nos cœurs !
O dangereuſe enchantereſſe !
chaque Spectateur, à ta voix,
juroit d'oublier ſa Maîtreſſe,
& de n'adorer que tes loix.
Tes crimes furent de nous plaire :
je crois qu'à peine un ſiècle entier
d'une abſtinence volontaire,
ſuffiroit pour les expier.
La ſcène pleure ton abſence :
eſt-ce le goût des oraiſons
qui te fait chercher le ſilence ?
Madelaine fit pénitence,
& c'eſt nous ſeuls qui l'a faiſons.

Par M. DOIGNI DU PONCEAU.

L'ANON,

FABLE.

Tout est joli dans la verte jeunesse,
Un Anon bondissant
déployoit dans un pré sa vive gentillesse.
Pour l'approcher, venoit-on doucement :
notre espiègle aux aguets le nez sur la prairie,
vous laissoit arriver, mordant l'herbe fleurie,
& zeste ! le malin partoit en gambadant.
Voyoit-il un Coursier : il sautoit au-devant,
le saluoit des deux pieds de derrière,
même par fois un peu trop poliment.
Bref, il étoit ûn très-aimable enfant :
sa mere l'admiroit ! & quoique d'ordinaire,
une Anesse ne manque guère
d'amour-propre ; de bonne-foi,
elle croyoit avoir fait plus joli que soi,
— Mon fils est un cheval ! il est bien davantage.
Qui sait ce qu'il sera ? que Dieu lui prête l'âge,
& nous verrons ! ... Les Anes d'alentour,
gens très-galans & qui faisoient leur cour,
exagéroient encor, & la grace légère,
& l'air vif du mignon, & ne manquoient de braire
qu'il étoit un Zéphir, un prodige, un Amour.

Mères, sur vos enfans vous ne sauriez vous taire,

& votre ſot babil a d'abord ſon effet ;
on vous l'aſſure, ils ſont, ils ſeront des merveilles.
Hé ! croyez-moi, l'Anon eſt leur portrait :
le Zéphir devient lourd, l'Amour prend des oreilles,
& le Prodige eſt un Baudet.

Par M. DE FUMARS.

VERS
A M. LE MARQUIS DE PEZAY,

Qui avoit envoyé à l'Auteur ſa Comédie de la Roſiere.

AIDE-MARÉCHAL des Logis
& de Cythère & du Parnaſſe,
je vois que vous avez appris,
ſous le grand Général Horace,
ce métier qu'avec tant de grace
on vous voit faire dans Paris.
J'ai lu votre aimable Roſière.
Malheur au dur atrabilaire
qui lui reproche un doux baiſer !
Quelle mort ne doit excuſer
une perſonne ſi diſcrète ?
un ſeul baiſer, un ſeul amant,
chez les Bergères d'à-préſent,
eſt la vertu la plus parfaite.

Par M. DE VOLTAIRE.

EPITRE

A M. DE SAUVIGNY, malade, par son Ami, malade aussi.

Depuis que la fièvre fait battre
ton artère à coups inégaux,
& retarde les grands tableaux,
où tu nous peindras *Henri-quatre*; (*)
j'aurois couru tout le premier
pour te verser la liqueur fade,
dont le fiévreux à son foyer
est forcé de boire rasade;
j'aurois pu te désennuyer,
& par des contes de peau-d'âne,
ou t'endormir, ou t'égayer,
toi, plus sérieux qu'un Bracmane!
Nous aurions ri des mœurs du tems,
des parfileurs, des importans,
de la Satyre pédantesque
de nos critiques malveillans,
de la morgue philosophesque
des littéraires charlatans,
des Pédagogues en cornette,
qui de nos écrits vont jugeant;
des beaux esprits à la bavette;

(*) Gabrielle d'Estrées, *Tragédie de M. de Sauvigny.*

qui n'iront point en grandiſſant;
de ces ouvrages de génie,
tant vantés par leurs protecteurs,
& que le parterre expédie,
ſous la mouſtache des prôneurs.
Mais, comme toi, la maladie,
m'a ſurpris par analogie,
& vient de m'arrêter ſoudain,
lorſque la lyre dans la main,
je chantois le cours de l'année. (*)
Les Pénates de mon logis,
me voyant toute la journée
demeurer auprès d'eux aſſis,
moi, grand coureur d'après-dînée,
des deux coins de ma cheminée,
ſe regardent tout interdits.

En t'écrivant ces vers ſans ſuite,
la plume échappe de mes doigts;
quand je ceſſe d'être aux abois,
je reſſens le mal qui t'agite;
& dans mon eſprit inquiet,
m'exagérant ce que j'ignore,
je te vois plus malade encore
que tu n'es peut-être en effet.
Je vois la diète, à l'œil cave,

(*) L'Auteur travaille à un Poëme conſidérable, intitulé: *Les faſtes ou les uſages de l'année*; il eſt déjà fort avancé: les morceaux qu'il en a lus dans les ſociétés en font attendre la publication avec beaucoup d'empreſſement.

venir s'asseoir à ton côté,
& malgré *Bacchus* irrité,
Esculape murer ta cave.
Je vois l'Ennui, dans tes rideaux,
se cacher avec l'Insomnie,
ou s'il tombe quelques pavots
sur ta paupière appesantie,
les farfadets, les diablotaux,
troupe fantasque, errant sans guide,
faire de ton cerveau trop vuide
le théâtre de leurs assauts.

O Santé, Déesse chérie !
plus on avance dans la vie,
plus tu retires tes présens :
mais en effeuillant la couronne,
dont tu parois nos jeunes ans,
ah ! du moins jamais n'abandonne
deux amis dans le même-tems :
l'un à l'autre est trop nécessaire.
Fais que de l'ennui suspendu,
l'un des deux puisse aller distraire,
l'ami souffrant & solitaire
dont il est sans cesse attendu !

Par M. LEMIERRE.



RONDEAU

A une jolie perſonne qui exigeoit que pluſieurs Beaux-Eſprits lui fiſſent des vers ſur une minute.

QU'UNE minute a de charmes pour nous,
jeune & belle Chloris, quand on eſt près de vous!
C'eſt un bien que le ſort aujourd'hui me diſpute.
Pour en jouir, hélas! faut-il donc que je lutte
avec ces demi-Dieux que vous rendez jaloux?
A leurs fureurs, vous me mettez en butte:
mais vous pouvez me venger de leurs coups;
il ne me faut, pour triompher de tous,
qu'une minute.
Je ſaurois prolonger un moment auſſi doux;
le vrai bonheur ne cauſe aucuns dégoûts:
le frivole plaiſir eſt le ſeul qui rebutte;
ne craignez donc jamais qu'avec vous je ſuppute:
un jour entier ne dure à vos genoux,
qu'une minute.

Par M. MILLE.



VERS

EPITRE (*)
A M. DE VOLTAIRE.

Dans le ſein d'une Cour brillante
où règnent les jeux, le plaiſir,
où la ſeule peine qu'on ſente
eſt l'embarras de le choiſir,
ce n'eſt pas choſe ſurprenante,
cher ami, que ta Muſe chante
de Cupidon les traits vainqueurs.
Hôte de la mère des Graces,
héritier du pinceau qu'employoient les Horaces,
quand ils peignoient le Dieu des cœurs,
mieux qu'un autre, tu peux du fils de la Deeſſe
donner de fidèles portraits,
la peindre avec tous ſes attraits,
& ſur tes chants répandre l'allegreſſe
Pour moi, je dois chanter ſur un ton différent.
C'eſt déſormais C * * * ou Doſſat qui m'inſpire,
& des bords du Danube un moderne habitant,
aux regrets ſeuls doit conſacrer ſa lyre.
Dans ce triſte ſéjour, dans ces barbares lieux,
le grave & morne ſérieux

(*) L'Auteur de cette Epitre étoit alors Ambaſſadeur à Vienne.

s'étend sur tout ce qui respire :
en Maître souverain, l'ennui règne par-tout,
& les Graces & le bon goût
semblent avoir été mis au ban de l'Empire.
La joie y paroît un fardeau ;
la beauté chez le sèxe y paroît défendue,
& l'Amour peut marcher ceint d'un double bandeau,
sans avoir regret à la vue.
Tels sont les lieux où je suis retiré :
ainsi me traite Amour ; tel est à mes services
le prix qu'il avoit préparé.
L'Ingrat ! malgré tant d'injustices,
qui jamais d'entre les Mortels,
pour la gloire de ses autels,
fit plus briller de ferveur & de zèle ?
qui l'honora d'un culte plus fidéle ?
Si cependant, à mon retour,
je puis, par les soins de l'Amour,
retrouver encor quelque Belle,
qui, brûlant d'une ardeur constante & mutuelle,
dans des nœuds remplis de douceur,
veuille s'engager pour la vie,
je lui pardonne de bon cœur,
& je signe son amnistie.

Par M. le Duc DE R***.



VERS

A M.lle DE RAV..... DE TOUL, *le jour de Sainte Aphronie ſa Fête.*

JE n'ai jamais, en vérité,
oui nommer Sainte Aphronie.
Voyons : étoit-elle jolie ?
marchoit-elle avec dignité ?
ſourioit-elle avec décence ?
ſon œil, en peignant l'innocence,
inſpiroit il la volupté ?
Lorſqu'à vêpres ſa voix flatteuſe,
pour les pauvres ſollicitoit
notre charité pareſſeuſe,
tout en mettant au *baſſinet*,
convoitoit-on l'humble Quêteuſe ?
Lorſqu'après un dîner brillant,
ſur ſa harpe mélodieuſe
ſes doigts couroient légerement,
& que ſa langue harmonieuſe
cadençoit un accord charmant,
tout en écoutant la Chanteuſe,
ſoupiroit-on languiſſamment ?
Joignoit-elle au plaiſir de plaire,
& de la gaîté ſans accès,

& de la vertu ſans excès.
& tous les dons du caractère :
oh bien ! alors je la connois ;
elle eſt encore ſur la terre.

Par M. SÉLIS.

LES RUSES DE L'AMOUR.

L'AMOUR, pour enflammer les Belles,
ſe reproduit ſous cent formes nouvelles.
Ici ce ſouverain des Dieux,
inconſtant Papillon, joue & vole autour d'elles.
Là, plus adroit, & non moins dangereux,
en jeune abeille, il ſe métamorphoſe,
& ſe cache dans une roſe
qui vient d'éclorre ſous ſes yeux.
La Bergère, que le Dieu guette,
s'approche d'elle ſans deſſein,
la cueille, & ſa main indiſcrete,
place la roſe & l'amour dans ſon ſein,

Par M. LAVO.



EPITRE
A MADAME DE S. P....
Sur un petit Hochet qu'elle porte à son cou.

QUE j'aime ta vivacité,
tes jeux, ton enfantin délire,
& ta bouche où la volupté
fait sans cesse errer un sourire !
A la gaîté livrer ses jours,
attacher au Dieu des Amours
tous les grelots de la folie ;
c'est, puisqu'il faut te parlet net,
de la haute philosophie,
atteindre le brillant sommet.
Moralistes profonds, grands Hommes,
dont le génie audacieux
embrasse la terre & les cieux ;
infatigables Astronomes,
qui lorgnez d'un œil curieux
ces globes, ce corps lumineux
qui roulent dans l'espace immense,
& qui, les suivant dans leur tour,
marquez l'heure de leur absence
& le moment de leur retour ;
& vous que le zèle talonne,
enfans de Thomas, d'Augustin,

qui, ſur les bancs de la Sorbonne,
braillez ſi long-tems en latin,
& ne convertiſſez perſonne :
aux pieds d'Hortenſe, venez tous
courber vos groteſques figures !
venez poſer à ſes genoux
& vos écrits & vos fourrures !
venez baiſer bien humblement
ce Hochet, léger ornement
que Zéphir ſur ſon ſein balance !
Dans les mains de l'heureuſe Hortenſe,
qui ſait de la jeune ſaiſon
cueillir les fleurs en abondance,
le ſceptre aimable de l'enfance
devient celui de la raiſon.

Par M. DE PALMEZEAUX.

IN-PROMPTU

A un Poëte qui liſoit ſes vers d'un ton d'énergumène.

QUAND tu peins l'habitant de la nuit éternelle
plus diable dans tes vers qu'il ne l'eſt dans Milton,
pardonne : tu les lis d'un ſi terrible ton,
qu'on te croit du portrait le Peintre & le modèle.

Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

COMME J'AIMAIS!

Aux premiers jours de ma jeunesse,
dans l'âge heureux ou malheureux
où le cœur s'ouvre à la tendresse,
Amour me brûloit de ses feux.
Comme j'adorois ma Maîtresse !
Je ne jurois que par ses yeux ;
je ne voyois qu'elle en tous lieux ;
j'étois jaloux jusqu'à l'yvresse ;
son nom seul me faisoit rougir ;
je croyois qu'on lisoit mon ame,
que chacun y voyoit ma flamme,
& ma douleur & mon plaisir.
La beauté la plus régulière,
le minois le plus agaçant,
ne me faisoient pas seulement
une impression passagère,
& l'auroient tenté vainement.
Ma passion forte & profonde
changeant pour moi tous les objets,
me montroit celle que j'aimois
comme la seule aimable au monde :
& quand une sévère loi
me forçoit à m'éloigner d'elle,
durant cette absence cruelle,
il n'existoit plus rien pour moi.

Tout l'univers, d'un crèpe ſombre,
me paroiſſoit enveloppé ;
amèrement préoccupé,
je cherchois la retraite & l'ombre,
certain que j'étois d'y trouver
le triſte plaiſir de rêver.
Mais parmi ces tourmens, quels charmes,
quelle volupté j'éprouvois,
lorſque je parlois de mes larmes
à celle pour qui je ſouffrois !
Dieux ! quelles lettres j'écrivois !
c'étoit le déſordre de l'ame ;
chaque trait y peignoit ma flamme.
L'harmonieuſe expreſſion
de la plus belle poéſie,
ne vaut pas la marche hardie,
la brûlante incorrection
d'une proſe pleine de vie
& reſpirant la paſſion.
Enfin quand mon impatience
ſentoit approcher le moment
qui devoit finir ma ſouffrance,
en moi quel ſoudain changement !
Je revenois à l'exiſtence ;
je pleurois d'aiſe ; en y ſongeant,
mon cœur battoit un mois d'avance.
J'arrivois : quel raviſſement !
je la voyois, & dans l'inſtant
j'étois heureux de ſa préſence.
Hélas ! pourquoi le ſouvenir

de ces erreurs de mon aurore
me fait il pousser un soupir ?
Je dois peut-être aimer encore.
Ah! si j'aime encor, je sens bien
que je serai toujour le même :
le tems au cœur ne change rien.
Eh ! n'est-ce pas ainsi qu'on aime ?

Par M. DE BONNARD.

VERS

Sur ce qu'on reprochoit à l'Auteur qui travailloit aux Géorgiques, de n'avoir pas encore traduit le quatrième Livre sur les Abeilles.

OUI, je les chanterai ces aimables Abeilles :
mais je veux voir notre horizon
semé par le printems de couleurs plus vermeilles
& les chanter dans leur saison.
L'hiver m'a rendu triste & paresseux comme elles.
Ma Muse, ainsi que ces filles du Ciel,
a besoin des beaux jours pour déployer ses aîles,
pour recueillir des fleurs & composer son miel.

Par M. l'Abbé DE LILLE.

LE CONSEIL DES ANIMAUX,

FABLE.

L'ANE, le Buffle & le Chameau,
un autre encor, bonne cervelle,
je ne sais plus trop qui, ni comment on l'appelle,
devoient tenir conseil sous un antique ormeau.
Ces quatre Experts dans la Jurisprudence
avoient ensemble à démêler
une affaire de conséquence,
instante & grave, & qu'il falloit régler.
Le jour est fixé, l'heure est prise;
chacun arrive au rendez-vous;
comme le plus sensé de tous,
le Chameau présidoit; il pérore à sa guise,
pose la question... Soudain l'interrompant,
Aliboron se met à braire
avec de tels éclats & si continûment,
qu'il fallut remettre l'affaire,
& que l'on ne put seulement
entamer le préliminaire.

Dans plus d'un Conseil important,
(cela soit dit sous le sceau du mystère)
tel sot que l'on connoît fit, je crois, bien souvent
ce qu'à mon Ane on a vû faire.

Par M. DORAT.

EPITRE
A M. COLARDEAU.

Quel myrte heureux, quel boſquet ſombre
prête la fraîcheur de ſon ombre
à ta Muſe, amante des bois?
Près de l'Eſſonne, ou de la Seine,
au doux bruit de quelle fontaine
mêles-tu les ſons de ta voix?

Que j'aime ta Muſe bergère!
tu la pares de fleurs des champs,
& dédaignes les faux clinquans
de toute parure étrangère.
Conſerve la ſimplicité,
& la cadence & la molleſſe
de ces vers pleins de volupté
que laiſſe échapper ta pareſſe:
ah! chercher un luſtre emprunté
eſt une grande mal-adreſſe
pour les vers & pour la beauté.

Ton flexible & brillant génie,
occupé d'innocens loiſirs,
à ton bonheur nous aſſocie,
en nous parlant de tes plaiſirs.

Echauffé d'une douce flamme,
tu sais briller sans éblouir ;
tu sais peindre, & tu sais jouir :
tes vers sont des soupirs de l'ame.

Aux vertus dont ton cœur fait choix,
tu dois cet avantage extrême ;
même en critiquant quelquefois,
dès qu'on te lit, il faut qu'on t'aime.
Tu ne connois point ces complots,
ces tourmens, ces haines cruelles ;
& sur les rives immortelles
où l'Hyppocrène épand ses flots,
tu te plais à voir tes rivaux
moissonner quelques fleurs nouvelles.

Ah ! loin de toi cet art honteux,
qui souilleroit toutes les gloires,
& compte ses lâches victoires
par le nombre des malheureux !
Oui, je gage, que pour médire,
si tu veux élever la voix,
soudain les cordes de ta lyre
vont se détendre sous tes doigts.
Abeille industrieuse & sage,
tu peux sucer dans le vallon,
le thim, la rose, son bouton
pour en parfumer ton ouvrage ;
de ta trompe tu sais l'usage,
& méconnois ton aiguillon.
Jadis Théocrite & Virgile,

ſous les ombrages toujours verds
de Mantoue & de la Sicile
comme toi ſoupiroient leurs vers.

Combien j'applaudis à ton zèle,
quand, loin de la Cour & des Grands,
ta main préſente un libre encens
à l'amitié tendre & fidèle!
Les protéges, les protecteurs
ſont mal venus chez les neuf Sœurs;
tu ſais que les Muſes ſont fières :
il leur faut des amans, des frères,
un ruiſſeau, de l'ombre & des fleurs.

O toi! que déjà Philomèle
par ſes chants invite & rappelle
aux bords que l'Eſſone embellit,
goûte encor le plaiſir extrême
d'addreſſer à l'ami qui t'aime
les vers que ta Muſe polit.
Puiſſe la propice influence
de la campagne & du printems,
à tes organes languiſſans,
rendre cette aimable puiſſance
qui met en valeur tous nos ſens,
& nous fait chérir l'exiſtence!
Mais au ſouffle des doux zephirs,
s'il faut que ta ſanté renaiſſe,
plus d'excuſe pour ta pareſſe :
tu dois ta Muſe à nos plaiſirs.

Par M. le Marquis DE PEZAY.

REPONSE

A l'EPITRE précédente.

OUI, ma Muſe eſt une Bergère,
& le joli chapeau de fleurs,
dont l'embellit ta main légère,
plaît à ſes goûts, ſied à ſes mœurs.
Elle eſt ſimple & ſi naturelle,
que dès le moment où ſon front
a ceint ſa couronne nouvelle,
un coloris ſubit & prompt
l'a fait rougir d'être ſi belle.
Tu ſais plaire, tu peux tromper.
Aux traits d'un éloge inſipide,
il eſt facile d'échapper :
mais lorſque la grâce y préſide,
bientôt on s'en laiſſe occuper :
c'eſt un rézeau dont l'art perfide
attire & fait envelopper
l'innocence foible & timide.

Mais non, tu n'a point prétendu
tromper une Muſe ingénue.
Dans l'hommage que m'a rendu
ta lyre pour moi prévenue,
du moins un éloge m'eſt dû.

Jamais du fiel noir de l'envie
mon cœur ne fut empoisonné,
& la palme tant poursuivie,
dont mon émule est couronné,
je n'ai jamais imaginé
qu'à mon triomphe il l'eût ravie.
Sur l'arbuste d'Anacréon,
s'épanouit plus d'une rose;
le myrte a plus d'un rejetton:
Daphné, dans sa métamorphose,
de rameaux couvrit l'Hélicon.
Si pour vous la fleur est éclose,
pour moi s'entr'ouvre le bouton.
Rivaux, que la gloire rassemble,
vous, Amans, Poëtes, Guerriers,
ah! cueillez, mais cueillez ensemble
& ces myrtes, & ces lauriers.
Du souffle infecté des furies,
cruels, n'allez pas dessécher
ces roses, ces palmes fleuries
que l'on doit rougir d'arracher
quand la haine les a flétries.
Je plains le cœur rongé d'ennui,
& d'un orgueil attrabilaire,
qui des jouissances d'autrui
se fait un malheur volontaire,
& qui presume que sans lui,
ne peut exister l'art de plaire.
Pour moi, qui fuis dans mes loisirs
l'éclat d'une gloire sublime,

qui, limitant mes vains desirs,
les borne aux douceurs de l'estime;
moi, qui, du cercle de mes jours,
vois sortir tant d'heures fatales,
& n'ose employer de leur cours
que de rapides intervalles;
moi, moi, que l'on vit enfanter
des vers sans art & sans prestige,
que leur naturel fait goûter,
où jamais l'esprit ne corrige
ce que le cœur m'a sû dicter;
libre dans mon insouciance,
modeste, ou timide en mes vœux,
j'attends pour toute récompense
qu'on souffre que je sois heureux.
C'est peut-être trop d'exigence;
& dans notre cirque orageux
où l'on se nuit par concurrence,
nos Aristarques sourcilleux
connoissent peu la tolérance.

Mais, Pezay, qu'importent leurs cris,
leurs intrigues & leurs outrages?
le mérite de mes écrits
ne dépend point de leurs suffrages:
tu les aimes, voilà leurs prix.
Indifférent sur mes ouvrages,
d'après ton goût je les chéris.
De ton Epitre enchanteresse,
j'ai respiré le pur encens.

Déjà mes esprits languissans
ont senti le feu de l'ivresse.
Oui, le charme de tes accens
est l'aiguillon pour ma paresse
& la volupté pour mes sens.

Par M. COLARDEAU.

VERS

*A MADAME LA COMTESSE DE B***.*

CHARMANTE Elève des neuf Sœurs,
au Parnasse ainsi qu'à Cythère,
tu sais railler, instruire & plaire :
tu sais régner sur tous les cœurs.
Tes vers, ta prose, tout m'enchante.
Tantôt, sur ta lyre touchante,
soupirant les plus doux accens,
tu fais couler dans tous mes sens
une langueur attendrissante.
Pétillant sous tes doigts de feu,
tantôt ta plume vagabonde
peint les traits de l'aveugle Dieu ;
ta gaîté quelquefois nous gronde :
tout cela pour toi n'est qu'un jeu.
Frivolité, Philosophie,
tu reduis tout à l'unisson ;
& ta séduisante magie,
sous le masque de la folie,
laisse deviner la raison.

Par M. le Comte DE S. ALDEGONDE.

A MME. QUILLAU,

En lui envoyant une lorgnette de spectacle.

A ce temple magique, où la voix de Sophie,
les Arts, l'Amour & la Coquetterie,
appellent des Beautés le concours sémillant;
vole, jeune Thémire, en modeste parure,
brillante des seuls biens que départ la Nature,
faire essai de mon Talisman:
& si tu vois parmi tant de merveilles,
un teint plus frais, plus piquant que le tien,
un front plus noble, un plus décent maintien,
un sourire animant des lèvres plus vermeilles,
enfin si ton œil est frappé
d'un plus tendre regard, d'une taille plus belle,
ma lorgnette est une infidelle:
Thémire, rends-la-moi: le marchand m'a trompé.

Par M. DUSSIEUX.

A M. le Comte DE BUSSI, *le jour de sa Fête.*

Bussi, toi pour qui je respire;
quel don te faire? je n'ai rien:
de mon cœur en t'offrant l'empire,
c'est me faire honneur de ton bien.

Par Madame la Comtesse DE BUSSI.

VERS

A Mademoiselle F *. l'aînée.*

Que ne fait pas un tendre amant
pour plaire à sa belle maîtresse !
A quelque exploît bien éclatant,
mettez le prix de ma tendresse.

Faut-il, & par monts & par vaux,
bravant la grèle & le tonnerre,
d'Hercule égaler les travaux,
de faquins balayer la terre?
L'ouvrage est pénible & scabreux :
mais il n'a rien qui m'epouvante.

Voulez-vous qu'en Chevalier preux,
couchant la nuit sous une tente,
le jour faisant peur aux passans,
lance en arrêt, pique dressée,
j'aille crier à tous venans :
» L'objet qui regne en ma pensée
» n'eut jamais d'égal sous les Cieux ;
» les attraits les plus précieux,
» n'ont rien que sa beauté n'efface :
» convenez-en de bonne grace,
» sinon je vous crève les yeux! »

Parlez, je puis tout entreprendre
pour gagner mon charmant vainqueur :
mais si vous poussez la rigueur,
jeune Aglaé, jusqu'à prétendre
que je cesse de vous aimer,
à cet effort, n'allez pas vous attendre,
ou cessez donc de m'enflammer.

Au tems jadis, j'étois plus sage ;
j'abhorrois les longues amours.
Vingt beautés ont eu mon hommage,
l'une deux mois, l'autre huit jours.
Il est si doux d'être volage !
Pourquoi faut-il qu'on vous aime toujours ?

Par M. Royou.

VERS

Faits à l'âge de quatre-vingt ans.

Chaque jour est un bien que du Ciel je reçoi ;
je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne :
il n'appartient pas plus aux jeunes-gens qu'à moi,
& celui de demain n'appartient à personne.

Par feu l'Abbé de Maucroix.

A M. MOLÉ,

Acteur de la Comédie Françoise, pour le jour de S. René sa Fête.

Eh ! vite, à moi ! Muse folle & rebelle ! . .
Accours, descens de ton côteau sacré ;
le myrthe au front, viens & chante à mon gré :
c'est un René, pour qui ma voix t'appelle ;
non, pour celui, qui Docteur très-fourré (*),
nous distilla l'ennui théologique,
avoisina tant soit peu l'hérétique,
& se trompa, quoique Prêtre & Curé ;
non pour celui qui rarement utile,
pour vérités donna ses visions,
imagina la matière subtile,
& se perdit dans ses vains tourbillons :
mais pour celui qui, sublime ou frivole,
en se jouant, cueille un double laurier,
que les Amours ceignent d'une auréole,
& qu'ils ont mis sur leur calendrier ;
pour ce René, si touchant dans Séïde,
vif dans Lindor, brûlant dans Saint-Albin ;
fou dans Lélie, imposant dans Pepin ;

(*) Théologien assez obscur, qui passe pour avoir avancé quelques propositions peu orthodoxes.

dans Hippolite, amant & fils timide ;
pour ce René, pathétique ou badin,
tendre avec grace, élégamment perfide,
amant chéri, petit maître divin,
ſylphe léger, qui toujours dans ſa main,
tient la baguette, & les ſecrets d'Armide.
Tel eſt le Saint pour qui je veux des vers,
hymne en couplets, & couronne de roſe.
Déjà pour lui, les cieux ſont entr'ouverts ;
furtivement l'Amitié le propoſe.
Avec ferveur, & bien diſcrétement,
occupons-nous de ſon apothéoſe :
le P*** eſt mort, profitons du moment.

Par M. Dorat.

A MADAME DE**.

En lui envoyant l'Ordre de la Félicité.

Ne croyant plus à l'exiſtence
du fantôme brillant de la félicité,
je traînois dans l'indifférence,
des jours faits pour la volupté :
mais aux ſentimens que j'éprouve,
mon cœur, de ſa folie, aujourd'hui s'apperçoit ;
c'eſt en vous voyant qu'on y croit :
c'eſt en vous plaiſant qu'on la trouve.

Par M. d'H***.

TRADUCTION DE CATULLE.

QUAND ton amant, Lesbie, embraſſe tes genoux,
a tous ſes feux, lorſqu'il te ſent répondre ;
quand nos baiſers, ſi brûlans & ſi doux,
mille fois répétés, n'ont plus qu'à ſe confondre ;
quand il en vient un ſeul qui les renferme tous,
ô ma Lesbie ! ô ma Lesbie !
de notre ſort, tout l'Olympe eſt jaloux ;
à tous les Dieux, nous devons faire envie ;
& l'Olympe & les Dieux ne ſont plus rien pour nous.
Oui, ma Leſbie ! une ſubtile flamme,
un trait brûlant, alors que je te vois,
gliſſe de veine en veine, & s'attache à mon ame ;
je veux parler, & je n'ai plus de voix.
A tous momens, il ſemble que j'entende
le bruit confus d'un chant plein de douceur ;
il ſemble qu'un voile enchanteur
ſur mes yeux, s'arrête & s'étende :
plus vivement je ſens battre mon cœur.
Dans cette extaſe du bonheur,
quand je m'enyvre, je m'oublie.
O ma Lesbie ! ô ma Lesbie !
de notre ſort tout l'Olympe eſt jaloux ;
à tous les Dieux, nous devons faire envie ;
& l'Olympe & les Dieux ne ſont plus rien pour nous.

Par M. le Chevalier DE LANGEAC.

VERS

A MADAME LA COMTESSE

D'ARTOIS,

LE JOUR DE SON MARIAGE.

O PRINCESSE tant desirée,
vous êtes enfin parmi nous !
Vous voyez cette Cour, où, toujours adorée,
vous rendrez de l'Hymen tous les Amours jaloux.
Dans les transports de son yvresse,
le Peuple est le rival des Grands,
& dans ce jour, la plus douce allégresse
confond, & les vœux, & les rangs.
Digne choix de notre Monarque,
vous fûtes à l'instant celui de tous les cœurs,
& le fil de vos jours, dans les mains de la Parque,
devint une chaîne de fleurs.
Rien ne peut altérer votre bonheur suprême :
fille de notre Roi, tout nous dit aujourd'hui
qu'avant que de vous voir, on vous aimoit pour lui,
qu'en vous voyant, c'est pour vous-même.

Par Madame DE MONTANCLOS.

ÉPITRE
A MON SIECLE.

Mon ſiècle, vous êtes charmant !
votre prédéceſſeur qu'on cite,
le ſiècle de Louis le Grand,
étoit loin de votre mérite.
Il eſt vrai qu'il eut des guerriers
qui s'illuſtrant par leur courage,
revinrent des champs du carnage,
couverts de poudre & de lauriers.
Luxembourg, Catinat, Turenne,
des Scipions dignes rivaux,
euſſent arboré leurs drapeaux
ſous le bec de l'aigle romaine,
& lié ſans beaucoup de peine
les Conſuls avec leurs faiſceaux.
Mais à leur bravoure inhumaine,
à leurs ſanguinaires travaux,
je préfère une paix certaine
qui me procure un doux repos.
De nos héros c'eſt auſſi la manie :
loin de faire tuer pour rien
ces ſoldats qui ſont le ſoutien
& la gloire de la Patrie,
chaque jour, ils donnent la vie

à quelque aimable Citoyen.
Peu desireux d'une vaine fumée,
ils laissent Catherine attaquer Moustapha ;
des escadrons d'Amours leur tiennent lieu d'armée,
& le champ de bataille est un large sopha.

Ce n'est pas l'unique avantage
qu'on ait en ce siecle nouveau :
n'est-il pas vrai que, dans l'autre âge ;
les beaux arts étoient au berceau ?
l'enfance ne peut du génie
ressentir les émotions :
sur les travaux de ces Pigmalions,
c'est nous seuls qui soufflons la vie.
le Brun, Mignard, Largilière, Coipels,
ressuscitez, & voyez ces pastels
au teint de rose, au regard doux & tendre,
& convenez que jamais vos pinceaux
n'ont enfanté d'aussi jolis tableaux.
Sous vos doigts créateurs, renaissoient de leur cendre
les Dieux, les Rois & les Héros :
mais j'aime mieux nos Apelles nouveaux :
une Vénus vaut mieux qu'un Alexandre ;
ce conquérant mit l'univers en cendre,
& la bonne Vénus le répare à Paphos.

Dans tous les points, nous serions vos modèles,
mes bons ayeux : vos rustiques manoirs,
vos vieux châteaux valoient-ils nos boudoirs,
temples brillans que l'on consacre aux Belles ?

Vous eûtes, j'en conviens, des Perraults, des Manfarts,
qui rendirent Paris la rivale de Rome :
mais ces monumens qu'on renomme
à peine attirent les regards,
& tout le monde admire aux boulevards
ces petites maifons de ftructure divine
que l'on habite, il eft vrai, rarement,
mais où logent pour nous fi magnifiquement
les plus beaux magots de la Chine.
Pour être en tout fublime, il faut, mes chers Gaulois,
poffédcr beaucoup de richeffes ;
nous en avons plus que vous, mille fois,
& les palais de nos maîtreffes
coûtent plus que ceux de vos Rois.

Vous crûtes favoir la mufique :
autre erreur, mes pauvres parens ;
vous n'en étiez pas même aux élémens ;
on vous l'a prouvé dès long-tems
par un calcul mathématique.
Dans vos grands airs fi languiffans,
c'étoit toujours Zéphir careffant la verdure,
les échos, les ruiffeaux, fans ceffe répétans,
dans leur affoupiffant murmure,
le doux chant des oifeaux, les foupirs des amans.
Si vous trouviez un *vole*, auffi-tôt jufqu'aux nues,
montoient vos voix aigues ;
de vos refrains faftidieux,
vous rempliffiez l'immenfité des Cieux,
& des régions du tonnerre,

de roulemens en roulemens ;
vous redefcendiez fur la terre
vous mettre à l'uniffon avec les inftrumens.
Je doute que cela pût être bien fublime :
mais pour rendre avec vérité,
ou le frottement d'une lime,
ou les cris menaçans d'un cocher irrité,
ou le marteau tombant fur l'enclume endormie ;
ou le briquet frappant à coups précipités
un caillou rayonnant d'innombrables clartés,
c'eft alors qu'il faut du génie.
Dans vos opéras effrayans,
vous faifiez paroître des Diables
bien laids fur-tout, & bien méchans :
notre Orphée allemand nous les a peints traitables ;
il rend les morts intéreffans ;
fes efprits infernaux font des damnés aimables,
qu'il attendrit par des fons lamentables,
& les enfers avec lui font charmans.

Pour de l'efprit, ô mes très-fots grands pères,
vous conviendrez que vous n'en aviez guères.
Bon la Fontaine, avec tes fabliaux,
bien bêtement tu fais nous plaire ;
fans les éclairs des brillans jeux de mots,
& fans l'antithèfe légère :
ton Apollon, la chofe eft claire,
tenoit un peu de tes chers animaux.
Dur Defpréaux, implacable Molière,
qu'avoient donc fait ces graves beaux-efprits,

ces ſaints dévots, ces ſublimes Marquis
que pourſuivoit votre injuſte colere ?
On auroit dû vous frapper les premiers
de ces verges de la Satire,
dont votre main s'armoit ſi volontiers ;
vos traits mordans dont on a tort de rire,
ont vivement bleſſé pluſieurs hommes de bien :
ce procédé ſans doute eſt peu chrétien.
Dans ce bon ſiécle, ainſi que Dieu l'ordonne ;
on s'aime tendrement, ſur-tout on ſe pardonne
mille petits torts innocens :
Meſſieurs les ſots, tous fort honnêtes gens,
vivent en paix ſans déplaire à perſonne.

Vous vous traîniez dans les chemins tracés ;
vous pâliſſiez jour & nuit ſur Homère ;
de Vaugelas vous liſiez la grammaire,
& de latin vous étiez hériſſés :
par vos enfans je vous vois éclipſés :
car, entre nous, vos plates rapſodies
valent-elles nos parodies,
nos économiques eſſais,
& nos funébres Comédies,
& de nos Oreſtes anglois
les pathétiques pſalmodies ?
Hormis Voltaire, & Jean-Jacque, & Buffon,
gens affublés de vos travers antiques,
ſeuls héritiers de vos lyres gothiques,
notre moindre Pygmée eſt pour vous un Tiphon.

Que de travaux, que de soins, que d'années ;
vous ont coûté les palmes surannées
que les neuf Sœurs entassent sur vos fronts !
Pour nous, au sommet de leurs monts,
les lauriers naissent sans culture,
enfans gâtés de la nature,
sans peine nous les moissonnons.
C'est en soupant chez Flore, chez Julie,
que nous volons à la célébrité ;
c'est dans le sein d'une riante Orgie,
que nous trouvons la vérité.
Nous encensons Vénus & la Folie ;
ces deux Divinités président à nos jours,
& nous sement de fleurs les routes de la vie.
Ainsi nous arrivons au temple du génie,
conduits par l'essain des Amours.
Foible Racine, insipides Corneilles,
combien vous seriez détrompés
si de ces tems vous lisiez les merveilles !
L'esprit se forme à nos soupés :
il s'appesantit dans les veilles ;
sans le savoir, nous sommes immortels ;
& le plaisir nous gagne des autels.

Honteusement vous rampiez sur la terre,
plats Orateurs du siecle de Louis :
il n'appartenoit qu'à vos fils
de s'élancer au séjour du tonnerre.
Nous rions bien, quand nous sommes aux cieux

où nous ont élevés les savantes échasses
d'un stile noble, grand, sonore, harmonieux,
nous rions bien, en voyant nos ayeux
se traîner lentement sur les obscures traces
de ce vieux Cicéron aussi timide qu'eux.
Ah! nous surpassons bien ces mortels si fameux!
Aussi, mes chers Auteurs antiques,
lorsque nos Orateurs de vos noms peu jaloux,
dans leurs éloges emphatiques,
vous mettent au-dessus de nous,
croyez, croyez qu'ils se mocquent de vous
dans tous leurs beaux panégyriques (1).
Froid Bourdaloue, ennuyeux Bossuet,
dans vos accens, vous eûtes le projet
de convertir cette engeance maudite
qui chaque jour offense le Seigneur;
c'est après tout un bien petit mérite:
un Capucin peut avoir cet honneur.
Vos descendans n'ont pas un prosélite:
mais ils se font beaucoup d'admirateurs.
Tirans bénis, incommodes Censeurs,
vous attaquiez notre sage conduite,
& nous avons d'agréables flatteurs,
qui, loin de les blâmer, ont adopté nos mœurs.
Mais à propos de mœurs, je pense
que vous ne voulez pas entrer en concurrence
avec vos rigides neveux?

(1) Jamais on n'a plus loué, que de nos jours, les grands hommes du siecle dernier, & jamais on n'a moins travaillé à leur ressembler. (*Note de l'auteur.*)

D'Alcide rivaux langoureux ;
vous ſoupiriez ſans ceſſe aux pieds de vos Omphales ;
avec trois mots, un Curé terminoit
vos ennuyeuſes paſtorales,
& triſtement vous uniſſoit.
Quelqu'un de vous prit-il une maîtreſſe
pour le plaiſir de la quitter ?
& ſi l'Amour couronna ſa tendreſſe,
eût-il jamais l'eſprit de s'en vanter ?
Vos préjugés vous rendoient l'ame dure.
Vous laiſſiez dans ſa pauvreté,
végéter triſtement l'indigente beauté :
nous la tirons de ſa retraite obſcure.
Lorſque pour protecteurs, on a de jolis yeux,
& quinze printems pour ayeux,
& quelques grâces pour parure,
on trouve en nous des amis généreux ;
& du deſtin, nous réparons l'injure.
Vous étiez, me dit-on, ſincères, ingénus :
hé bien ! avouez-moi qu'envers vous peu ſevères ;
vous ne vous hâtiez d'être pères,
que pour goûter plutôt les plaiſirs défendus
de ce péché d'amour tant maudit dans les chaires.
Quant à nous, ſaintement auſtères,
nous embraſſons de plus rudes vertus.
Oh ! combien nos Célibataires,
de leurs deſirs victimes volontaires,
oh ! combien ces héros vainqueurs de leurs penchans,
à nos mœurs donnent un beau luſtre !
une fille de votre tems,

devenoit mère à ſon troiſième luſtre,
& nous avons des vierges de trente ans.

Ainſi, mon ſiècle, on a beau dire :
vous abondez en vertus, en talens,
& de Minerve heureux enfans,
mes contemporains que j'admire,
Peintres ingénieux, Orateurs éloquens,
gouvernent tour à tour les crayons & la lyre.

Mais l'eſprit & les bonnes mœurs
ne mettent pas toujours à l'abri des déſaſtres :
le tonnerre & de vilains aſtres,
vous ont cauſé par fois quelques terreurs.
Quand tout ſembloit en paix ſur cette fourmilière,
vous avez vû des volcans deſtructeurs,
engloutir une ville entière,
ſans nul reſpect pour les Inquiſiteurs.
Quel crime a donc ſur vous attiré ces malheurs ?
Nos Meſſieurs, il eſt vrai, dans leurs amours nouvelles,
comme Zéphir, volent de fleurs en fleurs ;
mais nos Dames ſont ſi fidèles !
Falloit-il voir ainſi, des voûtes éternelles,
la foudre s'échapper en tortueux ſillons,
pour écraſer des tourterelles,
& pour brûler des papillons ?

Par M. DE PALMEZEAUX.

VERS

*Demandés à l'auteur, pour mettre au bas de l'image de Sainte Gemme, placée dans la chambre de Mademoiselle ***.*

PAR deux Arrêts (*), elle eſt votre Patrone ;
elle veut l'être encor par votre choix.
Pour ſe loger chez vous quand elle eſt aſſez bonne,
la méconnoîtrez-vous une ſeconde fois ?
Eſt-on ſi malheureux de pouvoir ſigner *Gemme* ?
Nul autre nom n'a cette grâce extrême :
Gemme à l'oreille eſt un ſon ſi flatteur,
que de l'oreille il va juſques au cœur !
A d'autres noms que l'on faſſe la guerre :
de dire *Gemme* on ne peut ſe paſſer ;
d'écrire *Gemme* on ne peut ſe laſſer.
En Paradis, ainſi que ſur la terre,
eſt-il un mot plus doux à prononcer ?

Par M. l'Abbé P . . . . . .

(*) *Nota* que Mademoiſelle *** avoit cru toute ſa vie s'appeller Jeanne ; qu'elle a découvert que c'étoit *Gemme*, & qu'elle a eu beſoin de deux Arrêts pour rectifier cette erreur, & valider toutes ſes ſignatures précédentes.

LE PAON ET L'ARC-EN-CIEL.

FABLE.

Apre's une averse d'été,
le Paon apperçut dans la nue,
l'arc d'Iris, plein de majesté,
de l'humide horison embrassant l'étendue,
& se courbant vers chaque extrêmité.
Le Paon d'abord en conçoit quelque envie;
mais le bel arc s'efface, & mon sot l'injurie.
Sa parure, dit-il, qui nous éblouit tant,
n'est qu'une apparence qui trompe:
rien n'est à lui de ce faste éclatant;
& c'est du soleil seul qu'il emprunte sa pompe.
Tout fier alors de ses vives couleurs,
de sa robe émaillée il déroule les fleurs,
& se croit sûr de la victoire.
Des oiseaux l'entouroient, (il en est de flatteurs)
ils lui donnent le prix, & lui vantent sa gloire.
Mais tandis qu'ils parloient, qu'ils mentoient de leur mieux,
& qu'on écoutoit leur ramage,
tout-à-coup un épais nuage,
vint voiler le flambeau des cieux:
la nuit & son noir attelage
n'eût pas rendu les airs plus ténébreux:

c'étoit une éclipse, je gage;
c'en est une, si je le veux.
On ne voit plus le Paon, ni son plumage;
& nos oiseaux malicieux
changent aussi-tôt de langage.
Où donc es-tu, volatille orgueilleux?
réponds, que devient ton empire,
& ton babil présomptueux?
dès que le Dieu du jour nous a caché ses feux,
les astres de ta queue ont cessé de nous luire.
N'insulte plus Iris, & son arc radieux:
il est clair à présent, beau Sire,
que vous vivez d'emprunt tous deux.

Vous sur qui la nature, avec un doux sourire,
répandit les talens, l'esprit ou les attraits,
soyez plus attendris que vains de ses bienfaits:
la main qui les versa peut aussi les détruire.

Par M. DORAT.



A MA ZIRPHÉ,

Sur la Philis de tout le monde.

Une taille ſouple & légère
à nos rimeurs, Zirphé, ne coûte rien;
& depuis mille ans, tu ſais bien
que leur Muſe a, de droit, l'empire de Cythère;
le minois de Vénus, ſon ſourire, ou le tien.
Un eſſain de Zéphirs l'environne ſans ceſſe:
au moindre mouvement, paroît la volupté;
Pâris, en cheveux blancs, vient juger ſa beauté:
la pomme échappe, roule, & la voilà Déeſſe!
Faut-il nous crayonner Philis?
c'eſt Flore, c'eſt Hebé que l'on va peindre enſemble;
on ſème, à pleines mains, les roſes & les lys,
& l'on fait un portrait, Zirphé, qui te reſſemble.

Vieux Zéphirs, vieux Amours, traînez-vous loin de moi!
je bannis & les Jeux, & les Ris, & les Grâces;
je ne veux plus les voir voltiger ſur tes traces:
il eſt ſi doux d'être ſeul avec toi!

Je veux bien reſpecter le trône de verdure
ſous des myrtes entrelacés:
mais rendons à Vénus ſon antique parure;
tu n'as pas beſoin de ceinture,

& la pudeur te couvre aſſez;
Que ſur tes épaules d'albâtre,
tes treſſes flottent, ſi tu veux:
je n'entends point qu'un Dieu folâtre,
plus fortuné que moi, careſſe tes cheveux.
Zirphé, je ſuis jaloux d'embellir ce que j'aime;
couronnons ton chapeau de fleurs:
mais je veux les placer moi-même;
Flore n'en viendra point aſſortir les couleurs.

J'aime aſſez, il eſt vrai, ces Philis éternelles
qui tournent, parmi nous, vingt têtes, tous les ans,
qu'on ne trouva jamais cruelles,
qui ſont bien tendres, bien fidèles,
&, n'exiſtant jamais, ont toujours des amans.

Ma Zirphé, par exemple, eſt un peu plus volage,
& moins sûr de ſon cœur, je ſuis plus allarmé:
mais ſa beauté du moins ſourit à mon hommage;
Zirphé reſpire, & moi, je ſuis aimé.

Par M. Bertin.



ÉPITRE
A MADEMOISELLE SAINVAL;
Actrice de la Comédie Françoise.

QUEL talent t'échauffe & t'anime ?
les feux de Dumesnil brillent dans ton regard ;
tu marches sur les pas de l'Actrice sublime
qui força Melpomène à s'affranchir de l'art ;
tu saisis ce grand caractère ,
cette auguste simplicité ,
qui brave en tous les tems la frèle nouveauté ,
que la mode jamais n'altère.
Toutes les passions s'échappent de ton cœur ;
tu nous embrâses de leurs flammes ,
& les accens de la terreur
descendent à ta voix dans le fond de nos ames.
Mais ce qui t'appartient & comble tes succès ,
c'est ton abandon noble & tendre ;
c'est le charme des pleurs que tu nous fais répandre :
ces pleurs si chers sont tes bienfaits.
Voilà ce qui t'obtient notre éternel hommage !
tu sais qu'il est doux de pleurer,
& que le sentiment soulage
de la fatigue d'admirer.
Sans doute dans la foule où rampent les Actrices ,

il en est dont les yeux, au défaut des talens,
surprennent quelquefois des applaudissemens
toujours payés dans les coulisses.
Tu parois : le Public s'anéantit pour toi,
& de ton art l'illusion suprême
asservissant tout à sa loi,
le spectateur t'oublie, en s'oubliant lui-même.
Je m'égare avec toi dans ce noir souterrein,
où du poids du remords lentement tourmentée,
Sémiramis épouvantée,
dans son fils éperdu, trouve son assassin ;
& quand Phédre morne, interdite
que brûlent de coupables feux,
bégaye en rougissant d'humilians aveux,
je suis prêt de haïr la vertu d'Hyppolite.
Ces mâles & vastes tableaux
que la main du génie invente,
ont, grâce à l'Actrice éloquente,
une couleur plus forte & des traits plus nouveaux.
Mais pour bien tracer la peinture
des grands revers, des grands forfaits,
pour dévoiler du cœur les orages secrets,
il faut interroger & sentir la nature.
Le boudoir magique & brillant
où pour l'amant & sa jeune maîtresse,
la foule des plaisirs se reproduit sans cesse,
n'est point le temple du talent.
Melpomène s'endort sur la molle ottomane;
L'Amour folâtre énerve sa vigueur ;
sur sa parure auguste, il met sa main profane ;

ſa beauté le ſéduit, ſon poignard lui fait peur.
C'eſt loin des perfides adreſſes,
des élégans du jour, des riches ſéducteurs,
qui vont l'or à la main acheter des foibleſſes,
& dégrader les arts en inſultant aux mœurs,
que l'Actrice, au milieu des veilles,
peut s'émouvoir profondément,
& que dans le recueillement,
elle allume en ſon ſein la flamme des Corneilles.

Pourſuis, Sainval, ton noble eſſor :
illuſtre & rajeunis la Scène ;
ta ſenſibilité, charme de Melpomène,
devient ſon plus rare tréſor.
J'apperçois ſur ton front ſa couronne immortelle ;
la critique ſe taît & Paris applaudit.
Déjà la carrière eſt plus belle ;
le talent honoré s'échauffe & s'aggrandit ;
les préjugés n'ont plus que d'impuiſſantes armes,
qui rangent quelques ſots ſous leurs vieux étendarts ;
& l'on dit hautement que le premier des arts,
eſt l'art d'être ſublime & d'arracher des larmes.

Par M. DOIGNI DU PONCEAU.



A MONSIEUR LE COMTE DE **.

CHER Comte, quand pourrai-je apprendre
que l'on a vû le Saint-Esprit,
dans Verſailles, ſur vous deſcendre
& ſe placer ſur votre habit ?
Je ſais bien, pour qui l'enviſage
un peu philoſophiquement,
que, malgré les grands & l'uſage,
un cordon bleu n'eſt qu'un ruban ;
&, me dira-t-on gravement,
qu'eſt-ce qu'un ruban pour un ſage ?
Ce n'eſt rien, d'accord : mais pourtant
ſi, comme a dit le vieux Normand,
il eſt des hochets pour tout âge,
il en eſt auſſi pour tout rang.
Si le hochet tant honorable
dans le pays des Courtiſans,
ſe donne au mérite, aux talens,
à l'art de plaire & d'être aimable,
vous ne l'attendrez pas long-tems.

Par M. DE BONNARD.



LES PLAISIRS DE L'AUTOMNE.

DANS les détours de ce parterre,
allons encor nous égarer ;
ma Thémire, allons admirer
les dernières fleurs que la terre
me prodigue pour vous parer.
Là, sur cette immense terrasse,
où, non loin d'un triple jet-d'eau,
le tilleul, d'espace en espace,
est fidèle aux loix du cordeau,
la tubéreuse parfumée
se marie au vif tricolor,
la pyramidale embaumée
& la belsamine enflammée,
brillent auprès du bouton d'or.
Là, dans ce vase, pour éclorre,
la fleur, amante du Soleil (1),
attend que l'Orient vermeil
reçoive le Dieu qu'elle adore.
Dans cette fleur, de votre amant,
vous voyez l'image, ô Thémire !
Si l'astre du jour se retire,
elle se ferme tristement :

(1) L'Héliotrope ou Tournesol.

échappé du liquide empire,
s'il colore le firmament,
elle s'ouvre amoureusement
aux regards du Dieu qui l'attire.

Mais près de nous, dans ce verger,
se répand un essain folâtre
de bergères au teint d'albâtre,
au fin sourire, au pied léger;
chacune emplit une corbeille
des grappes qu'enfante la treille,
& des bouquets du noisetier.
Sans bruit, la jeune Galathée
de son amant vient d'approcher,
lance une pèche veloutée,
& fuit soudain pour se cacher.
Acis la voit, & sur sa trace,
vole aussi-tôt, l'atteint, l'embrasse,
l'entraîne sous des bois touffus;
la Belle envain demande grâce:
sa beauté mérite un refus.

De quelle bruyante fanfare,
les airs tout-à-coup sont émus!
des sommets brillans de l'Hémus,
cystre, clairon, tambour, guitarre,
annoncent le divin Bacchus.
Nouveau conquérant, il arrive,
non tel, que l'Indus autrefois
le vit, quand sur sa double rive,
il châtioit l'orgueil des Rois:
à ses côtés, il vous rallie,

Jeux, Ris, Amours, Plaiſirs divers :
couronné de feuillages verds,
c'eſt par l'yvreſſe & la folie
qu'il veut ſoumettre l'univers.
Que l'allégreſſe ſe réveille,
à l'aſpect de ce doux vainqueur!
Avec les Nymphes, ſous la treille,
Faunes, Silvains, danſez en chœur.
Viens, ſuis mes pas, viens, ô buveur;
remplis les flancs de ta bouteille,
d'une pétillante liqueur.
Sous une voûte ſouterraine,
deſcendons: mais quel embarras!
la coupe en main, le vieux Silène
chancèle & tombe à chaque pas.
On s'arrête: un éclat de rire,
dans la troupe va circulant;
déjà le Faune pétulant,
ſecondé du nerveux Satyre,
emporte le vieillard tremblant.
O Dieux! que vois-je ici par terre?
tonneaux confuſément épars,
à leur côtés, bouteille & verre,
tout enchante ici les regards.
Redoublons nos cris de louange,
célébrons le Dieu des raiſins;
dans une cuve, la vendange
arrive des côteaux voiſins;
une jeuneſſe leſte & prompte,
ſous ſes pieds la change en nectar :

on boit, on rit ; & ſur ſon char,
yvre à demi, Bacchus remonte.
Il fuit ; & des vaſtes forêts,
le Chaſſeur quittant la retraite,
ſur les côteaux, dans les guérêts,
court enſanglanter de ſes traits,
& la perdrix & l'alouette.
O Thémire ! voici les jours
où, ſous les armes de Bellone,
tu prétends, nouvelle Amazone,
effrayer l'eſſain des Amours.
Vain projet ! de leur crainte extrême,
tes yeux les rendent triomphans ;
tes yeux, en dépit de toi-même,
rappellent toujours tes enfans.
Charmé de ta guerrière audace,
l'un, du tonnerre de la chaſſe,
arme ta délicate main,
& ſous tes coups, l'autre ramène
l'oiſeau craintif qui ſe promène
à travers le chaume voiſin.
Cependant le flambeau du monde
rayonne d'un feu moins ardent,
& des portes de l'occident,
rentre plutôt au ſein de l'onde.
Sous le voile épais des brouillards,
promenant une eau moins limpide,
déjà la Seine plus rapide,
la nuit, ſe cache à nos regards.
Ces longues chaînes de montagnes,

& ces forêts, & ces côteaux,
& ces cités, & ces châteaux
qui dominoient ſur les campagnes,
enſevelis dans la vapeur,
juſqu'au triomphe de l'Aurore,
peuvent régler à peine encore,
les pas errans du voyageur.
Le Soleil enfin ſe rallume.
Ses traits profondément lancés,
des moites brouillards condenſés,
dégagent la plaine qui fume.
Soudain, à mon œil étonné,
s'aggrandit l'humide prairie.
Le bœuf aux travaux façonné,
parcourt, loin de la métairie,
le champ à demi-ſillonné.
Le vil amant de la fortune
échappe à la brigue des cours;
dans nos ſolitaires ſéjours,
fuyant la contrainte importune,
il cherche à couler d'heureux jours.
Thémis dépoſe ſa balance:
ſon bras vengeur eſt déſarmé;
& l'âpre diſcorde en ſilence
déſerte ſon temple fermé.
Les hameaux nous offrent l'image
des jours naiſſans de l'univers.
Là, ſous des arbres encor verds,
l'Amitié reçoit notre hommage;
là, tous les cœurs lui ſont ouverts,

Daigne, tous les ans, ô Déeſſe!
dans les hameaux me rappeller!
Veuille la Parque m'y filer
les jours que ſa bonté me laiſſe!
Sans toi, l'objet le plus riant
trouve mon ame indifférente:
le jour même, à ſon orient,
ne peut fixer ma vue errante.
Par toi, par tes conſeils vainqueurs,
l'homme devient plus eſtimable:
tu rends la vertu plus aimable;
tu la fais germer dans les cœurs.
Douce Amitié! quels ſont tes charmes?
ton ſouvenir délicieux,
de mon deſtin capricieux
endort les cuiſantes allarmes.
Vous qui des plus ſombres couleurs,
formez le tableau de la vie,
vous exagérez nos malheurs;
votre auſtère philoſophie,
ne fait qu'irriter nos douleurs.
Au deſtin fragile de l'homme,
pourquoi donner tant de pitié?
le bonheur eſt-il un fantôme?
dans les palais & ſous le chaume,
il habite avec l'amitié.
Dans tes labyrinthes agreſtes,
Anel (1), je goûtois ce bonheur.
Pour moi, ſous tes lambris modeſtes,

(1) Village à deux lieues de Compiegne.

folâtroient

folâtroient l'Amour & sa sœur.
Les jeux, la danse, la folie,
les concerts, les doux entretiens,
le rire piquant de Thalie,
tout m'y rendoit chers mes liens.
Revenez, jeunesse fleurie ;
pourquoi sitôt vous envoler ?
mais rien ne peut vous rappeller.
La plus belle heure de la vie
est la première à s'écouler.

Par M. ROCHER.

ÉPIGRAMME.

MAITRE Houzey, consumé d'un beau zèle,
chante l'office, assiste à maint sermon,
lit Akempis & vaque à l'oraison,
& voire même, on dit qu'il se flagelle.
Ce néanmoins, dans le fond de son cœur,
gissent envie, amour de soi, colère :
si qu'il maigrit, quand il voit qu'on prospère ;
si qu'il écoute & vous parle en docteur,
si que souvent il blémit de fureur.
Eh ! maugrebleu ! quoiqu'on te canonise,
petit dévôt, tout ce dehors est feint ;
sois humble & doux, & vas moins à l'Eglise :
sois honnête-homme, avant que d'être saint.

Par M. SÉLIS.

PORTRAIT
DES FRANÇOIS.

Tous vos goûts font inconféquens;
un rien change vos caractères;
un rien commande à vos penchans;
vous prenez pour des feux ardens
les bluettes les plus légères.
La nouveauté, fon fol attrait,
vous enflamme jufqu'au délire;
un rien fuffit pour vous féduire,
& l'enfance eft votre portrait.
Qui vous amufe, vous maîtrife;
vous fait-on rire, on a tout fait,
& vous n'aimez que par furprife.
Vous n'avez tous qu'un feul jargon
bien frivole, bien incommode;
fi la raifon étoit de mode,
vous auriez tous de la raifon.

Par Madame la Comteffe DE B**.



LA CHATTE ET LA BREBIS,

FABLE.

On fait que la brebis, un peu bête entre nous,
ne sent qu'avec froideur l'amour comme la haine,
& qu'en prenant un mouton pour époux,
elle cède à l'amour & ne le sent qu'à peine.
La chatte aime bien autrement :
elle n'est ni froide ni fière ;
elle va chercher un amant
de toîts en toîts, de goutière en goutière.
Venons au fait. Une brebis,
d'un ton de prude, un jour dit à Minette :
ma sœur, depuis long-tems je guette
l'instant de vous donner un charitable avis ;
c'est l'amitié qui me l'ordonne.
Votre conduite fait jaser ;
hier, devant mainte personne,
j'ai tâché de vous excuser:
votre façon d'aimer tant soit peu scandalise ;
faut-il ainsi que l'amour nous maîtrise ?
Vous courez après les matous ;
fi ! cela n'est pas bien. Pareilles indécences,
je vous le dis encor, font mal parler de vous.
Il est permis d'aimer : mais ce n'est point à nous
à faire en amour les avances.

Le beau ſpectacle en effet, que de voir
quelqu'un de notre ſèxe appeller la première
les amans, & venir le ſoir
arrêter les paſſans au coin d'une goutière!
Voyez moi : j'ai toujours reſpecté la pudeur;
cherchai-je les moutons? J'ai tort, je le confeſſe;
dit la chatte : mais vous, n'eſt-ce pas la froideur
qui vous donne tant de ſageſſe?
Convenez-en; je le tiens d'un mouton,
le plus amoureux du canton,
qui vous connoît fort, ma Princeſſe.

On trouve aſſez communément
de ces moraliſeurs, qui ſe citent ſans ceſſe :
ce qu'ils nomment vertu, c'eſt leur tempérament.

Par M. IMBERT.

INSCRIPTION

Pour le Portrait de Madame Dareau.

A ces heureux contours, à ces traits ſéduiſans;
des Amours & des Jeux, reconnoiſſez la mère.
La reine de Paphos, ſous deux noms différens,
reçoit aujourd'hui notre encens :
elle eſt Vénus au ciel & Dareau ſur la terre.

Par M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

RÊVERIE.

Sous mes jeunes tilleuls, que j'aime à repofer !
qu'il eft doux de rêver fous leur tranquille ombrage!
J'y viens du roffignol écouter le ramage ;
je le vois, pour fon nid, choifir & difpofer
l'arbre le plus touffu qui foit dans mon boccage.
J'ai moi-même planté les fleurs de ces jardins,
& l'on chérit toujours l'ouvrage de fes mains.
A mes naiffants berceaux, le chevrefeuil s'enlace ;
le flexible jafmin y ferpente avec grâce ;
le parfum qu'il répand m'invite à le cueillir.
La rofe eft à fes pieds : Zéphir qui la careffe,
en rafraîchiffant l'air, autour d'elle s'empreffe.
Ici vous la voyez prête à s'épanouir ;
plus loin, elle a brillé, c'eft fa feconde aurore ;
déjà fuit le Zéphir qu'elle rappelle encore ;
qu'elle rappelle envain... L'ingrat la voit pâlir ;
elle perd fon amant : elle faura mourir.
Mais que me fait, hélas ! que Zéphir foit volage,
qu'il offre, ou qu'il retire un inconftant hommage ;
qu'il n'aime qu'un moment, qu'il change chaque jour ?
D'où vient donc que mon cœur foupire à cette image ?
Eh ! que fait l'inconftance à qui n'a point d'amour ?
L'amour.... & fon yvreffe, & fon plaifir frivole
n'ont pas le droit cruel de pouvoir me charmer :
je cherche un bien plus sûr, un bien qui me confole,

que je puiffe toujours chérir fans m'allarmer.
Ah ! ce bien, ce tréfor eft un ami fenfible,
dont l'ame foit bien tendre, & cependant paifible,
qui rempliffe mon cœur du bonheur de l'aimer.
Je veux que de ces riens, qui peignent la tendreffe,
fon zèle ingénieux s'occupe chaque jour ;
de lui je veux attendre & lui rendre à mon tour
tous ces foins enchanteurs, dont la délicateffe
embellit l'amitié des grâces de l'amour.

Par Madame DE C***.

ÉPIGRAMME.

UN Moine confeffoit Colette,
& lui difoit : ma chère enfant,
faites la recherche parfaite
de vos péchés. La bergère diftraite
avifoit cependant fi Colin, fon amant,
ne venoit pas : le bon anachorète
lui dit : eh ! vous n'écoutez rien !
recueillez-vous : faites donc la recherche
de vos péchés. Eh mais ! vous voyez bien,
lui dit-elle, que je les cherche.

Par M. DE LA BOISSIERE.



VERS
A MADAME LA MARQUISE D'ANTREMONT,

Qui avoit adressé une lettre à l'Auteur, à l'occasion de la Requête des Filles de Salency à la Reine.

Vos vers charmans & votre aimable prose,
de la plus douce erreur ont enyvré mes sens.
C'est sur la foi de vos accens,
que je crois valoir quelque chose.
Vous flattez trop ma vanité;
je n'espérois pas tant de gloire :
ah! puisque vous m'avez chanté,
je suis sûr désormais de vivre en la mémoire.
Jeune & brillante d'Antremont,
le vrai Parnasse est où vous êtes :
& la troupe du double Mont
répète, avec dépit, les chansons que vous faites.
Votre talent, votre beauté,
tout en vous charme & désespère ;
jamais Muse n'a mieux chanté,
jamais Grâce ne fut plus vive & plus légère.
Aux accords de ce luth si flatteur & si doux,
d'un plaisir ravissant mon cœur se sent surprendre ;

mais en vous admirant, d'un mouvement jaloux,
pour la première fois, j'ai peine à me défendre.
Votre art m'enchante, & je gémis
de n'avoir point ce don ſuprême :
ah ! pardonnez, il eſt permis
d'être jaloux de ce qu'on aime.

Par M. BLIN DE SAINMORE.

REGRETS D'UN AMANT.

STANCES.

DOUCE crédulité, flatteuſe confiance,
ſeul bonheur des amants, je vous perds pour toujours;
de l'ingrate Zélis, j'ai connu l'inconſtance :
non, je ne croirai plus aux conſtantes amours.

Peut-être j'oublîrai l'objet qui m'a ſû plaire :
mais que je vous regrette, illuſion trop chère !
par vous, tout s'embellit, vous charmiez mon erreur,
& par vous le preſtige alloit juſqu'à mon cœur.

Ah ! rempliſſez encore un cœur auſſi fidèle ;
& s'il faut qu'à l'amour, il ne puiſſe échapper,
écartez loin de lui la vérité cruelle :
mais que ce ſoit Zirphé qui daigne me tromper !

Par M. le Marquis DE BIÈVRE.

VERS
A MONSIEUR DORAT,
Sur ſa Tragédie d'Adélaïde de Hongrie.

TOI que le Dieu d'Hyppocrène,
a comblé de ſes faveurs,
laiſſe-moi mêler des fleurs,
aux lauriers dont Melpomène,
te couronne ſur la ſcène,
en dépit de tes Cenſeurs.
Par fois l'ombre paſſagère,
du jour le plus éclatant,
trouble la vive lumière :
ainſi ton drame brillant
a quelque tache légère.
Le Hongrois impatient
arrive un peu bruſquement.
On pourroit encor reprendre,
ſoit dit bien confidemment,
des traits qui doivent ſurprendre
lorſque vient le dénoûment :
mais ton Aliſe eſt ſi tendre !
Quel critique malveillant
peut réſiſter un inſtant,

aux pleurs qu'elle fait répandre?
J'aime encore infiniment
ton roi vertueux & juste :
mais tu pouvois aisément,
nous peindre son ame auguste :
le modèle étoit vivant.

Par M. DE PALMEZEAUX.

RÉPONSE,

Aux vers précédens.

EN dépit de vos doux propos,
l'amour-propre n'est point mon guide.
J'ai très-bien vû tous les défauts
de cette pauvre Adélaïde.
Un drame, choquant l'unité,
culebutant les bienséances,
doit étourdir la dignité
d'un amateur de vraisemblances.
Vous êtes ému des malheurs,
du trouble & des remords d'Alise,
& moi, s'il faut que je le dise,
je crois qu'en lui donnant des pleurs
la nation s'est compromise.
Tançons ce Public ignorant,
de nouveautés trop idolâtre,
de s'en aller ainsi pleurant
contre les règles du théâtre.

Je le ſens : mes torts ſont affreux,
d'autant plus que le goût s'épure,
& que nos écrivains fameux
reviennent tous à la nature.
Grâce aux critiques aguerris,
juges profonds, ſur-tout fidèles ;
grâce aux poëtiques nouvelles
que propoſent nos beaux-eſprits,
vous conviendrez que, dans Paris,
on voit fourmiller les modèles.
Voilà pourquoi, tels qu'on connoît ;
quoique d'humeur très-pacifique,
ont foudroyé mon pathétique,
dont j'attendois un bel effet.

Ce ſont là leurs gaîtés ſans doute. :
Et cependant, pour vivre heureux,
évitez, s'il ſe peut, la route
où l'on eſt égayé par eux.
Cueillez des roſes pour Thémire ;
adreſſez-lui d'aimables vers ;
célébrez ſes jolis travers,
que fait pardonner ſon ſourire;
à des ſuccès trop incertains,
n'immolez point des jours ſereins,
le ſommeil, le calme & le rire,
les ſeuls vrais tréſors des humains.

Mais, ſi votre étoile obſtinée
vous fait ſuivre de nos travaux
la gloriole infortunée
que ſe diſputent vingt rivaux ;

bercé par de triſtes chimères,
de Melpomène enfant ſoumis;
ſi vous attachez quelque prix
à ſes couronnes funéraires,
gardez-vous de vos chers confrères...
& même un peu de vos amis.

Par M. DORAT.

ODE ANACRÉONTIQUE.

L'AUTRE matin je vis Thémire;
la Belle a neuf luſtres paſſés:
mais on m'honora d'un ſourire,
& voilà dix ans d'effacés.

A cet âge, on eſt peu farouche,
ſur-tout quand on eſt ſans témoins;
je cueille un baiſer ſur ſa bouche,
& c'eſt encor dix ans de moins.

Un ſoupir alors m'encourage;
déjà dans mes tranſports brûlans
tous ſes appas ſont au pillage,
& voilà Thémire à quinze ans.

Par M. MASSON.

AUX TURCS.

Messieurs les Turcs, je vous déteſte !
Quel froid, quel inſipide bien,
d'abuſer d'un pouvoir funeſte,
d'oſer tout, en n'inſpirant rien !
S'il faut vous en croire, une femme
naquit pour votre amuſement,
a quelques attraits, n'a point d'ame
& trompe aſſez ingénûment :
vous blaſphémez.... le ciel eſt ſage ;
il communique à ſon image
l'étincelle du ſentiment ;
un bel œil le peint & l'annonce ;
il eſt l'interprête des Dieux,
& ſes regards ſont ma réponſe ;
dans nous, c'eſt le cœur qui prononce :
mais pour un Turc, c'eſt trop des yeux.
Non, rien n'eſt tel que notre France ;
ici l'on a de la raiſon,
avec un grain d'extravagance ;
les femmes y donnent le ton,
& ce ſont elles qu'on encenſe.
Viens à nos pieds, viens-y, Sultan !
apprends à jouir de la vie ;
dépoſe l'orgueil du Turban,

pour les pompons de ma patrie.
Posséder, c'est moins que sentir :
viens prendre aux genoux de Délie ;
quelques leçons du vrai plaisir.
Qu'espères-tu de ces esclaves
dont tu captives les beaux ans ;
qui ne trouvent dans leurs entraves ;
que des oppresseurs pour amans ?
Va ! donne-leur la clef des champs ;
fais enfin chérir ta Hautesse,
& tu verras en peu de tems,
que la liberté qu'on nous laisse,
développant les sentimens,
ne nuit jamais à la sagesse.

Signé par nous, graves Docteurs ;
pensant sous des bonnets de fleurs,
& dictant des loix à l'Asie,
le soir après la Comédie.

Par Madame la Comtesse DE B**.

SUR UN CHIEN.

J'APPARTENOIS à la reine de Gnide ;
l'amour me transporta dans ce séjour charmant :
j'y suis, depuis six mois, auprès d'Adélaïde,
sans me douter du changement.

LE LUXE.

DIALOGUE

ENTRE TIMON ET CLÉON.

C — C'EST trop ! de vos difcours modérez
l'amertume :
quoi ! rien n'eft bien ! fur tout, votre bile s'allume !
T — Oui; tout choque mes yeux : plus de freins !
plus de mœurs !
des efclaves par-tout, par-tout des oppreffeurs !
C — Eh bien ! fans balancer, faites-vous donc
fauvage ;
habitez les forêts. T — Ce feroit le plus fage :
là, du moins, la nature, en nous rendant égaux,
compenfe, avec fageffe, & les biens & les maux.
Tout peuple eft vicieux. C — Eft-ce ainfi qu'on
raifonne ?
il vous faudroit peut-être une Lacédémone ?
T — Non, ne me parlez pas de ces moines armés.
C — Ce prodige de mœurs, c'eft vous qui le blâmez ?
Chez eux pourtant, cet or, ce luxe qui vous bleffe,
qui, près de l'indigence a placé la richeffe,
cette inégalité dans le bien, dans le fort,
ce fafte ruineux étoient profcrits. T — D'accord ! . . .

Mais, en les profcrivant, par une loi plus dure,
Licurgue avoit rompu les nœuds de la nature.
J'eftime la vertu, mais non pas à ce prix.
C — Athène, au moins... T — Athène eft un autre
Paris :
des intrigues, des jeux, des fpectacles, des fêtes,
enfin, des cœurs gâtés & de mauvaifes têtes !
C — Mais que reprochez-vous à ce tems fi vanté
des triomphes de Rome & de fa pauvreté ;
ces tems, où des héros, fous qui trembloit la terre,
revenoient le front ceint des palmes de la guerre,
dans de paifibles champs reprendre leur fillon ;
où le Conful preffoit le bœuf de l'aiguillon ;
où le Triomphateur, au déclin de l'automne,
au bois de fa charrüe appendoit fa couronne ;
où les chaftes moitiés de ces Pâtres guerriers,
veilloient fur leurs troupeaux, à l'ombre des lauriers ?
T — Prodiges de grandeur ! ô jours brillans de Rome !
fon premier Citoyen faifoit gloire d'être homme.
Que ce tems fut rapide ! En proie à mille excès,
elle fouffrit bientôt, qu'un impudent Verrès,
bercé nonchalament dans fa molle litière,
fléau des nations, riche de leur mifère,
aux yeux de tout un Peuple étalât leurs débris :
ennemi de fon nom, je le voue au mépris.
Célébrez cette Rome opulente & perdue :
cette fauffe fplendeur n'éblouit point ma vue.
Admirez de fes arts les chefs-d'œuvres divers ;
des complaifans d'Octave, applaudiffez les vers.
Allez, & partagez dans votre abfurde yvreffe,

du cirque enſanglanté la féroce allégreſſe :
voyez des Rois vaincus, gémiſſant dans les fers,
les Céſars, de leur ſceptre écrâſant l'univers ;
portez-leur votre encens : ils excitent ma haîne :
je pleure, avec Caton, la liberté Romaine.
C — Du ſiècle où nous vivons, rapprochons-nous enfin.
Seriez-vous plus heureux d'être né ſous Pépin ;
de partager encor l'âtre noir & gothique,
& les ſiéges de bois de la nobleſſe antique ?
T — Non, les ſerfs, les brigands ne ſont point de
mon goût.
C — En quel tems vous placer ? pour moi : je ſuis à
bout.
Croyez-moi : ſatisfaits du pays où nous ſommes,
aimons notre Patrie & chériſſons les hommes :
tranquille, eſpérez tout des vertus d'un bon Roi ;
demeurez parmi nous. T — Reſter ici : moi, moi !
parmi ce Peuple vain, rampant, foible, imbécile,
qu'on dit civiliſé, quand il n'eſt que ſervile ;
lui, qui met à l'encan, juſtice, humanité ;
dont le luxe ſoumet à la vénalité
des charges de l'Etat le terrible exercice !
Que cet abus de l'or, que l'or même périſſe !
C'eſt de là, c'eſt ſur-tout de l'excès des honneurs,
prodigués ſans meſure à des hommes ſans mœurs,
que dérive à jamais le mal qui nous oppreſſe.
Dès que tout fut poſſible à l'injuſte richeſſe,
ſi l'homme fit des vœux, ce fut pour un tréſor :
par-tout on entendit ce cri : *de l'or, de l'or* !
la vertu ne fut rien : plus d'honneur, de décence !

le mérite avili resta sans récompense ;
dans la société, tout se vit confondu,
les dignités, les rangs, le vice, la vertu :
la ville engloutit tout, & perdit la campagne.
Plutus, alors, Plutus, que le vice accompagne,
à ses autels pompeux, vit ramper l'univers,
& Cérès, en langueur, pleura sur des déserts :
la triste pauvreté de mépris fut couverte ;
& pour fuir ce mépris, on courut à sa perte.
Ah ! dites avec moi : maudit soit le premier
qui rendit ainsi l'or, le Dieu d'un peuple entier ;
le premier, dont l'esprit ignorant ou coupable,
créa des Exacteurs la race détestable ;
qui dit au Citoyen : de l'or ! & tu seras
noble, juge, guerrier, tout ce que tu voudras !
dès-lors on oublia la source de son être ;
on voulut être riche, ou du moins le paroître.
Des lambris somptueux de l'altier courtisan,
le luxe est descendu jusqu'au simple artisan :
sa fille, qu'une fleur paroit aux jours de fête,
du poids des diamans fait incliner sa tête.
Par-tout on s'avilit ; tout s'est prostitué :
aux moyens d'acquérir, chacun s'est dévoué ;
honnêtes, indécens, justes ou non, qu'importe ?
la barrière est rompue, & le torrent l'emporte :
de-là, tant de parens, tant d'amis oubliés ;
tant de noms glorieux, qu'on voit mésalliés :
& je m'en réjouis. . . C — Que dites-vous ? T —
Sans doute.
Pour suivre un luxe outré, voilà ce qu'il en coûte ;

par ce luxe effrayant, le riche eſt abîmé :
le pauvre, qui l'imite, eſt bientôt conſumé.
Point de félicité, que ce mal ne corrompe!
le bonheur qu'il promet, flate, éblouit, mais trompe;
né du ſein du menſonge & de la vanité,
ſource de méfiance, il bannit la gaîté.
François, tu ne ris plus! une morne triſteſſe
change en un deuil public ton antique allégreſſe.
Voyez ce triſte heureux, ce mortel indolent,
que l'on traîne, à grands frais, ſous un lambris roulant:
demain, de créanciers une longue cohorte,
pour arrêter ſon char, va l'attendre à ſa porte.
C — Votre ame, à ce tableau, devroit s'épanouir:
de ce que l'un diſperſe, un autre va jouir,
& le malheur de l'un, de l'autre eſt la reſſource.
Ces tréſors écoulés remontent vers leur ſource:
ils vont porter la vie à ce peuple indigent,
nourrir, ſous d'humbles toîts, l'ouvrier diligent,
animer le travail, exciter l'induſtrie,
& par mille canaux, féconder la Patrie.
Le luxe éteint, les arts expirent au berceau;
Praxitèle ſommeille, Apelle eſt ſans pinceau:
& pour qui voulez-vous, ſans ce faſte prodigue,
qu'à vaincre le talent, le talent ſe fatigue?
T — Que m'importent des arts, dont la frivolité
d'un automate oiſif nourrit la vanité,
ſi, pour favoriſer leur ſtérile impoſture,
on laiſſe, à côté d'eux, languir l'agriculture?
Qu'importent ces tableaux, ces marbres, ces tapis,
triſtes amuſemens de vos yeux aſſoupis,

si de tous ces faux biens, l'onéreuse abondance,
d'un état surchargé presse la décadence?
Vaine ombre de grandeur, quand la grandeur n'est plus !
Que dis-je? est-ce à des cœurs amollis, dissolus,
à sentir, des beaux-arts, la savante magie?
il faut plus de chaleur, il faut plus d'énergie.
Le goût, avec les mœurs, s'épure & s'ennoblit;
le goût, avec les mœurs, s'altère & s'avilit.
O luxe! c'est de toi, toi, qu'à tout on préfère,
que naissent, parmi nous, la honte & la misère!
tous les germes heureux par toi sont affaissés:
la vertu n'est qu'un mot; on brille, & c'est assez.
Plus de pitié! comment plaindroit-il son semblable;
le mortel qu'endurcit son luxe impitoyable,
qui, dans son opulence est sans cesse à l'étroit?
son orgueil le ruine, & s'il dépense, il doit.
D'un ami délaissé, l'infortune l'afflige:
de sa vaine pitié que veut-on qu'il exige?
les prodigues jamais ne seront généreux:
le Pactole en vain roule & s'épuise pour eux;
tout leur manque: le sang ne se fait plus entendre;
ce vice éteint en nous le penchant le plus tendre,
ce desir si touchant de se voir reproduit:
la nature est trompée & l'amour est détruit.
Le riche, encor jaloux d'enfler son héritage,
tremble qu'avec son fils son fils ne le partage.
Le pauvre, à qui la vie est un poids douloureux,
tremble, dans ses plaisirs, de faire un malheureux.
Dans un long célibat, ta fille est languissante:

pourquoi, de cette rose éteinte & pâlissante;
pourquoi, père cruel, détournes-tu les yeux ?
j'entends ; sa dot va nuire à ton luxe orgueilleux :
tu crains que, dans tes biens, elle ne fasse un vuide ;
l'avarice combat, & l'intérêt décide.
Homme vain & cruel, qui ne vis que pour toi,
quel zèle ou quel amour espères-tu de moi ?
parens, amis, enfans, tout se borne à toi-même.
Eh bien ! n'aime que toi : mais n'attends pas qu'on
t'aime.
Si l'on s'abbaisse encore à te louer vivant,
si quelque vil mortel te flatte en te servant,
quand tu ne seras plus, tes héritiers, tes proches;
livreront ta mémoire à d'éternels reproches :
comment ta mort, pour eux, seroit-elle un malheur?
en faisant ton bien-être, as-tu pris soin du leur ?
la nature, pour toi, n'a jamais eu de charmes,
& l'homme personnel n'a point droit à ses larmes.
Quand le trésor public, sans retour envahit,
ces fonds aliénés que le luxe engloutit,
c'est alors qu'on peut dire, ô comble de misère !
père, enfans, il n'est plus ni d'enfans, ni de père !
mes amis, plus d'amis ! parens, plus de parens !
L'or produit l'égoïsme, & tous deux des tirans.
C — Oui, le luxe a tout fait ; je vous crois, & je
cède :
le mal est grand ; voyons quel en est le remède.
T — Point de remède. C — Aucun ? T — A
force d'y penser,
j'en vois un. C — Qui seroit ? T — De tout
bouleverser.

C — Reméde affreux ! T — Mais sûr. C — Moi, j'en conçois un autre,
moins dangereux, plus lent, mais plus doux que le vôtre.
T — Quel est-il ? C — Un Roi juste, éclairé, bienfaisant ;
(& le ciel aujourd'hui nous a fait ce présent :)
des trésors de l'état œconome sévére,
au peuple laboureur tendra la main d'un père ;
dès-lors, plus d'oppresseurs, plus de ces amas d'or,
que le pur sang du pauvre enfle & grossit encor !
L'abondance renaît de sa source première,
gagne, & se communique ainsi que la lumière :
s'il reste encor du luxe, il n'est plus dangereux ;
c'est l'aisance d'un peuple innocemment heureux.
Je les vois, ces beaux jours, éclairer ma patrie ;
je les vois. T — Vous voyez de loin ! C — Et je m'écrie :
O Cérès ! ô la mère & la reine des arts !
sur les monceaux d'épis qui couronnent tes chars,
en triomphe amenés, je vais voir reparoître,
ces arts que l'abondance & la paix font renaître.
T — Je vous admire ! C — O Rois, arbitres de mortels,
faites cesser la fraude, & brisez ses autels !
Délivrez nos guérêts du feu qui les embrâse ;
soulagez les hameaux du poids qui les écrâse ;
que l'or céde au mérite, & n'en tienne pas lieu !
par un culte insensé, n'en faites plus un Dieu ;
& ne lui donnez plus la force corruptrice

d'illuſtrer la baſſeſſe & d'ennoblir le vice !
Que ſon vil poſſeſſeur, objet de nos dédains,
puiſſe avoir des palais, des enclos, des jardins ;
ſous les vaſtes lambris, où renaît l'art des Fées,
qu'il s'enyvre & s'endorme, au champ de nos Orphées :
mais, que ſans les vertus, il ne puiſſe arriver,
où les ſeules vertus ont droit de s'élever !
T — Beau roman ! Quant à moi, du ſein de l'opulence,
j'ai toujours vû ſortir le vice & l'inſolence.
Des ſages courageux ont fait ce qu'ils ont pu;
oui, qu'un peuple ſoit riche, il ſera corrompu ;
il ſera malheureux. C — Prouvez. T — La preuve
eſt sûre :
le malheur eſt par-tout où n'eſt pas la nature.
C — Pourquoi ? voyez la Chine ! T — Eh ! qu'y voir ?
abrégez.
C — Des ſages. T — Des fripons. C — Des mœurs.
T — Des préjugés.
C — Des Mandarins zélés. T — Dites pleins d'ar-
tifices ;
aucune vertu mâle, & mille petits vices ;
une épargne chétive, & ſans ceſſe à côté,
le mal-aiſe ! non, non ; je n'en ſuis pas tenté.
C — Où voulez-vous donc vivre ? T — Où ? Je
vais vous ſurprendre :
nulle part. C — Nulle part ! T — Oui, pourrez-
vous m'apprendre
quel pays me convient ? C — Si vous le demandez,
celui-ci. T — Quoi ! ce monde où je vois... C —
Attendez.

Par M. le Chevalier DE LANGEAC.

LA NOUVELLETTE.

Il eſt certain qu'un jour de l'autre mois,
m'eſt advenu très-merveilleuſe choſe :
toute ſeulette étois au fond du bois,
vint mon ami plus beau que n'eſt la roſe.
Il me baiſa d'un baiſer ſage & doux,
& puis après, il me fit choſe amère,
ſi que je dis, avec un grand courroux,
tenez-vous coi ! j'appellerai ma mère.

Il eſt certain qu'il devint tout tranſi,
voyant courir larmes ſur mon viſage ;
à jointes mains, il me cria merci,
& cela fit que je fus moins ſauvage.
Quand il me vit que je parlois ſi doux,
l'ami s'y prit de tant belle manière,
que je lui dis, ſans avoir de courroux,
tenez-vous coi ! j'appellerai ma mère.

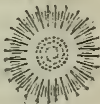
Il eſt certain que lors il m'arriva
choſe nouvelle, à quoi n'étois pas faite ;
& quaſi morte, un baiſer m'acheva,
qui me rendit les yeux clos & muette ;
puis m'éveillai, mais d'un reveil ſi doux,
que remourus, tant il m'avoit ſû plaire !
enfin beſoin ne fut d'être en courroux :
il devient coi, ſans qu'appellai ma mère.

A LIDIE.

JE ne ſais; mais, jeune Lidie,
il me ſemble que les amans
n'ont point aſſez de perfidie :
ils ſe perdront par la manie
de trop montrer leurs ſentimens.
On ne fête dans ma patrie
que les Amours gais & frippons ;
l'attirail de la bergerie
eſt relégué dans nos chanſons.
Les adorateurs bien fidèles,
bien ſenſibles, bien langoureux,
ſont ſi reſpectés de leurs Belles
qu'elles n'oſent les rendre heureux.
D'ailleurs eux-mêmes ils ſe nuiſent
avec leur jargon répété ;
à citer le cœur ils s'épuiſent,
& ces meſſieurs-là ne ſéduiſent
ni les ſens, ni la vanité.
L'amant léger plaît à toute heure ;
c'eſt le modèle qu'il nous faut ;
jamais trop tard il ne demeure,
il n'arrive jamais trop tôt :
il rit, il veut, il importune,
éveille, entretient les deſirs,
s'exerce aux larmes, aux ſoupirs,

en trahit vingt, n'en aime aucune;
brusque l'amour & la fortune,
& n'est fidèle qu'aux plaisirs.
Je ne ferai point d'épigrammes:
mais je crois, j'ose le risquer,
que l'amour-propre est chez les femmes
ce que d'abord on doit piquer.
Dans la crainte de l'inconstance,
le cœur résiste au sentiment;
il est sur ses gardes souvent:
mais l'amour-propre est sans défense;
on l'enyvre avec de l'encens;
il cède aux premières caresses.
O vous, souveraines maîtresses
de nos goûts & de nos penchans;
si nous étions tous bonnes-gens,
vous auriez bien peu de foiblesses.
Tenez! à ne vous rien farder,
il faudroit, je m'en désespère,
vous tromper toujours pour vous plaire;
& quelquefois pour vous garder.

Par M. DORAT.



REQUÊTE
AU PARLEMENT.

IL luit enfin ce jour prospère !
Long-temps veuve, à la fin Thémis
vous ouvre encor son sanctuaire ;
vous voilà sur vos fleurs de lys.
Tandis que dans ces jours de fête,
on bénit votre heureux retour,
SUPPLIONS HUMBLEMENT LA COUR
d'appointer cette humble Requête.
Tout un Peuple célèbre en chœur
& son bonheur & votre gloire :
c'est fort bien fait ! & de grand cœur,
avec lui, je chante victoire.
Mais déjà des sacrés vallons,
nos subalternes Apollons
arrivent tout gros de merveilles,
& leurs discordans violons
me font trembler pour nos oreilles.
A Paris, on voit par essains
de ces auteurs adultérins,
Beaux-Esprits, surnommés Poëtes ;
petits faiseurs de vers malins
& de galantes chansonnettes ;
qui, ne faisant grâce sur rien,

rimeurs en chef d'une famille,
chez Églé chantent auſſi-bien
& la naiſſance de ſa fille,
& la mort de ſon petit chien.
Ces Meſſieurs, race tyrannique,
ne manqueroient pas une fois
de fourrer leur nez poëtique
dans les affaires des nos Rois.
Si l'hymen, de chaînes proſpères,
vient lier un de nos Bourbons,
vîte, leurs muſes éphémères
au public jettent pour bonbons
des cornets de vers ſomnifères.
Si quelque Prince nous eſt mort,
leur verve accourant à notre aide,
par un infaillible remède,
pour nous conſoler, nous endort.
J'ai vû, quand la Mort vengereſſe
frappa l'Héritier des Henris,
les cataractes du Permeſſe
s'ouvrir pour inonder Paris.
L'Ode vagabonde, emphatique,
tourmentant ſon char pindarique,
arriva par ſauts & par bonds;
l'Eglogue, au front un peu gothique,
vint mener paître ſes moutons
ſur la tombe de nos Bourbons.
On vit la dolente Elégie,
de ſes vieux crêpes rembrunie,
pleurer, comme un Drame nouveau;

ſes vers, alignés au cordeau,
parlèrent, comme on pſalmodie.
Il n'eſt pas juſqu'au vieux Sonnet,
qui ne fit, en cérémonie,
larmoyer ſon double tercet.
Si dans Paris on ſe promène,
Vers ſe trouvent là, Vers ici;
ſur les parapets de la Seine,
balots de Vers dormoient auſſi;
en pleine ruë, à tous paſſages,
des Vers, & puis des Vers encor;
ſous votre nez, crieurs à gages,
criant plus haut que feu Stentor,
en faiſoient voltiger les pages.
Bref, nos rimeurs en plein ſuccès,
nous aſſaſſinoient à leur aiſe;
je les ai vû dans leur accès,
même en parlant de Louis-Seize,
ennuyer des lecteurs françois.

Or leurs Pégaſes anonimes
ſur nous commencent à ruer;
déjà leurs inſipides rimes
viennent en chœur vous ſaluer.
Voici donc, puiſque la tempête
nous menace de jour en jour,
ce que l'on demande à LA COUR
par cette importante Requête :
Qu'il ſoit fait, pour notre repos,
défenſe à tout mauvais Poëte
de venir, en Muſe indiſcrète,

vous couronner de ses pavots.
Faudra-t-il voir, quand l'allégresse
s'empare de tous les esprits,
l'ennui s'échappant de la presse,
circuler au sein de Paris ?
Mais peut-être allez-vous nous dire ;
ne lisez pas, laissez écrire.
Eh ! qui pourroit voir parmi nous
des Vers qui nous parlent de vous,
& n'être pas tenté de lire ?
Tout Paris a plaint vos revers ;
nous disions, pleurant votre absence,
LOUIS, ce Roi plein de clémence,
ne voudra pas que dans les fers
Thémis laisse, au fond des déserts,
rouiller son glaive & sa balance.

Pour prix de notre dévoûment,
ayez pitié de nos oreilles :
vîte, un Arrêt du Parlement !
Mais il me vient subitement
une idée, & je crois vraiment
qu'elle pourra faire merveilles.
S'ils veulent, en dépit de tous,
rimer leurs pensers politiques,
ordonnez donc que loin de nous,
leurs vers au moins soporifiques
ne soient lus que des fanatiques
qui faisoient des vœux contre vous.
Cet expédient doit vous plaire ;
chacun y trouve également

un fort mérité, mais contraire :
vos ennemis, leur châtiment,
& vos partisans, leur salaire.

Par M. Imbert.

VERS
A MADAME LA VICOMTESSE
DE POLIGNAC.

Si ce grand Cardinal qui réfuta Lucrèce,
& qui parloit si bien latin,
eût pu voir les attraits de sa charmante nièce,
& son regard vif & malin,
& son sourire doux & fin,
& sa langueur enchanteresse ;
peut-être, abandonnant son cœur
à la pente de la nature,
il seroit, malgré sa rigueur,
plus indulgent pour Epicure.

Par. M. Sélis.



IN-PROMPTU

A MADEMOISELLE DE SALM,

Aujourd'hui Princeſſe de Staremberg, ſur le reproche qu'on faiſoit à l'Auteur, placé vis-à-vis d'elle à table, d'avoir l'air triſte.

CETTE figure m'importune :
la Princeſſe s'en paſſeroit,
& ſi ma bergère l'avoit,
elle en feroit mieux ma fortune.

Par feu M. DE LA PUJADE.

Nota. Cet in-promptu fut dit à Bruxelles, chez M. le Comte de Cobenzel, l'auteur montrant la Princeſſe du doigt.

VERS.

TANT que vous brillerez des charmes du printems,
détournez vos regards du temple de mémoire ;
ſi le plaiſir s'enfuit, livrez-vous à la gloire :
mais offrez à l'Amour votre premier encens.
De ce Dieu qu'il brava, victime infortunée,
Apollon pourſuivoit la fille de Penée,
tremblante, & de la mort implorant le ſecours.
Sur ſon urne penché, l'auteur de ſes beaux jours,
témoin de ſa frayeur, changea ſa deſtinée ;
& ſon amant, trompé dans ſon plus cher deſir,
ne ſaiſit le laurier qu'au défaut du plaiſir.

Par M. le Marquis DE BIÉVRE.

LETTRE (*)

*A MONSIEUR LE DUC DE R**,*

Alors Gouverneur du Languedoc.

VAILLANT Seraskier des Gaulois,
grand Bacha de Septimanie,
favori du plus grand des Rois,
homme charmant, rare génie,
courtifan des grands redouté,
qui, dans le fein du ferrail même,
confervant cette liberté
que détruit le pouvoir fuprême,
faites briller la vérité
aux yeux du Sultan qui vous aime ;
qui, par un doux tempérament,
conciliez adroitement
les intérêts d'une province
dont vous tenez le gouvernail,
avec les intérêts du Prince
& les intrigues du ferrail :
pourquoi troublez-vous la retraite
d'un Dervis du monde ignoré,
qui dans fa niche refferré,
y goûte la douceur parfaite

(*) Cette Lettre, d'ancienne date, n'a jamais été imprimée.

de ce quiétisme épuré,
qu'un mondain traite de chimère;
& qu'un Philosophe épuré,
aux grandeurs du monde préfère?
Fier de ma médiocrité,
dans une paisible indolence,
j'ai trouvé la félicité :
mais plus sensible qu'on ne pense,
je regrette la jouissance
d'un ami dont la Providence
ne me permet pas de jouir.
Vous me reprochez un silence
que je romprois avec plaisir,
si j'avois la folle arrogance
d'imaginer qu'un grand Emir,
qui, dans le sein de l'abondance,
ne sauroit former un desir,
m'honore de son souvenir
après une très-longue absence.
Ah! si mes vœux vifs, empressés,
pouvoient toucher l'Etre suprême,
aimable Bacha, vous seriez
plus heureux que Mahomet même.
Mais que dis-je? ils sont exaucés,
ces vœux ardens : vous jouissez
déjà de ce bonheur immense,
que, dans son divin alcoran,
le Prophète, pour récompense,
promet au zèlé Musulman.
Près d'une ville enchanteresse,

eſt un ſerrail délicieux,
où, dans les bras de la pareſſe,
loin du monde & des curieux,
vous paſſez les momens heureux
que notre bon Sultan vous laiſſe.
Dans ce paradis enchanté,
où tout ravit, charme, intéreſſe,
vous cherchez la félicité,
dans le ſein de la volupté,
par le conſeil de la ſageſſe.
Vos deſirs aiguiſés ſans ceſſe
par les objets les plus piquans,
dans la plus ſéduiſante ivreſſe,
plongent à l'envî tous vos ſens.
Des Houris, la troupe immortelle,
que Dieu créa pour vos plaiſirs,
dans ce ſerrail, ſe renouvelle,
ſans ceſſe au gré de vos deſirs.
C'eſt-là, qu'inconſtant & fidèle,
changeant d'objet, aimant toujours,
vous ne trouvez point de cruelle.
La Houri, ſi vive & ſi belle,
qui vous inſpire tant d'amour,
cédant à la Houri nouvelle,
que vous aimerez à ſon tour,
verra bientôt revenir celle
que vous adoriez l'autre jour.
L'eſpoir de ce charmant retour
maintient une paix éternelle
dans ce voluptueux ſéjour,

N est-il pas l'image parfaite
du paradis que le Prophète
nous a promis pour l'avenir ?
Puissiez-vous toujours en jouir !
ce sont les vœux qu'en sa retraite,
élève au ciel un saint Faquir.

Par M. DE VOLTAIRE.

VERS

Faits au Château de Villebon, où est mort le célèbre Sully, après s'y être retiré à la mort d'Henri IV, & y avoir vécu trente ans.

BEAUX lieux, je sens à votre aspect,
que mon ame s'élève, & qu'elle est attendrie :
tout inspire ici le respect ;
tout rappelle à mon cœur l'ami de la patrie,
le meilleur des sujets, le plus grand des mortels :
la France lui doit des autels.
Hélas ! l'affreuse jalousie
le força de venir habiter ce séjour :
il y gémit des erreurs de la Cour ;
il vit avec douleur, que la cruelle envie
y détruisoit le fruit de ses talens :
il regretta pendant trente ans,
le bien qu'il auroit fait le reste de sa vie.

Par M. DE CHENEVIERES.

LES BERGERES AU BAIN.

IDYLLE

Imitée de M. Gessner.

IRIS & ÉGLÉ.

ÉGLÉ.

Quoique penché vers l'horison,
le soleil, de ses feux brûle encor le bocage.
Veux-tu m'en croire, Iris ? descendons au rivage ;
sous ces berceaux de myrte, un verdoyant gazon,
nous promet un riant ombrage.

IRIS.

Allons, allons, Églé : je suis tes pas ;
avance encore un peu : ces touffes de lilas
me retombent sur le visage.

ÉGLÉ.

Nous sommes bien ici. Dieux ! quel ruisseau charmant!
on voit jusqu'au fond de son onde.
Ecoute, Iris : l'air est brûlant,
la source n'est pas bien profonde :
plongeons-nous dans ses flots jusqu'au sein seulement,

IRIS.

Et ſi l'on vient ! tu ſais que je ſuis ſi craintive !

ÉGLÉ.

Aucun berger ne ſait notre deſſein ;
aucun ſentier ne mène à cette rive ;
ce feuillage entr'ouvert par un zéphir badin,
ne laiſſe entrer qu'une lueur furtive,
& puis ſe referme ſoudain.

IRIS.

Ta confiance me raſſure ;
ſi tu l'oſes, Églé, je l'oſe auſſi vraiment.

Elles ont dit : leur dernier vêtement
déjà tombe ſur la verdure ;
les flots, déjà d'une fraîche ceinture,
embraſſent leur corps frémiſſant.
Long-tems ces flots careſſent chaque Belle.
Eglé, parmi des joncs, allant enfin s'aſſeoir :
qu'allons-nous faire, Iris ? ça, lui dit-elle !
pour paſſer le tems juſqu'au ſoir,
répétons, ſi tu veux, quelque chanſon nouvelle.

IRIS.

Y penſes-tu ? chanter ! le beau projet !
Dans le boſquet voiſin, veux-tu te faire entendre ?

ÉGLÉ.

Ah ! je n'y ſongeois plus. . .

IRIS.

Pour nous faire ſurprendre
par quelque berger indiſcret ?

ÉGLÉ.

Eh bien ! parlons tout bas. Sais-tu ce qu'il faut faire ?
Conte-moi quelque hiſtoire, une hiſtoire d'amour ;
tu raconteras la première :
j'en dirai quelqu'autre à mon tour.

IRIS.

J'en ſais bien une aſſez jolie,
mais. . .

ÉGLÉ.

Crois que ce feuillage eſt moins diſcret que moi.

IRIS.

Oh ! pour celle-ci, non. C'en eſt une autre.

ÉGLÉ.

Eh quoi !
te cacher de ta bonne amie !
ai-je un penſer qui ne ſoit pas à toi ?

IRIS.

Tiens donc !... Ecarte un peu les branches de ce ſaule,
de ce côteau lointain, vois-tu bien le ſommet ?

& ce vieux cerifier ? . . . Mais ne fuis-je pas folle ?
Te dire mon plus grand fecret !

ÉGLÉ.

Que crains-tu ?

IRIS.

Je ne fais, & cependant je n'ofe.

ÉGLÉ.

Les jeunes filles, dans le bain,
fe cachent-elles quelque chofe ?

IRIS.

Il eft vrai, mais. . . .

ÉGLÉ.

L'hiftoire étoit en fi bon train!

IRIS.

Une autre fois peut-être . . .

ÉGLÉ.

Eh? bons dieux! quel myftère!
veux-tu la dire ou non ?... tu ne veux pas ?.. Eh bien!
va, garde ton fecret, je garderai le mien;
j'avois auffi des aveux à te faire :
mais tu n'en fauras jamais rien.

IRIS.

Tu me diras donc tout ? Que tu deviens preffante !

Allons, embraſſons-nous. Du côteau que tu vois ;
hier au ſoir, Églé, je graviſſois la pente :
j'entends mon nom chanté par une douce voix,
& la chanſon étoit charmante.
Confuſe, je m'arrête ; & non pas ſans rougir,
je parcours d'un regard tout ce qui m'environne :
mais j'ai beau regarder, je n'apperçois perſonne.
j'avance... vers mes pas la voix ſemble venir ;
J'avance encor : la voix vient du côté contraire.
C'étoit du ceriſier, Églé, qu'elle partoit,
& je l'avois paſſé. La chanſon me nommoit :
mais Iris eſt le nom de mainte autre bergere ;
ſi ce n'étoit pas moi ! . . . Dis, que devois-je faire ?
Les yeux baiſſés, & l'eſprit inquiet,
je gagne à pas lents ma chaumière.
Sur l'arbre, cependant, tu crois bien que par fois ;
je portai l'œil à la volée :
mais c'étoit de ſi loin, & j'étois ſi troublée,
que je ne pus y voir perſonne. Enfin la voix
ſe tût, & l'avoûrai-je ? . . . Ah ! j'en fus déſolée.

ÉGLÉ.

Oui, mais le lendemain....

IRIS.

Dis, la nuit même.

ÉGLÉ.

Bon !

IRIS.

Ecoute. Dans ma couche, à peine ſuis-je entrée,
j'entends la même voix & la même chanſon,
les mêmes que dans la ſoirée.
Tu ris! Ce n'eſt pas tout. Le flambeau de la nuit
verſoit ſur notre toît ſa paiſible lumière :
je vois, (l'ombre en venoit juſqu'auprès de mon lit)
je vois à ma fenêtre, un berger, qui ſans bruit,
y ſuſpend en feſtons ſa guirlande légère.
Je crus que mon eſprit, par un rêve égaré,
ſe formoit à plaiſir ce gracieux menſonge.
Auſſi, quand le berger dût s'être retiré,
ne falloit-il pas voir ſi ce n'étoit qu'un ſonge?
Je me lève, je vais, j'ouvre... Dieux! ſous ma main,
je rencontre.... Peins-toi la plus gente corbeille,
des ceriſes, Églé, d'un goût, d'un goût ſi fin!
puis une roſe ſi vermeille!

ÉGLÉ.

Et, ſais-tu quel berger?...

IRIS.

Oh! oui: car, cette fois,
je ne me trompe point, j'ai reconnu ſa voix:
mais, ſon nom, n'attends pas que j'aille te le dire.

ÉGLÉ.

Non, non, ne me dis point que c'étoit Sylvanire.

IRIS.

Qui? ton frère?

ÉGLÉ.

Oui, lui-même. Ah ! je vois maintenant
pourquoi de sa corbeille il soignoit tant l'ouvrage ;
moi, qui me promettois un si joli présent !
il en a fait, sans doute, un bien meilleur usage.

IRIS.

Qui te dit que c'est lui ?

ÉGLÉ.

Qui ? ta vive rougeur,
& tes regards baissés : tout trahit le mystère.
Tu te caches, Iris ? Est-ce un si grand malheur ?
Mon frère t'aime... eh bien ! aime mon frère ;
je te chéris déjà comme ma sœur.

IRIS.

Oui, mais il ne faut point lui dire que je l'aime :
un berger, à notre air, assez tôt le connoît.

ÉGLÉ.

J'ai peur de garder ton secret
bien mieux encore que toi-même.
Mais puisque c'est à moi de parler à mon tour ;
tu sais qu'à la moisson, Lycas, de sa naissance,
par un festin joyeux, solemnisa le jour ;
Myrtil y vint, Myrtil, tel qu'on nous peint l'Amour.
Tous les deux, par hazard, nous ouvrîmes la danse ;
Dieux ! de quel pied léger.. Mais, écoutons.. J'entends..
un grand bruit. . . .

IRIS.

Que feroit-ce

ÉGLÉ

Il redouble, il approche.

IRIS.

O Nymphes ! fauvez-nous !

ÉGLÉ.

Prenons nos vêtemens,
enfuyons-nous vers cette roche.

L'une & l'autre foudain fuit comme un paffereau ;
qu'un vorace épervier pourfuit à tire d'aîles ;
& ce n'étoit qu'un faon, auffi timide qu'elles,
qui venoit fe baigner dans le même ruiffeau.

Par M. BERQUIN.

ÉPIGRAMME.

UN jeune Grec, tranfporté de colère
de ce qu'un chien l'avoit mordu,
en voulant le frapper, frappa fa belle-mère :
heureufement, dit-il, le coup n'eft pas perdu.

Par M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

ÉPITRE
A MONSIEUR DORAT.

SINCERE ami, parjure amant,
Poëte aimable, homme charmant;
ne crains pas que je les oublie,
ces momens heureux, mais trop courts,
où nous parlions philoſophie
après avoir parlé d'amours.
Que du moins ta correſpondance
ſupplée à ton doux entretien!
conſole-moi de ton abſence,
en verſant ton cœur dans le mien.
Cauſons en toute confiance;
cher fripon, ne me cache rien.
Que fais-tu de tes cinq maîtreſſes?
les gardes-tu? les ſers-tu bien?
leurs querelles & leurs careſſes
ont-elles briſé ton lien?
Non, je le vois: tu t'en amuſes.
A plaiſir tourmentant leurs cœurs,
par jour tu leur fais cent noirceurs,
& tu n'es fidèle qu'aux Muſes.
Ma foi! tu prends le bon parti.
Je crois tes maîtreſſes fort belles:
mais les Muſes le ſont comme elles,

& tu n'en feras point trahi.
Sois leur amant, fois leur ami.
Que tes vers, dictés par les Grâces,
foient applaudis par les Amours!
vois naître en tout tems fur tes traces,
des rofes qui vivront toujours;
que ta plume aimable & chérie,
peigne, en fe jouant, nos travers:
fois à jamais, pour la patrie,
le dieu fêté des jolis vers.
Domptant rivaux & beauté fière,
variant ton rapide effor,
en débutant dans la carrière,
tu la parcourois fans effort.
Vainqueur modefte & fait pour plaire,
de concert avec les neuf Sœurs,
les ris badins ornoient de fleurs,
ta cafaque de Moufquetaire.
Les ans n'ont point changé ton fort:
fur le Parnaffe & dans Cythère,
tu feras bien long-temps encor,
général de troupe légère,
honorable & brillant emploi,
pour qui l'on n'a donné qu'à toi,
la furvivance de Voltaire.
Nous tous, faifeurs de Madrigaux,
de Stance, Epitre familière,
tes foldats & non tes égaux,
marchons gaîment fous la bannière,
en répétant tes vers nouveaux.

Le plaisir! c'est ton cri de guerre.
Si nous portons à nos chapeaux,
quelques brins de myrte & de lierre;
symbole & prix de nos travaux,
toi, notre chef, notre héros,
tu portes la couronne entière.

Par M. DE BONNARD.

RÉPONSE
A MONSIEUR DE BONNARD.

De Tivoli le possesseur charmant,
pour bien louer, te légua ses finesses :
que je les crains, les vers que tu m'adresses!
ma vanité vient d'y croire un moment.
Mon front ceignoit la palme du génie,
que par tes mains le goût venoit m'offrir;
de tes chansons savourant l'harmonie,
je me laissois doucement pervertir.
Mais je reviens à ma philosophie;
j'allois rêver : tu m'apprends à jouir.
Le vrai triomphe est dans la modestie;
& l'amour-propre eût gâté mon plaisir.
Va, nous servons sous la même bannière
ton compagnon, ton ami, ton égal,
ainsi que toi, je marche en volontaire.

Briguant tous deux, dans une aimable guerre,
les prix du cirque, & les profits du bal,
le grave honneur qui naît d'un madrigal,
& du plaisir la cocarde légère,
on nous a vûs aller, tant bien que mal,
de Gnide au Pinde, & du Pinde à Cythère.
C'est à Ferney qu'est notre Général :
en cheveux blancs, professant l'art de plaire,
il a vieilli sans maître & sans rival.
Franchit qui peut ce roc, où Mnémosine
brave la foudre, à l'ombre du laurier!
Pour nous, jouant sous l'humble coudrier,
cueillons des fleurs, au bas de la colline:
l'envie alors pourra nous oublier.

Songeons, ami, que les jeux du bel âge
sont emportés sur les aîles des vents;
l'automne est froid, c'est la saison du sage:
les foux heureux sont tous dans leur printems.
Je m'apperçois que le mien déménage,
& je voudrois saisir, à son passage,
son dernier myrte, & ses derniers instans.
Il s'est enfui, le tems des cinq maîtresses!
sensible & douce, une me reste encor,
& mon desir se borne à ses caresses:
cinq sont un bien: mais une est un trésor.

Par M. DORAT.



LE

LE NOUVEL ALEXANDRE.

STANCES

A MADEMOISELLE FANNIER.

MUSE, feconde mon tranfport ;
chante une Amazone jolie,
que ne précède point la mort,
mais le dieu qui donne la vie.

Bellone accompagnoit toujours
l'Alexandre vainqueur des Thraces :
le nôtre, efcorté par les Grâces,
a pour brigadiers les Amours.

L'ancien, au milieu des allarmes,
effrayoit les plus courageux :
quand le moderne eft fous les armes,
c'eft alors qu'il féduit le mieux.

L'un faifoit porter des entraves,
qu'appefantiffoient les malheurs :
c'eft avec des liens de fleurs,
que l'autre enchaîne fes efclaves.

De deux héros fi différens,
voulez-vous favoir les conquêtes ?
l'un a fubjugué les Perfans,
& l'autre renverfe nos têtes.

Par M. DE PALMEZEAUX.

VERS

Sur une Boîte d'or, enrichie du portrait du feu Roi de Pologne, Duc de Lorraine, donnée par ce Prince à l'Auteur.

GRAND Roi, qu'avec tranſport mon cœur
reconnoiſſant
reçoit de tes bontés un ſi précieux gâge !
Du bonheur de mes jours infaillible garant,
il va rendre à jamais mon deſtin différent
du ſort de ce mortel (*) dont le triſte partage
fut d'abhorrer un ſemblable préſent.
La boîte, don fatal qu'il reçut de *Pandore*,
renfermoit tous les maux ; & celle que je tiens
m'offre les traits chéris du héros que j'adore :
elle renferme tous les biens.

Par M. FRÉRON.

(*) *Epiméthée* frêre de *Prométhée*.



APOLLON ET BRIARÉE,

FABLE.

Le Dieu ſublime d'Hélicon,
ſe rappellant les jours qu'à la misère en proie,
manœuvre de Laomédon,
lui-même il bâtiſſoit les murailles de Troie,
voulut tâter encor du métier de maçon.
Les maux ne ſont-ils plus, on y ſonge avec joie.
Il a tracé ſon plan; il a fait choix du lieu:
un pavillon dorique, & ſimple avec nobleſſe,
va ſervir à loger les arts & la ſageſſe;
juſques dans ſes plaiſirs, on reconnoît un dieu.
Equipé tel qu'il fut dans ſa triſte aventure,
moins ſoucieux pourtant, il broyoit le mortier,
le bonnet ſur la tête & ceint du tablier.
L'édifice eſt fondé, l'art du maître l'aſſure;
le Dieu-maçon chantoit ſur l'ouvrage naiſſant:
ſurvient un informe Géant
qui n'aimoit pas l'architecture;
ſon nom eſt Briarée; il lance ſes cents bras
ſur les murs alignés qu'il briſe avec fracas;
cent fois le monſtre abat ce qu'Apollon relève;
jamais, jamais rien ne s'achève.
Le Dieu, tout dieu qu'il eſt, malgré le plus beau plan,
ne laiſſe qu'un cahos de pierre, de pouſſière,
digne chef-d'œuvre du Titan,

mais où l'œil méconnoît le Dieu de la lumière.

Sages Mentors que le ſavoir éclaire,
qui paſſez vos beaux jours à former un humain,
avez-vous un ſort plus proſpère ?
Ce que vous faites d'une main,
en voilà cent pour le défaire.

Par M. DE FUMARS.

VERS

A M. LE COMTE DE MAUREPAS.

VOUS méritez toutes les gloires,
& vous avez tous les talens :
vous ſavez que les vers plaiſans
ont leur prix, comme les mémoires.
Vous aimez à faire le bien,
& gaîment vous ſavez en faire ;
votre art (car chacun a le ſien)
eſt de rire & parler d'affaire,
ſans que l'affaire y perde rien.

Par M. le Marquis DE PEZAY.



PHILENE ET LAURE,
PASTORALE.

DEJA du ſoir l'ombre légère
couvroit la cîme des côteaux ;
la jeune & timide bergère
ramenoit des champs ſes troupeaux ;
triſte & penſif, le beau Philène,
ſous le ſaule d'une fontaine,
ſeul, laiſſoit errer ſes chevreaux,
& rejettant chien & houlette,
il ſoupiroit ſur ſa muſette,
ces chants redits par les échos.

Si ton berger, ingrate Laure,
t'eſt déſormais indifférent,
immole un amant qui t'adore,
& qui périt en t'adorant.
Dieux, qui vîtes notre tendreſſe,
ſauvez celle qui me délaiſſe,
d'être ainſi délaiſſée un jour ;
ma mort remplira ſon envie :
elle pourra m'ôter la vie,
mais non pas m'ôter mon amour.

Envain, dans l'eau de ces fontaines,

je cours éteindre mon ardeur :
l'amour, dans mes brûlantes veines,
s'allume avec plus de fureur.
Innocents agneaux que j'envie,
ah ! rien ne trouble votre vie :
l'Amour eſt pour vous ſans danger ;
ce dieu diſpenſe, en ſes caprices,
au troupeau toutes les délices,
& tous les tourmens au berger.

Sur votre écorce, avant l'aurore,
ormeaux, combien ai-je tracé
le nom de ma perfide Laure,
avec mon nom entrelacé !
Croiſſez, couvrez-vous de feuillage ;
le roſſignol, ſous votre ombrage,
viendra lamenter ſa douleur ;
un jour, ſous votre azyle ſombre,
le voyageur, cherchant de l'ombre,
ſentira palpiter ſon cœur.

En revenant des pâturages,
tous deux preſſés de nous revoir,
ma Laure & moi, dans ces bocages,
tous deux nous devancions le ſoir.
Sans avoir revu ma compagne,
deux fois, dans la triſte campagne,
l'ombre a bruni le verd des bois.
Ah ! que Laure vive & m'oublie !
Laure, ſi tu perdois la vie,

hélas ! je la perdrois deux fois.

Penchée à travers la feuillée,
Laure entendit ce triste chant :
joyeuse à la fois & troublée,
elle vole vers son amant.
La brebis que tu m'as donnée,
par quelque berger détournée,
n'est qu'en ce moment de retour.
Ah ! s'écrie aussi-tôt Philène,
les vents ont emporté ma peine,
& n'ont laissé que mon amour.

Par M. DE SAIN-PERAVI.

A MADEMOISELLE DE R**.

QUE ses yeux sont rians ! que sa taille est légère !
telle on peint la Jeunesse enyvrant tous les Dieux :
est-ce Hébé qui vient sur la terre ?
ou bien serois-je dans les cieux ?

Par M. DE FUMARS.



LES DEUX CHEVAUX.

APOLOGUE.

LE coursier d'un de nos Marquis,
dit un jour au cheval d'un Rustre :
faquin ! ma naissance est illustre ;
tous mes ayeux, de père en fils,
ont été des chevaux de prix.
Bucéphale est celui dont on me fait descendre ;
sais-tu qu'il eut l'honneur de porter Alexandre ?
Mais aussi, quel cheval peut m'être comparé ?
vois ce harnois pompeux ! vois ce mors tout doré !
notre sort différent montre ce que nous sommes....
L'autre, à ces propos fanfarons,
répondit simplement : je le veux, mais courons.

J'en dis autant à certains hommes,
orgueilleux du harnois dont ils sont revêtus.
Laissons-là les honneurs & comptons les vertus.

Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.



EXPLIQUEZ-ÇA.

STANCES A CHLOÉ.

AMOUR, par quels étranges nœuds,
à tes loix ſais-tu me contraindre ?
Aimé, je devrois être heureux ;
& cependant, je dois me plaindre.

L'objet que mon ame chérit,
tour-à-tour m'enyvre & m'accable :
tout ſon cœur eſt dans ſon eſprit,
& ſon eſprit n'eſt jamais ſtable.

Si par fois j'oſe répéter
que je ne vis qu'en ſa préſence,
elle ſaiſit, pour m'écarter,
un vain prétexte de décence.

Qu'un rival allarme mon cœur,
Chloé l'attire avec adreſſe :
lui-même, heureux de ma langueur,
eſt étonné de ſa tendreſſe.

La trop aimer eſt un défaut ;
& d'un retard ſi je m'excuſe,
c'eſt toujours d'arriver trop tôt,
qu'on me condamne ou qu'on m'accuſe.

On fait naître, pour m'enyvrer,
le doux espoir d'un tête-à-tête :
je vole, & pour nous séparer,
elle invite un tiers à la fête.

Ce qu'elle a promis, le matin,
le soir, Chloé toujours l'oublie :
je m'afflige; elle rit soudain.
Oui, Chloé m'aime à la folie.

Par M. le Chevalier DE LANGEAC.

ÉPIGRAMME,

Traduite d'Addisson.

QUAND les fières Beautés des rives de la Seine,
qui d'un rouge emprunté colorent leur pâleur,
eurent vu Manchester (*), qui d'un regard enchaîne,
sous le joug de l'Amour, le plus rebelle cœur :
de honte & de dépit, leurs yeux étincelèrent,
& ce fut dans ce jour, que leurs foibles appas,
pour la première fois, à nos regards brillèrent
d'une vive couleur qu'elles n'empruntoient pas.

Par M. DE GASSENDI.

(*) Dame Angloise, célèbre par sa beauté.

EPITRE
A MON VIEUX AMI.

Meminisse juvat.

Toi qui du tems bravant l'affront,
couvres des lauriers de Thalie,
les traits qu'imprime à notre front
de ce Dieu la main ennemie,
Collé, dont l'heureux enjoûment,
sans peine accorde à ta vieillesse,
ce que promet si vainement,
l'austère & pénible sagesse :
permets que dans ces vers, sans méthode & sans art,
ton ami librement avec toi s'entretienne ;
permets que dans ton ame il épanche la sienne,
& que laissant errer ma pensée au hasard,
à l'amitié toujours fidèle,
mon Apollon vieilli, peut-être un peu bavard,
consacre de son feu la dernière étincelle.
Phébus, sur ton berceau, répandit les talens :
mais l'aveugle Plutus, qui comble de richesses
tant d'indignes mortels, tant de vils importans,
sur toi versa peu ses largesses.
Trop rarement ces Dieux unissent leurs présens.
Long-tems appellé par Thalie
à la succession de ton cousin *Renard*,
l'impérieux besoin enchaîna ton génie :

tu la recueillis un peu tard ;
mais cette gaîté peu commune,
qui loin de ta vieilleſſe écarte les ennuis,
de tes beaux ans du moins conſola l'infortune.
Combien de fois j'ai vû les ris,
s'introduiſant avec audace
chez ton Notaire à cheveux gris,
malgré lui dérider ſa face,
& ſur ton pupitre ſurpris,
mettre *Rabelais* à la place
de la Coutume de Paris !
Combien j'ai lu de fois une plaiſante Epître,
ou bien un couplet libertin,
à la marge du parchemin,
où ta main griffonnoit un titre
pour quelque fortuné faquin !
O ! l'heureux tems de notre vie,
où, pour tout bien ne poſſédant
qu'un peu de joyeuſe folie,
dédaignés du fat opulent,
nous lui faiſions pourtant envie !
Vainement l'or en main, pourſuivant les plaiſirs,
dans ſon ſtérile cœur, il cherchoit des deſirs,
lorſque notre gaîté, ſans faſte, ſans dépenſes,
inventive dans ſes tranſports,
créoit pour nous des jouiſſances
que ne donnent point les tréſors.
Ces jours de bonheur & d'yvreſſe,
comme un vain ſonge, hélas ! ſe ſont évanouis :
mais bien que mêlé de triſteſſe,

leur ſouvenir, dont je jouis,
eſt un plaiſir pour ma vieilleſſe.
Je rappelle ſouvent à mon eſprit charmé,
ce *caveau*, malgré nous, bientôt trop renommé ;
dont enfin nous chaſſa la *bonne compagnie*,
(j'entens celle qui prend ce nom)
où préſidant, ſans flatterie,
l'amitié nous donnoit le ton.
Là, d'un vin Champenois qui croiſſoit dans la Brie,
la mouſſe pétillante échauffant nos propos,
faiſoit voler enſemble & bouchons & bons mots ;
là, de notre verve allumée,
le feu rapide, étincelant,
tel qu'un artifice brillant,
mêloit l'éclat & la fumée.
Nous poſſédions le Dieu du chant :
Jéliotte étoit notre Orphée ;
& quand parlant tous à la fois,
ſous un vain bruit de mots, la raiſon étouffée,
ne pouvoit réclamer ſes droits,
il chantoit, & ſoudain à ſa douce harmonie,
plus farouche ſouvent que les monſtres des bois,
l'amour-propre laiſſoit déſarmer ſa furie,
& la confuſion ſe taiſoit à ſa voix.
Dans ce *caveau*, fâcheuſe école
pour les préſomptueux talens,
on ne s'érigeoit point d'idole :
ſévères dans nos jugemens,
jamais la perfide hyperbole
ne prodiguoit un faux encens

à celui qu'abſent on immole :
mais en public, toujours ardens
à ſe protéger l'un & l'autre,
on ne ſavoit pas à demi,
ſe déclarer pour un ami,
& ſon ſuccès étoit le nôtre.
Chacun de nous ſe fit l'Apôtre
du jeune *Crébillon* & de ſon *Tanzaï*.
Tandis que du père d'*Atrée*,
la Muſe alors en cheveux blancs,
ſur un tas de lauriers ſanglans,
d'une meute de chiens repoſoit entourée ;
que prodiguant ſes ſoins pour eux ;
& négligeant ſa renommée,
ce Tragique à jamais fameux,
du tabac dans les airs exhaloit la fumée ;
ſon fils, jeune & brillant, ſur les pas d'*Hamilton*,
marchoit au Temple de Mémoire ;
& déjà par ſon *Ecumoire*,
ayant acquis un grand renom,
à Vincenne expioit ſa gloire ... :
De *Dardanus* auteur charmant,
ta lyre harmonieuſe & tendre,
reſpiroit grâce & ſentiment :
nous avons pleuré ſur ta cendre,
& ma Muſe, dans ce moment,
prend plaiſir encore à répandre
quelques fleurs ſur ton monument.
Combien du Tems la faux cruelle,
qui menaçant mes cheveux gris,

déjà sur ma tête étincelle;
a moissonné de nos amis!
Segonsac, qu'avant tous je nomme;
du Dieu de la vendange aimable favori;
& de nos premiers ans le compagnon chéri,
qui seul de la gaîté te disputoit la pomme,
Davoust, qu'aucun de nous n'égaloit en bonté;
Lussan, dont nous aimions la douce urbanité;
enfin l'illustre auteur de la *Métromanie*,
qui d'un enfant malin eut la naïveté,
& peut-être un peu trop négligeant l'harmonie,
ne joignit pas du goût, toute la pureté,
à la richesse du génie,
mais qui, dans le Temple immortel,
qu'à *Molière* éleva *Thalie*,
aura sûrement un autel.
Du moins plein de gloire & d'années,
il termina ses destinées.
Mais que mon cœur éprouve un sensible tourment;
quand je me rappelle l'image
de ce gentil *Bernard* que nous pleurons vivant,
& qui de nous fut le plus sage!
O vain esprit de l'homme! ô foiblesse! ô néant!
de l'Auteur de *Castor* tel est donc le partage!
D'une pitié stérile objet humiliant,
victime de l'Amour dont il chanta l'empire,
ce n'est plus qu'un fantôme errant,
qu'une vaine ombre qui respire.
Etranger à son mal, moins il le sent, hélas!
plus nous plaignons son infortune:

notre douleur s'accroît de celle qu'il n'a pas.
Ecartons loin de nous cette idée importune ;
& sans nous consumer en regrets superflus,
détournons nos regards d'un malheur sans remède.
Dans cet âge où des maux la foule nous obsède,
où l'on possède encor, où l'on ne jouit plus,
sous son propre fardeau, la vieillesse succombe :
mais par le bon esprit, on le rend plus léger,
& supportant gaîment ce qu'on ne peut changer,
on sème encor de fleurs le chemin de la tombe.

Par M. SAURIN.

VERS

Sur le Poëme du Jugement de Pâris, *de M.* IMBERT.

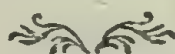
ON dit, l'autre jour à Cythère,
qu'en l'honneur des jeux & des ris,
Vénus devoit fonder un monastère :
la règle des mortels chéris,
admis dans ce lieu solitaire,
sera d'aimer, de jouir, de se taire,
& le Jugement de Pâris
y servira de breviaire.

Par M. CHAS.

RONDE DE TABLE.

Air : *Enfans de quinze ans, &c.*

LAISSONS en paix les Parlemens,
la Cour, la Ville & les Miniſtres,
ceux qui s'en vont, les revenans,
& du Code les vieux regiſtres ;
couronnons nos coupes de fleurs,
ſoyons gais, & point raiſonneurs.
Chantons en refrain :
vive Alexandrine & le vin !

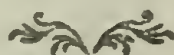


O l'heureux ſiècle ! ô le bon tems !
félicitez-vous donc, Meſdames !
le Ruſſe bat les Ottomans,
& bientôt vengera leurs femmes :
Pierre-le-Grand l'avoit prévu,
que le Grand Turc ſeroit cocu.
Chantez en refrain :
vivent nos vengeurs & le vin !

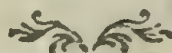


N'en déplaiſe à Mons Mahomet !
toi que l'on aime à la folie,
tu vaux mieux, je le dis tout net,
que ſa Houri la plus jolie,

Choisis un Sultan parmi nous;
Turc au besoin, & peu jaloux.
Qu'il chante en refrain,
& sa Sultane & le bon vin!



Si tu nous donnes quelqu'Edit,
tu verras quel est notre zèle;
il ne sera point contredit,
ordonna-t-il d'être fidèle.
Belles, vos Arrêts sont toujours
enregistrés par les Amours.
Chantons en refrain:
vive la constance & le vin!



Amis, dans ces joyeux instans;
faisons trois sermens authentiques:
d'être convives, d'être amans,
de rire aux drames pathétiques;
& tandis que nos beaux-esprits
jurent d'ennuyer tout Paris,
jurons en refrain,
de fêter l'Amour & le vin.

Par M. DORAT.



ÉPITRE (*)
A MON FRERE,
Pendant mon ſéjour au Séminaire.

DEJA l'impétueux Borée,
dans les airs, commence à mugir,
& ſur les aîles du Zéphir,
s'enfuit la belle Cythérée.
Avec les frères de Louis,
dans des bois taillés en boccages,
vous courez des cerfs peu ſauvages,
ou faites la guerre aux perdrix.
Quand on galope avec ſon Prince,
on ne ſent pas le mauvais tems :
ſous l'habit même le plus mince,
on s'imagine être au Printems.
A Fontainebleau, mon cher frère,
vous avez la belle ſaiſon :
&, martyr d'une règle auſtère,
je grelotte dans ma priſon.
En honneur, quand je conſidère
votre ſort riant & proſpère,
& que je reporte les yeux

(*) Cette Epître a déjà été imprimée : l'Auteur la redonne ici avec des corrections.

ſur mon deſtin toujours contraire,
je doute, avec le grand Voltaire,
qu'en ce monde tout ſoit au mieux.
Vous ſervez un roi de la terre,
& moi je ſers le roi des cieux;
je conviens que mon miniſtère
eſt plus ſaint & plus glorieux:
mais au bout de votre carrière,
peut-être un repentir ſincère
expîra vos péchés nombreux;
& par un malheur ordinaire
à ces jeunes audacieux
qui portent, dans le ſanctuaire,
un cœur & des ſens trop fougueux;
moi, j'irai griller dans des lieux
pleins de la céleſte colère.
Il eſt doux de gagner le ciel,
lorſque l'on a, pendant ſa vie,
joui du bonheur très-réel
d'avoir un bon maître-d'hôtel,
& toujours table bien ſervie;
lorſqu'on a ſoupé chaque jour,
avec quelque beauté profane,
& qu'on a foulé l'ottomane
qui ſert de trône au Dieu d'Amour.
Un pareil ſort a droit de plaire,
ſans que l'on ſoit prédeſtiné:
mais qu'il eſt dur d'être damné,
lorſqu'on a fait mauvaiſe chère!

Par M. DE PALMEZEAUX.

LA VÉRITÉ, ODE.

Vérité ! c'eſt toi que j'implore,
ſoutiens ma voix, dicte mes vers :
c'eſt toi qu'on craint & qu'on adore ;
toi qui fais trembler les pervers.
Tes yeux veillent ſur la juſtice ;
ſous tes pieds, tombe l'artifice
par la main du Tems abbattu.
Témoin ſacré, juge inflexible,
tu mets ton trône incorruptible
entre l'audace & la vertu.

Qu'un autre, en ſa fougue hautaine ;
inſultant aux travaux des arts,
ſoit le flatteur du prince Eugène,
& le Zoïle des Céſars ;
qu'en adoptant l'erreur commune,
il n'impute qu'à la fortune
les ſuccès des plus grands guerriers ;
& que du vainqueur du Granique
ſon éloquence ſatyrique
penſe avoir flétri les lauriers.

Illuſtres fléaux de la terre,

qui, dans votre cours orageux,
avez renversé par la guerre
d'autres brigands moins courageux,
je vous hais : mais je vous admire;
gardez cet éternel empire
que la gloire a ſur nos eſprits:
ce ſont les tyrans ſans courage
à qui je ne dois, pour hommage,
que de l'horreur & du mépris.

Koulikan ravage l'Aſie :
mais, en affrontant le trépas,
tout mortel a droit ſur ſa vie;
qu'il expire ſous mille bras !
que le brave immole le brave!
Le guerrier qui frappa Guſtave
ailleurs eût rampé ſous ſes loix ;
& dans ces fameuſes journées,
au droit du glaive deſtinées,
tout ſoldat eſt égal aux rois.

Mais que ce fourbe ſanguinaire
de Charles-Quint l'indigne fils,
cet hypocrite atrabilaire,
entouré d'eſclaves hardis,
entre les bras de ſa maîtreſſe ;
plongé dans la flatteuſe yvreſſe
de la volupté qui l'endort,
aux dangers dérobant ſa tête,
envoie en cent lieux la tempête;

les fers, la discorde & la mort;

Que Borgia, sous sa thiare;
levant un front incestueux,
immole, à sa fureur avare,
tant de citoyens vertueux;
& que la sanglante Italie,
tremble, se taise & s'humilie
au pied de ce tyran sacré:
ô terre! ô peuples qu'il offense,
criez au ciel, criez vengeance,
armez l'univers conjuré.

O vous tous qui prétendez être
méchans avec impunité,
vous croyez n'avoir point de maître;
qu'est-ce donc que la vérité?
S'il est un magistrat injuste,
il entendra la voix auguste
qui contre lui va prononcer;
il verra sa honte éternelle
dans les traits d'un burin fidèle
que le tems ne peut effacer.

Quel est parmi nous le barbare?
Ce n'est point le brave officier
qui, de Champagne ou de Navarre
dirige le courage altier:
c'est un pédant morne & tranquille,
gonflé d'un orgueil imbécille,

& qui croit avoir mérité,
mieux que les Molé vénérables;
le droit de juger ses semblables,
pour l'avoir jadis acheté.

Arrête, ame atroce, ame dure,
qui veux, dans tes graves fureurs,
qu'on arrache, par la torture,
la vérité du fond des cœurs !
Torture, usage abominable,
qui sauve un robuste coupable,
& qui perd le foible innocent,
du faîte éternel de son temple,
la vérité qui vous contemple
détourne l'œil en gémissant.

Vérité ! porte à la mémoire,
répète aux plus lointains climats,
l'éternelle & fatale histoire
du supplice affreux des Calas :
mais dis qu'un Monarque propice;
en foudroyant cette injustice,
a vengé tes droits violés;
& vous, de Themis interprètes,
méritez le rang où vous êtes,
aimez la justice, & tremblez.

Qu'il est beau, généreux d'Argense,
qu'il est digne de ton grand cœur
de venger la foible innocence
des traits du calomniateur !

Souven

Souvent l'amitié chancelante
resserre sa pitié prudente :
son cœur glacé n'ose s'ouvrir.
Son zèle est réduit à tout craindre :
il est cent amis pour nous plaindre,
& pas un pour nous secourir.

Quel est ce guerrier intrépide ?
Aux assauts je le vois voler ;
à la Cour je le vois timide :
qui sait mourir n'ose parler.
La Germanie & l'Angleterre,
par cent mille coups de tonnerre,
ne lui font point baisser les yeux :
mais un mot, un seul mot l'accable,
& ce combattant formidable
n'est qu'un esclave ambitieux.

Imitons les mœurs héroïques
de ce ministre des combats
qui de nos chevaliers antiques
a le cœur, la tête & le bras ;
qui pense & parle avec courage ;
qui, de la fortune volage,
dédaigne les dons passagers ;
qui foule aux pieds la calomnie,
& qui sait mépriser l'envie,
comme il méprisa les dangers.

Par M. DE VOLTAIRE.

Cette Ode, qui n'étoit connue que de très-peu de personnes, a été faite en 176..

MADRIGAL
A MADAME LA DUCHESSE DE MONTMORENCI,
Qui nourrit ſon enfant.

PRODIGE attendriſſant ! Vénus eſt donc nourrice !
elle-même allaite un Amour !
Renonçant aux plaiſirs de la céleſte cour,
à cet enfant, ſon cœur en fait le ſacrifice.
Oui, fiez-vous à ce diſcours !
je ſais un peu mieux la connoître.
Marâtre & tendre mere.... Oh ! voilà de ſes tours !
Elle nourrit le puîné des Amours :
mais mille autres qu'elle a fait naître,
à ſes yeux n'oſeroient paroître,
& n'en obtiendroient pas le plus léger ſecours.

Par M. DU MERSAN.

ÉPIGRAMME
Imitée de Martial.

JE ne ſoupe jamais chez moi, vous dit Therſite :
Therſire parle ſans fard ;
quand perſonne ne l'invite,
il ne ſoupe nulle part.

Par M. LE GRAND.

A UNE FEMME
QUE JE NE NOMMERAI POINT.

Non, non, Madame, en vérité!
j'ai bien juré de ne pas l'être :
moi, votre amant! L'aveu peut-être
ſurprendra par ſa nouveauté ;
mais je l'ai dit : en vérité!
j'ai bien juré de ne pas l'être.

Je ſais qu'en vous on trouvera
ce qui peut fixer la tendreſſe :
beauté, talens, eſprit, jeuneſſe,
taille, & minois d'une déeſſe,
jambe élégante, & cœtera :
mais, Madame, malgré cela,
vous ne ſerez point ma maîtreſſe.

Votre époux m'arrête aujourd'hui,
&, s'il faut vous ouvrir mon ame,
je périrai cent fois d'ennui
de le voir protéger ma flamme,
& d'être, en lui ſoufflant ſa femme,
encor remercié par lui.

Que cet homme me déſeſpère!

il n'eſt ſoupçonneux ni jaloux !
Monſieur, toujours paiſible & doux ;
me verroit, je crois, ſans colère . . . .
Moi, Madame, en ſachant vous plaire,
je veux déplaire à votre époux.

Je veux, pour vous trouver plus belle ;
& mes plaiſirs cent fois plus courts,
que ſa jalouſie éternelle
ſe plaiſe à troubler nos amours :
& que, pour mieux triompher d'elle
un nouveau danger tous les jours
m'inſpire une ruſe nouvelle.

Faut-il aller au rendez-vous ?
palpitant d'amour & de rage,
d'eſpoir, de crainte & de courroux,
j'aime à trouver ſur mon paſſage
un large Suiſſe & deux verroux.
Alors, que les faveurs ſont chères !
que les careſſes ont de prix !
Et dans ces amoureux myſtères,
ſi, par malheur, j'étois ſurpris ;
quand Vulcain venoit à paroître,
on ſait que des bras de Vénus,
Mars, en chemiſe & les pieds nuds ;
ſautoit gaîment par la fenêtre.

Par M. Bertin.

AUX SAUVAGES.

Sauvages, ſoyez nos modèles.
Le ſentiment guide vos pas ;
à ſa loi vous êtes fidèles :
que n'habitai-je en vos climats !

Chaque nœud s'y forme ou ſe briſe
au gré des cœurs indépendans :
parmi vous, il n'eſt point de Grand
que l'on redoute ou qu'on mépriſe.

Vous ne deſcendez pas au ſoin
de vous ſurpaſſer en richeſſe ;
chez vous, la ſeule qu'on connoiſſe ;
c'eſt d'en ignorer le beſoin.

Si vous ne donnez qu'une roſe,
elle vaut tous nos diamans :
que fait la valeur de la choſe ?
le cœur met un prix aux préſents.

Vous vous aidez avec tendreſſe ;
nul ſecours n'eſt humiliant,
& jamais la délicateſſe
ne rougit même en acceptant.

Reconnoiſſante , & non ſéduite ,
la beauté nomme ſon vainqueur :
le penchant régle ſa conduite ;
on n'y ment jamais à ſon cœur.

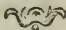
C'eſt ſous vos huttes qu'on ſait vivre !
on végete ſous nos lambris ;
la nature vous ſert de livre !
ſon inſtinct vaut tous nos écrits.

*Par Madame la Comteſſe de B **.*

A LAURETTE.

VOIS ce papillon infidèle ,
déployant dans les airs l'émail de ſes couleurs ,
de la jeune anémone à la roſe nouvelle ,
promener tour-à-tour ſes hommages trompeurs !
je le pris long-tems pour modèle :
mais j'abjure enfin mes erreurs ;
mon cœur , ſoumis à tes charmes vainqueurs ,
brûlera déſormais d'une flamme éternelle :
je trouve en toi toutes les fleurs.

Par M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.



ÉPITRE

A M. DE VOLTAIRE,

Sur un pain qu'il avoit composé avec des pommes de terre.

QUOI ! malgré l'orgueil du génie,
Voltaire quitte sans regrets
le trône pompeux d'Uranie,
& vient épier les secrets
de la modeste Economie !
Digne rivale de Cerès,
son industrie, à moins de frais,
veut alimenter sa patrie !
Ce fruit qui, racine en naissant,
vit pomme informe & farineuse,
cachant toujours, triste & honteuse,
son teint d'un rouge pâlissant
& sa surface raboteuse,
mêlé désormais au froment,
par lui s'adoucit & s'épure,
jadis grossière nourriture,
aujourd'hui léger aliment.
Il est donc vrai, sage Voltaire !
non content d'éclairer la terre,
tu prétens encor la nourrir !

ta bienfaisance salutaire
s'étend même sur l'avenir,
& le pauvre est ton légataire.
Tu chantas Bellone & l'Amour :
tes doigts manioient, dès l'enfance,
lyre & trompette tour-à-tour :
que j'aime à les voir en ce jour,
paîtrir le pain de l'indigence!
Suis tes projets consolateurs :
quand l'homme a passé l'onde noire ;
ses talens vivent dans l'histoire :
sa vertu vit dans tous les cœurs.
Que toujours ton ame t'inspire !
ta muse embellit nos climats ;
Orphée eût envié ta lyre :
mais le défenseur des Calas
surpasse l'auteur de Zaïre.

Par M. Imbert.

QUATRAIN

*Pour un portrait représentant Mademoiselle ***, tenant un petit chien.*

A ce portrait, qui pourroit se méprendre ;
il est rempli de vérité :
en effet pouvoit-on mieux rendre,
l'Amour & la Fidélité ?

Par M. Panis.

L'INFIDÉLITÉ.

Fuis, enfant volage & ſans foi :
plus de vœux, plus d'erreur nouvelle !
non, je ne crois plus même à toi,
Délie, hélas ! eſt infidelle.
Que de ſermens multipliés,
elle m'avoit faits, la perfide !
auſſi hardi qu'il fut timide,
ſon cœur les a tous oubliés . . .
Eh bien ! ſa longue chevelure,
qu'aux vents elle abandonne exprès,
me ſemble auſſi charmante après,
qu'elle étoit avant ſon parjure !
Elle a beau ſe moquer des Dieux :
ſa taille n'en eſt pas moins belle,
ni ſon ſouris moins gracieux.
Son œil brilloit : il étincelle ;
ſon front, où le plaiſir ſe peint,
gaîment inſulte à ſes victimes . . .
Je crois que chacun de ſes crimes,
ajoûte une roſe à ſon teint,
& les Immortels ſont tranquilles !
Elle rit, l'ingrate qu'elle eſt,
d'eux & de moi comme il lui plaît ;
& leurs carreaux ſont immobiles !
Que dis-je ? ils ont, dans tous les tems,

ſouffert les attentats des Belles ;
ils ſemblent s'entendre avec elles,
pour déſeſpérer leurs amans.
Jupiter, qu'en vain je réclame,
ne tonne que ſur les humains ;
&, s'il veut punir une femme,
la foudre échappe de ſes mains.
Hélas ! pourquoi tous ces blaſphêmes ?
ces Dieux vengeurs, ces Dieux puiſſans,
n'aiment-ils pas comme nous-mêmes ?
n'ont-ils pas un cœur & des ſens ?
Oui, je rougis de ma colère.
Si j'étois dieu, je le ſens bien,
les friponnes pourroient tout faire :
je ne me fâcherois de rien ;
elles viendroient toute leur vie,
mentir à ma Divinité,
mais en faveur de leur beauté,
j'excuſerois leur perfidie ;
mon courroux ne feroit qu'un jeu,
&, pour quelqu'aimable folie
qu'elles feroient de mon aveu,
je n'aurois garde, ma Délie,
de m'en aller tonner en Dieu
de fort mauvaiſe compagnie.
C'en eſt fait ! me voilà calmé !
pardonne, ma belle maitreſſe,
au courroux d'un cœur enflammé :
puiſqu'ainſi le veut ta foibleſſe,
& que j'y ſuis accoutumé,

trompe-moi, trompe-moi, traîtresse,
mais au moins, avec tant d'adresse,
que je me croye encore aimé.

Par M. DORAT.

RÉPONSE

A une déclaration d'amour en vers.

EN vers, il faut répondre aux vôtres :
car en prose, il faudroit gronder.
Au fol Amour, m'inviter de céder !
vous-même, en pareil cas, vous blâmeriez les autres.
Pourquoi ce langage si doux,
qui ne duit point à mon oreille ?
une autre seroit en courroux :
moi, doucement je vous conseille.
Et puis d'ailleurs, rompre avec vous
je l'avoûrai, seroit dommage ;
il vaut bien mieux, loin des Amours,
que l'amitié file nos jours :
nous y gagnerons davantage.
Amant, je vous verrois volage :
Ami, vous m'aimerez toujours.

Par Madame la Comtesse DE BUSSI.

A MADAME DE***

J'AI toujours dit : je n'aimerai jamais :
car je voudrois une femme accomplie,
qui sût embellir ses attraits
par l'esprit qui les multiplie ;
je voudrois qu'elle eût des talens ;
des grâces, sans coquetterie,
qu'elle fût délicate & tendre en même-tems,
& vive sans étourderie :
où la trouver ? je n'aimerai jamais.
Le Dieu malin, dont je bravois l'empire,
& qui tout bas, rioit de mes projets ;
me dit hier, en regardant Zémire :
mon pauvre ami ! n'aimeras-tu jamais ?

Par M. D'H**.

IN-PROMPTU

A M. LE PRINCE DE CONDÉ,

Fait dans la gallerie de Chantilly.

QUAND la Déesse de mémoire
recueillera tous tes hauts faits,
sa main, de ta brillante histoire,
n'arrachera point de feuillets (*).

Par M. SÉLIS.

(*) Allusion au fameux tableau de Chantilly, dans lequel la Deesse de mémoire arrache de l'histoi e du Grand Condé, tout ce qui a rapport aux guerres civiles.

A MADAME LA ***.

Les Grâces l'ont avoué :
les Amours ont dérobé
la ceinture de leur mère,
pour la donner à Chloé.
On ſait que le don de plaire,
tout ce qui ſéduit les cœurs,
la brillante étourderie,
la gaîté, la rêverie,
les ſourires enchanteurs,
le doux parler, l'éloquence
d'un coup d'œil ou d'un ſilence,
l'heureux abandon qui fait
être bien tout ce qu'on eſt,
tout ce qui, dans la nature,
émeut nos ſens & nous plaît,
dépend de cette ceinture.
Sans ce vol qu'auriez-vous eu ?
Ce grand œil noir bien fendu,
tous ces traits dont l'aſſemblage
fait la régularité ;
vous auriez eu la beauté,
un cœur droit, un eſprit ſage.
Avec tous ces beaux préſens,
dont les Dieux vous ont parée,
on vous auroit admirée :

la troupe des Dieux enfans ;
vous donna les agrémens,
& vous êtes adorée.

Par M. DE RULHIERES.

A M. LE MARÉCHAL DE **.

VOUS valez Céfar à la guerre,
& vous furpaffez Annibal;
vous favez vaincre ainfi que plaire;
je le fens bien, je le dis mal,
& cela ne m'importe guère:
apprend-t-on à rimer au bal?
Pardonnez mon infuffifance;
chacun, en ce bon univers,
a fon défaut par excellence:
je fuis novice en l'art des vers,
tout comme vous pour la conftance.

Par Madame la Comteffe DE B ***.

VERS

*Pour le portraït de M. le Cardinal de B **.*

DANS ce Cardinal, Rome admire
fes grands hommes qui ne font plus:
Virgile lui tranfmit fa lyre,
& Marc-Aurèle, fes vertus.

Par M. BLIN DE SAINMORE.

IN-PROMPTU
A MADAME LA COMTESSE
DE STROGONOFF,

Le jour de la fête de son fils.

De votre fils, Eglé, c'est aujourd'hui la fête :
la belle occasion de le nommer l'Amour,
& de vous jetter en ce jour,
le nom de Vénus à la tête!
Par ma foi ! je n'en ferai rien :
je reviens fort des immortelles ;
tant qu'elles sont jeunes & belles,
les mortelles les valent bien.
Laissons donc Vénus à Cythère,
& les Divinités aux cieux !
Pour nous, buvons, chantons, & rions sur la terre :
très-difficilement les Dieux,
dans le beau séjour du tonnerre,
feront quelque chose de mieux.
Adieu donc, la Mythologie!
tous ses complimens sont trop vieux,
& je vous trouve trop jolie,
pour vouloir emprunter rien d'eux,
quand je fais votre apologie.
De la gaîté, de la folie,

du vin, des fleurs, un grain d'amour;
même des vers, (tout a son tour),
peuvent embellir cette Orgie,
sans Phébus & sa vieille cour.
Pour vous, vous buvez mal : eh bien! voyez-nous faire;
à vous, & pour vous, nous boirons :
faites-nous donner des flacons;
que chacun apprête son verre,
& ses plus joyeuses chansons :
mais sur-tout que les vins soient bons,
dussent les vers ne valoir guère!

Par M. le Marquis DE PEZAY.

A LOUIS XVI.

ON ne parle que d'Henri-Quatre,
tout retentit de son nom glorieux,
& déjà, sur plus d'un théâtre,
on l'a fait paroître à nos yeux.
Sur l'un, on a peint le bon-homme,
des sujets faisant ses égaux;
à l'autre on a peint le héros,
prêt à donner son sang au bien de son Royaume.
Mais allez à la Cour, & dans un Roi chéri,
vous verrez à la fois, le grand, le bon Henri.

Par M. LEGRAND.

VERS

SUR ÉSOPE ET LA FONTAINE.

Je t'aime, ô vérité ! mais ton éclat me bleſſe ;
éclaire-moi ſans m'affliger :
que ton flambeau, propice à ma foibleſſe,
ne brille qu'à travers un nuage léger !

Ainſi penſoit le ſage ÉSOPE :
d'un tiſſu délicat de voiles tranſparens,
cenſeur adroit, il enveloppe
la morale du peuple & la leçon des grands.

LA FONTAINE !.. Dieux ! LA FONTAINE !..
dès qu'il parut au double mont,
on vit tous les lauriers, qui bordent l'Hyppocrène ;
s'agiter, ſe pencher, & couronner ſon front.

A la nature, à la raiſon fidèle,
toujours peintre, jamais auteur,
il eut ÉSOPE pour modèle,
& n'aura point d'imitateur.

Leurs fables ſont des comédies ;
les acteurs ſont les animaux :
mortels, accourez tous, & dans leurs parodies,
venez voir vos erreurs, vos vices, vos défauts.

Ici, paroît l'Agneau timide,
victime d'un Loup raviſſant :
cette ſcène eſt pour l'homme avide,
lâche oppreſſeur de l'innocent.

Là, jouet de la flatterie,
un Corbeau gémit, mais trop tard:
combien de ſots, dans ma patrie,
ſont dupés par plus d'un Renard !

Tantôt, un Baudet ridicule
fait le brave ; il reſpire & ſiéges & combats :
que de poltrons diſent tout bas,
c'eſt moi que l'on a peint dans ce plaiſant Hercule.

Tantôt, après des efforts & des cris,
que renvoyoient au loin mille échos emphatiques,
une Montagne en couche enfante.... une ſouris :
rimailleurs bourſoufflés, proſateurs hydropiques,
ou je me trompe, ou voilà vos écrits.

Un Geai ſe pare avec audace
du plumage éclatant de l'oiſeau de Junon :
plagiaire effronté, vil rebut du Parnaſſe,
au bas de cette fable, on met d'abord ton nom.

C'eſt par cette heureuſe magie,
que, prêtant notre eſprit aux animaux divers,
LA FONTAINE, & l'Eſclave, honneur de la Phrygie,
dans leur drames charmans inſtruiſent l'univers.

Moraliſtes chagrins & de Rome & d'Athène,
& vous leurs deſcendans,
triſtes pédans
de la Tamiſe & de la Seine,
m'ennuîrez-vous toujours ſans me rendre meilleur?
Une fable d'ÉSOPE, ou du bon LA FONTAINE,
amuſe mon eſprit, & corrige mon cœur.

Par M. FRÉRON.

A ROSINE.

CONVIENS, ma Rozine, entre nous,
que ſi je ne ſuis pas jaloux,
j'aurois au moins beau jeu pour l'être!
Vingt rivaux te font les yeux doux;
tu les vois, tu les ſouffre tous,
tu leur ſouris . . . à tous peut-être.
Ils s'épuiſent en madrigaux;
ils ont le ton galant ou tendre:
tu prends plaiſir à les entendre;
tu réponds même à leurs propos;
& ta malice, avec adreſſe,
connoît l'art de rire des ſots,
ſans déſeſpérer leur tendreſſe.

Par un heureux emploi du tems,
entre tes amis différens,
tu ſais partager ta journée.

un d'entr'eux a la matinée :
il eſt tutoyé, celui-là ;
un autre vient l'après-dinée,
un autre enſuite, & cœtera :
jusqu'au grand couſin débonnaire,
ton prétendu qui ſe tient là .
droit comme un I, pour te mieux plaire,
montre ſes dents, ne parle guère,
n'en penſe pas plus pour cela,
& qui, contemplant ta figure,
paroît y prendre la meſure
de l'aigrette qu'il portera.
Enfin, c'eſt mon tour de paroître ;
je viens quand ils ſont partis tous,
& plus heureux que moi peut-être :
je n'en crois rien, je les crois foux,
& je les plains ſans les connoître.
Mais conviens, Rozine, entre nous,
que, ſi je ne ſuis pas jaloux,
j'aurois au moins beau jeu pour l'être !

Par M. B**.

POUR DEUX SŒURS.

SI Chloris eſt charmante, Iris n'eſt pas moins belle ;
entre ces deux objets, mon cœur reſte flottant.
Ne m'en offrez qu'un ſeul, je vais être fidèle :
offrez-les-moi tous deux, je vais être inconſtant.

Par M. l'Abbé DE L**.

O D E

A M. D'AGUESSEAU DE FRESNE,

Sur ſa convaleſcence.

DIGNE rejetton d'un grand homme;
que doit envier à nos lys
le barreau d'Athène & de Rome,
De Freſne, eſt-il bien vrai ? tu vis!
Tu vis, & de ſes voiles ſombres,
épaiſiſſant en vain les ombres,
la mort n'a pu fermer tes yeux;
ils ont revu briller l'aurore,
&, du puiſſant Dieu d'Epidaure,
enfin l'art eſt victorieux.

Il eſt une affreuſe Mégère (*);
l'horreur & l'effroi des humains.
Sur ſon front, ſouffle une vipère;
un noir flambeau brûle en ſes mains.
Elle lance l'impur reptile,
& du froid poiſon, qu'il diſtile,
il glace, il engourdit nos ſens.
Bientôt, par des effets contraires,
ſa torche allume, en nos artères,
des feux ſans ceſſe renaiſſans.

(*) La fiére.

Tes maux, dans leur marche inégale,
changeoient de moment en moment,
& leur cours, à chaque intervalle,
annonçoit un nouveau tourment.
En proie à ce double ſupplice,
tu penchois vers le précipice
où ſe termine notre ſort ;
&, dans les plus vives allarmes,
déjà nos yeux verſoient les larmes
dont ils auroient pleuré ta mort.

Telle une fleur prématurée
tombe, victime tour-à-tour
du ſouffle glacé de Borée,
& des feux de l'aſtre du jour.
L'un, de ſon haleine-fatale,
la frappe à l'aube matinale,
la décolore & la flétrit :
l'autre, dans ſon midi funeſte,
du haut de la voûte céleſte,
l'embrâſe... elle brûle & périt.

Ainſi, de tes jeunes années,
s'évanouiſſoient les beaux jours,
&, de tes nobles deſtinées,
la mort interrompoit le cours.
Pendant ces heures effrayantes,
que n'as-tu vû nos mains tremblantes
preſſer nos fronts appeſantis !
Mais dans l'état le plus horrible,

tes maux te trouvoient inſenſible :
c'eſt nous qui les avons ſentis.

Peins-toi le déſeſpoir d'un père,
celui d'une famille en pleurs !
On frémit, on te conſidère
mourant ſur un lit de douleur ;
dans un lugubre & long murmure,
l'amitié, l'amour, la nature
près de toi confondoient leurs cris ;
un ſeul, un ſeul s'eſt fait entendre :
c'étoit le cri d'un père tendre
qui nous redemandoit ſon fils.

Ah ! plaignons le mortel farouche
que l'aſpect des douleurs d'autrui
jamais n'attendrit & ne touche,
& qui n'exiſte que pour lui !
Dans ſa froide & fauſſe ſageſſe,
rien au dehors ne l'intéreſſe ;
il vit ſans ſoins & ſans deſirs ;
mais combien le flegme ſtoïque,
de ſon orgueil philoſophique,
lui fait-il perdre de plaiſirs ?

Si, d'une famille étrangère,
le trouble a paſſé juſqu'à moi ;
ſi, pour la tête la plus chère,
j'ai reſſenti ſon juſte effroi :
De Freſne, en ces jours où la joie
ſur des fronts heureux ſe déploie,

qu'il m'eſt doux de la partager!
quel calme on goûte après l'orage
en embraſſant, ſur le rivage,
l'ami dont on vit le danger !

Sans doute lorſque la tempête
grondoit, lançoit ſur toi ſes traits;
dans ces momens où, ſur ta tête,
la mort jettoit ſes noirs cyprès :
de ton ayeul l'ombre éloquente (*),
triſte, plaintive, gémiſſante,
prioit pour tes jours incertains ;
ſa voix, qui des Dieux de la terre
arrêta ſouvent le tonnerre,
a ſû déſarmer les deſtins.

Oui, c'eſt cette ombre révérée
qui de tes jours, près du tombeau,
a, d'une étincelle ſacrée,
rallumé le pâle flambeau;
de ſon nom, ſi cher à la France,
ta vie eſt l'unique eſpérance :
ſes honneurs étoient effacés.
Ah ! puiſqu'il te rend la lumière,
lance tes pas dans la carrière
où les ſiens ſont encor tracés !

Cours t'illuſtrer, à ſon exemple,
au ſanctuaire de Thémis !
De l'orphelin, va dans ſon temple

(*) Le Chancelier d'Agueſſeau.

défendre

défendre les droits compromis !
fur le Siége, ou dans la Tribune,
prête à la timide infortune
tes foins, tes talens & ta voix !
entre le crime & l'innocence,
apprens à tenir la balance,
& le galive vengeur des loix.

Mais quelle puiffance magique
lève un voile myftérieux,
&, dans un tableau prophétique,
peint ton avenir à mes yeux ?
Sur un autel où l'encens fume,
un flambeau, qui foudain s'allume,
mêle fes feux aux feux du jour ;
& fous l'air modefte des Grâces,
une Beauté qui fuit tes traces (*),
marche entre l'hymen & l'amour.

Ah ! ce n'eft point un vain preftige ;
ton hymen unit deux beaux noms :
De Frefne, tu dois à ta tige
des appuis & des rejettons.
Sorti des ombres de l'enfance,
à peine de l'adolefcence
les premiers feux t'ont enflammé ;
dans les délices du bel âge,
goûte bien le double avantage
d'aimer enfemble & d'être aimé.

(*) M. de Frefne eft au moment d'époufer Mademoifelle de Lamoignon.

Quoi ! tu perdrois, ſans la connoître ;
ſa vie & ſes nœuds les plus chers !
renais pour jouir de ton être,
pour voir un plus bel univers !
Va, ton ame douce & ſenſible,
ton caractère ſi flexible,
les goûts, les vertus de ton cœur,
ton eſprit déjà mûr & ſage,
dans toi, tout eſt l'heureux préſage
& de la gloire & du bonheur.

Pardonne ſi ces foibles rimes
n'offrent que des épanchemens ;
l'éclat des traits les plus ſublimes
peut-il valoir des ſentimens ?
J'ai cru, dans ma première yvreſſe,
du Chantre des jeux de la Grèce
égaler les plus nobles airs :
mais ma voix plaintive, étouffée,
du ton de Linus & d'Orphée,
n'a pu que ſoupirer ces vers.

Par M. COLARDEAU.



A MADAME
LA COMTESSE DE BUSSI,
Qui avoit joué dans un proverbe, le rôle d'un jeune mendiant.

SOUS les traits charmans de Buſſi,
l'Amour mendioit à Cythère :
« Ah! diſoit-il, de ma miſère,
» de grâce! ayez quelque ſouci :
» je ſuis jeune, & n'ai plus de mère;
» & mon ſort eſt à la merci ».
L'œil tout trempé de larmes feintes,
le Dieu malin ainſi parloit :
c'étoit aux cœurs qu'il en vouloit,
& cœurs attendris par ſes plaintes,
tomboient ſans nombre en ſon filet.
A mon tour, je viens à paroître :
il me tend ſa petite main ;
mais en-deſſous, le jeune traitre,
me jette un ſourire malin,
& ce ſouris le fait connoître.
J'entre alors en profond ſouci,
& cherche pour quelle aventure,
l'enfant aîlé ſe cache ainſi.
« Oh! me dit-il, n'en ayez cure;
» c'eſt mon ſecret, & le voici :

» quand je veux faire ample capture;
» vîte ! je quitte ma figure,
» & je prens celle de-Buſſi ».

Par M. ROCHER.

VERS

A MADAME LA COMTESSE DE B***.

JEUNES ſages ſont ma folie (*) :
ce vers heureux, ce vers charmant,
de l'eſprit eſt-ce une ſaillie ?
exprime-t-il un ſentiment?
Je n'en ſais rien, belle Zélie :
mais je ſens bien auprès de vous,
que les penſeurs de tous les âges,
les ſoi-diſans & les vrais ſages,
quand vous voudrez deviendront fous.

Par M. DE BONNARD.

(*) Vers d'une Piéce de Madame la Comteſſe de B***, inſérée dans l'Almanach des Muſes de 1774, p. 183.



PROJET D'ORGIE.

A MONSIEUR DORAT.

AMI toujours aimable,
rimeur toujours galant,
demain donnons au diable,
un monde turbulent;
& qu'on dreſſe la table
près d'un foyer brûlant.
Invitons au myſtère
deux ou trois libertins,
& couronnés de lierre,
nous varierons les vins.
Que la beauté nouvelle,
qui te trompe à ſon tour,
préſide à ce beau jour;
& qu'on donne, près d'elle,
un couvert à l'Amour!
Cet enfant volontaire,
à tous les vins préfère,
le Champagne brillant,
dont la vapeur légère
s'éleve aux bords du verre,
& mouſſe en pétillant.
Il eſt, parmi nos Belles,

ſi peu d'objets conſtans ?
buvons aux infidelles :
nous boirons plus long-tems.

Par M. BERTIN.

RÉPONSE,

Aux vers précédens.

VOUS, qu'eût aimé Chaulieu ;
venez, mon jeune Horace ;
à côté d'un grand feu,
nous boirons à la glace,
& médirons un peu :
c'eſt le droit du Parnaſſe.
Déjà le Dieu du vin,
de pampres vous enlace ;
vous êtes libertin,
& l'êtes avec grâce :
ſoyez roi du feſtin.
Apportez les tablettes
où ſont les riens charmans ;
& ces congés plaiſans,
que donnent les coquettes
à leurs tendres amans.
De l'aimable infidèle,
qui vous tient dans ſes fers,
contez-nous les travers

& la noirceur nouvelle.
Tous les fronts font ouverts :
le Champagne ruiſſelle,
il mouſſe, il étincelle,
& reſſemble à vos vers.
Sur la fin de l'Orgie,
nous gliſſerons deux mots,
de la Philoſophie,
qui ſe mocque des ſots,
& gaîment aprécie,
les plaiſirs & les maux.
Mais j'entens qu'on s'écrie :
quoi! ce frippon d'Amour
n'eſt point de la partie ?
ſans lui, paſſer un jour!
la triſte fantaiſie!
Un moment, s'il vous plaît!
Des yeux de la folie,
vous voyez ſon portrait :
je le vois tel qu'il eſt,
& je le congédie.
L'enchanteur, je parie,
vous trompe à chaque inſtant! ...
Je me reconcilie,
s'il veut m'en faire autant.

Par M. DORAT.



A MADAME DE***,

Qui parloit à l'auteur, des avantages de l'amitié & des dangers de l'amour.

De l'inquiet Amour, je connois les allarmes;
de la tendre amitié, je connois les douceurs;
l'un n'a que des plaiſirs paſſagers & trompeurs,
& ſur tous les inſtans, l'autre répand ſes charmes.
Je le ſais : mais en vous voyant,
je donnerois, belle Sylvie,
le bonheur de toute ma vie,
pour le bonheur d'un ſeul inſtant.

Par M. D'H * *.

ÉPIGRAMME.

Certain Miniſtre avoit la pierre :
on réſolut de le tailler;
chacun ſe permit de parler,
& l'on égaya la matière.
Mais comment, ſe demandoit-on,
a-t-il pareille maladie ?
C'eſt que ſon cœur, dit Florimon,
ſera tombé dans ſa veſſie.

Par M. le Marquis DE SAINT-JUST.

LA FONTAINE DE VAUCLUSE.

IDYLLE.

Ce n'eſt pas ſeulement ſur des rives fertiles,
que la nature plaît à notre œil enchanté :
dans les climats les plus ſtériles,
elle nous force encor d'admirer ſa beauté.
Tempé nous attendrit : Vaucluſe nous étonne,
Vaucluſe, horrible azile, où Flore ni Pomone
n'ont jamais prodigué leurs touchantes faveurs ;
où jamais, de ſes dons, la terre ne couronne
l'eſpérance des laboureurs.
Ici, de toutes parts, elle n'offre à la vûe
que les monts eſcarpés qui bordent ces déſerts,
& qui ſe cachant dans la nue,
les ſéparent de l'univers.
Sous la voûte d'un roc, dont la maſſe tranquille,
oppoſe à l'aquilon un rempart immobile,
dans un majeſtueux repos,
habite de ces bords la Nayade ſauvage ;
ſon front n'eſt point orné de flexibles roſe,
& la pureté de ſes eaux
eſt le ſeul ornement qui pare ſon rivage.
J'ai vû ſes flots tumultueux
s'échapper de ſon urne en torrens écumeux ;

j'ai vû ses ondes jaillissantes;
se brisant à grand bruit sur des rochers affreux,
précipiter leurs cours vers des plaines riantes
qu'un ciel plus favorable éclaire de ses feux.
L'écho gémit au loin : Philomèle craintive
fuit, & n'ose sur cette rive
faire entendre ses doux accens.
L'oiseau seul de Pallas, dans ces cavernes sombres;
confond pendant la nuit, avec l'horreur des ombres,
l'horreur de ses lugubres chants.
Déesse de ces bords, ma timide ignorance
n'ose lever sur vous des regards indiscrets;
je ne veux point sonder les abîmes secrets,
où de l'astre du jour vous bravez la puissance (1),
lorsque sa brûlante influence
dessèche votre lit, ainsi que nos guérèts.
Je ne demande point par quel heureux mystère;
chaque printems vous voit plus belle que jamais,
tandis qu'au départ de Cérès,
vous nous offrez à peine une onde salutaire (2);
expliquez-moi plutôt les nouveaux sentimens
qui calment l'horreur de mes sens.
Quoi ! ces tristes déserts, ces arides montagnes;
l'aspect affreux de ces campagnes,
devroient-ils inspirer de si doux mouvemens ?
Ah ! sans doute l'aurore y fait briller encore
un rayon de ce feu que ressentit pour Laure

(1) Au milieu du bassin de la fontaine, il y a un gouffre dont on n'a jamais pu trouver le fond.

(2) La fontaine est très-abondante en Avril & presque à sec en Septembre.

le plus fidèle des amans.
Pétrarque, auprès de vous, soupira son martyre;
Pétrarque y chantoit sur sa lyre
sa flamme & ses tendres souhaits;
& tandis que les cris d'une amante trahie,
ou la voix de la perfidie,
fatiguent nos côteaux, remplissent nos forêts,
du sein de vos grottes profondes,
l'écho ne répondit jamais,
qu'aux accens d'un amour aussi pur que vos ondes.
Trop heureux les amans, l'un de l'autre enchantés,
qui, sur ces rochers écartés,
feroient revivre encor cette tendresse extrême;
& dans une douce langueur,
oubliés des humains qu'ils oublîroient de même,
suffiroient seuls à leur bonheur!
Mais hélas! il n'est plus de chaînes aussi belles:
Pétrarque dans sa tombe enferma les Amours.
Nymphes, qui répétiez ses chansons immortelles;
vous voyez tous les ans la saison des beaux jours
vous porter des ondes nouvelles:
les siècles ont fini leurs cours,
& n'ont point ramené des cœurs aussi fidèles.
Ah! conservez du moins les sacrés monumens
qu'il a laissés sur vos rivages,
ces chiffres, de ses feux, respectables garans,
ces murs qu'il habitoit, ces murs sur qui le tems
n'osa consumer ses outrages.
Sur-tout que vos déserts, témoins de ses transports,
ne recélent jamais l'audace ou l'imposture;

& ſi quelque infidèle oſe ſouiller ces bords ;
que votre ſeul aſpect confonde le parjure
& faſſe naître ſes remords !

Par Madame DUVERDIER.

A MADAME DE**,

Pour le jour de S. Louis ſa fête.

VOUS reſſemblez bien peu, trop aimable Zémire,
au Saint dont vous portez le nom :
car tous les jours vous étendez l'empire
des plaiſirs que fuyoit votre triſte Patron.
Il eût voulu couper les aîles
du Dieu dont vous lancez les traits :
il combattit les Infidèles,
& vous n'en trouverez jamais.

Par M. D'H***.

VERS

Pour le portrait de M. l'Abbé de Condillac, Auteur du Traité des Senſations.

DANS le monde inviſible, il porta ſa lumière ;
du pouvoir de nos ſens heureux calculateur,
il ſut tirer l'eſprit du ſein de la matière,
& fut de l'homme entier un ſecond créateur.

Par M. l'Abbé P..

LES REGRETS.

STANCES.

LE sombre hiver va disparoître ;
le printems sourit à nos vœux :
mais le printems ne semble naître
que pour les cœurs qui sont heureux.

Le mien que la douleur accable,
voit tous les objets s'obscurcir ;
& quand la nature est aimable,
je perds le pouvoir d'en jouir.

Je ne vois plus ce que j'adore ;
je n'ai plus de droits au plaisir.
Pour les autres, tout semble éclorre ;
& pour moi, tout semble finir.

De souvenirs que rien n'efface,
mon cœur est toujours prévenu :
mon cœur, à chaque instant qui passe,
redemande un plaisir perdu.

Que m'importe que le tems fuye ?
heures, dont je crains la lenteur,
vous pouvez emporter ma vie :
vous n'annoncez plus mon bonheur.

Je n'ai plus la douce pensée
qui s'offroit à moi le matin,
& qui vers le soir retracée,

m'entretenoit du lendemain.

Mon œil voit reverdir la cîme
des arbres de ce beau vallon,
& de l'oiſeau qui ſe ranime,
j'entends la première chanſon.

Ah ! c'eſt vers ce tems que Thémire
à mes yeux parut autrefois ;
c'eſt-là que je la vis ſourire ;
c'eſt-là que j'entendis ſa voix :

Sa voix, qui ſous le frais ombrage
où je l'écoutois à genoux,
raſſembloit autour du bocage
les oiſeaux charmés & jaloux.

Les témoins, la gène & l'envie
combattoient ſouvent nos deſirs :
mais ſous l'œil de la jalouſie,
l'amour ſent croître ſes plaiſirs.

Beaux ſoirs d'été, charmante veille,
où je ſaiſiſſois au haſard
un baiſer, un mot à l'oreille,
un ſoupir, un geſte, un regard !

Que de fois, dans cet art inſtruite,
Thémire, au milieu des jaloux,
jetta dans des diſcours ſans ſuite,
le mot, ſignal du rendez-vous !

Oh ! comment remplacer l'yvreſſe
que l'Amour répand dans ſes jeux ?
Non, la Gloire, autre enchantereſſe,
n'a point d'inſtans ſi précieux.

Du ſoin d'une vaine mémoire,

pourquoi voudrois-je me remplir?
pourquoi voudrois-je de la gloire;
quand je n'ai plus à qui l'offrir?
Les arts dont la pompe éclatante
à mes yeux vient se déployer,
me rappellent à mon amante,
loin de me la faire oublier.
A ce spectacle où l'harmonie
à tous nos sens donnent la loi,
je dis, celle qui m'est ravie
chantoit mieux & chantoit pour moi;
Dans le temple de Melpomène,
je songe qu'en nos jours heureux,
nos cœurs retrouvoient sur la scène
tout ce qu'ils sentoient encor mieux.
Souvent un trouble involontaire
me dit que je ne suis pas loin
de cette retraite si chère,
qui nous recevoit sans témoin.
Souvent elle ne put se rendre
au lieu qui dût nous réunir:
que ne puis-je encor l'attendre,
dût-elle encor ne pas venir!
Mon ame aujourd'hui solitaire,
sans objet comme sans desir,
s'égare, & cherche à se distraire
dans les songes de l'avenir.
Tel, quand la neige est sur la plaine,
l'oiseau n'osant plus la raser,
voltige d'une aîle incertaine,

ſans ſavoir où ſe repoſer.

Je m'apperçois, que ſans contrainte,
mon cœur pour tromper ſon ennui,
ſe permet une longue plainte,
qui ne peut occuper que lui.

Mais qu'importe qu'on s'intéreſſe
aux maux qu'on ne peut ſoulager ?
je veux épancher ma triſteſſe,
& non la faire partager.

Que dis-je, hélas! je me repoſe
ſur ces déſolans ſouvenirs.
Ce ſentiment eſt quelque choſe :
c'eſt le dernier de mes plaiſirs.

Un jour quand la froide vieilleſſe
viendra retrancher mes erreurs,
peut-être que de la tendreſſe
je regretterai les douleurs.

Alors, à cet âge où s'efface
l'illuſion de nos beaux jours,
je veux, dans ces vers que je trace,
retrouver encor mes amours.

Par M. DE LA HARPE.



ÉPITRE

A MADEMOISELLE CANAVAS,

Célèbre Chanteuse, qui avoit obtenu en Angleterre la liberté de six prisonniers François.

Par des sons pleins de douceur,
tels que le Dieu de lyre
aux bords du Tybre en inspire
à ce peuple né chanteur,
avoir sû faire sourire
l'Anglois austère & penseur,
ô toi, rivale d'Orphée,
c'est-là le moindre trophée
dont peut s'applaudir ton cœur.
L'Insulaire, en belle humeur,
qui jette l'or à poignées
au virtuose, à l'acteur,
t'offre en vain plus de guinées
que l'aurore, sur les fleurs,
ne laisse briller de pleurs
dans les belles matinées:
l'or a pour toi peu d'attraits.
Qu'on délivre six François,
captifs par le sort des armes:
voilà, dis-tu, mes souhaits;

ſi mes chants ont quelques charmes ;
voilà le prix que j'y mets.
Près d'une Muſe ſi rare,
auprès de tant de vertu,
quel monſtre paroîtras-tu,
Hérodias trop barbare !
Faite pour la volupté ;
quel incroyable aſſemblage
de grâce & de cruauté ?
Joindre les arts du bel âge
à tant d'inhumanité !
le Zéphir ſouffler l'orage !
Telle, à des écueils cachés,
la ſéduiſante Sirène,
avec perfidie, entraîne
ceux que ſes chants ont touchés.
O toi dont l'art eſt propice,
autant qu'il eſt enchanteur,
généreuſe Cantatrice,
jouis de ce double honneur.
Simonide, avec juſtice,
ſentit la main protectrice
des Dieux chantés dans ſes vers ;
toi, tu remplis leur office :
tu chantes, & romps des fers.
Mais un cri part du rivage,
& déjà la Liberté,
en maritime équipage,
avec un air de gaîté,
pour ceux que ta main dégage ;
vient de couper le cordage

qui tient l'esquif arrêté.
Ils partent : leur cœur sensible ;
après un exil pénible,
reverra des bord chéris.
Chloé, ta voix argentine,
en ravissant leurs esprits,
eût suspendu leurs soucis :
mais ta vertu les termine.

Par M. LEMIERRE.

ÉPIGRAMME

Contre une jolie femme qui disoit du mal de l'Amour.

BEL enfant, Dieu de la nature ;
Amour, contre une ingrate, il faut te déchaîner ;
ta main, de tes bienfaits, la combla sans mesure ;
elle a même, à l'examiner,
quelque chose de ta figure :
mais dans ta flamme la plus pure ;
elle ne voit qu'illusion,
que légèreté, qu'imposture ;
avec les traits d'Hébé, d'un sage elle a le ton ;
& vole à Vénus sa ceinture
pour la donner à la raison.
Il faut punir, Amour, & venger ton injure.

Par M. DORAT.

VERS

A M. LE BARON D'ESPAGNAC,

Gouverneur des Invalides.

OUI, d'Efpagnac, fois fier des bienfaits de ton Roi;
l'orgueil fied à la gloire & s'ennoblit dans toi.
Aux honneurs de Chevert, ton fouverain te nomme:
il eft beau d'hériter des titres d'un grand homme.
Ah! pourquoi feindrois-tu d'en ignorer le prix ?
Regarde ces foldats mutilés & meurtris,
ces reftes de héros échappés à la guerre,
ces braves vétérans tous frappés du tonnerre:
quelle joie éclaircit leurs fronts cicatrifés,
& ranime ces corps de fatigue épuifés !
Ils ont vu fur ton fein la pourpre militaire;
la gloire de leur chef les flatte & leur eft chère:
c'eft un nouveau laurier que leur main croit cueillir,
& leur cœur fatisfait s'en laiffe énorgueillir.
Ce peuple de vainqueurs, cette antique milice,
aime à voir honorer l'ami du grand Maurice.
Sous ce brave Saxon, tu combattis comme eux;
il leur apprit à vaincre, & tu les rends heureux.

Par M. COLARDEAU.

AUX TURCS.

Vous, que jamais Vénus n'a brûlés de ſes flammes,
de la Beauté craintive, oppreſſeurs odieux,
dites-moi donc, au nom des Dieux,
pourquoi vous enfermez les femmes ?

De vos goûts dédaigneux, eſclaves couronnés,
ces objets ingénus, des bornes de l'Aſie,
ſont pour vous, tous les ans, en triomphe amenés ;
vous dépeuplez la Circaſie :
en êtes-vous plus fortunés ?

Vous ne connoiſſez pas ces tranſports pleins de
charmes,
& la crainte, & l'eſpoir, & les jalouſes larmes,
ces refus, qui toujours irritent le deſir,
& le premier baiſer de la bouche qu'on aime,
ce baiſer, gage du plaiſir,
& plus doux que le plaiſir même.

Dans un ſerrail voluptueux,
où fume l'encens d'Arabie,
couchés ſur un ſopha, vous recevez les vœux,
de cent jeunes Beautés aux ſuperbes cheveux,
aux épaules d'albâtre, à la jambe arrondie,
au beau ſein, agité d'un deſir amoureux,

Vous en avez comme on peut croire ;
à l'œil noir & d'azur, au regard vif & doux :
mais vous en avez tant ! hélas ! qu'en faites-vous ?
mes chers amis, j'ai lu l'hiſtoire,
&, s'il faut le dire, entre nous,
Salomon eſt le ſeul époux,
qui, jadis en ſervit près de mille avec gloire.

Son talent aux mortels n'eſt pas donné toujours,
& lorſqu'en vos jardins, ſur le ſoir des beaux jours,
des grouppes demi-nus, ſous des gazes légères,
cherchent, en ſoupirant, les plus ſombres détours,
& ſous les palmiers ſolitaires,
vont reſpirer le frais & rêver aux amours :
malgré les loix du grand Prophète,
meſſieurs, il eſt aiſé de voir,
qu'au ſerail l'on n'a qu'un mouchoir,
& que rarement on le jette.

Du ſèxe aimable que je ſers,
que ne puis-je venger la vertu pourſuivie,
& lui rendre, en briſant ſes fers,
la liberté qu'il m'a ſouvent ravie !
mais je laiſſe au Ruſſe indompté,
qui n'aime point du tout à rire,
le ſoin de renverſer l'empire,
où l'on opprime la Beauté.

Par M. BERTIN.

ANAXIMANDRE.

ROMANCE NOUVELLE.

L'ESPRIT & les talens font bien;
mais ſans les Grâces, ce n'eſt rien.

Sous le beau nom d'Anaximandre,
chez les Grecs un Sage vivoit :
chacun accouroit pour l'entendre ;
Athène en foule le ſuivoit.
La profondeur & la juſteſſe
ſe rencontroient dans ſes diſcours :
mais pour plaire aux yeux des Amours,
il faut de la délicateſſe.

L'eſprit & les talens font bien :
mais ſans les Grâces, ce n'eſt rien.

Le Philoſophe Anaximandre,
aux Belles offrit ſon encens :
car les ſavans ont le cœur tendre,
& tout Philoſophe a des ſens :
mais les Athéniennes volages,
rejettèrent ſes tendres vœux,
& de frivoles amoureux,
virent préférer leurs hommages.

L'esprit & les talens sont bien:
mais sans les Grâces, ce n'est rien.

Piqué de les trouver rebelles,
le Sage s'en fut chez Platon.
Platon étoit l'ami des Belles,
& même des Rois, nous dit-on.
Il humanisoit son génie;
à souper, il brilloit le soir;
& malgré son profond savoir,
il étoit bonne compagnie.

L'esprit & les talens sont bien:
mais sans les Grâces, ce n'est rien.

Apprenez-moi, mon cher confrère,
dit le Sage disgracié,
comment chez vous, à l'art de plaire,
le génie est associé:
je veux me former sur vos traces;
votre conseil sera ma loi.
Eh bien! dit Platon, croyez-moi,
mon cher, sacrifiez aux Grâces.

L'esprit & les talens sont bien:
mais sans les Grâces, ce n'est rien.

Dans une chapelle voisine,
Anaximandre s'en alla.

Aglaé, Thalie, Euphrosine ;
sourirent en le voyant là.
Il fut initié par elles,
dans leurs Mystères enchanteurs :
il revint couronné de fleurs ;
il ne trouva plus de cruelles.

L'esprit & les talens sont bien :
mais sans les Grâces, ce n'est rien.

La métamorphose soudaine,
du pédant, fit l'homme du jour ;
les bonnes fortunes d'Athène,
vinrent l'accueillir tour-à-tour ;
& quand il trouvoit sur ses traces,
quelque pédant de mauvais ton,
il lui disoit : croyez Platon,
mon cher, sacrifiez aux Grâces.

L'esprit & les talens sont bien :
mais sans les Grâces, ce n'est rien.

Par M. François de Neufchateau.



VERS
A MADAME LA DUCHESSE DE CAYLUS.

VOTRE voix brillante & légère,
charme l'oreille, anime les plaisirs :
votre raison sage & févère,
eft la règle de vos desirs.
Vous cachez votre esprit sous l'air du badinage ;
& sans avoir écrit d'Ouvrage,
vous laisserez aussi d'aimables *Souvenirs* (*).

Par M. SÉLIS.

(*) Allusion aux *Souvenirs*, Ouvrage de feu Madame la Comtesse de Caylus.

A MADAME **,

En lui envoyant un éventail. (C'est l'éventail qui parle.)

DANS le tems des chaleurs extrêmes ;
heureux d'amuser vos loisirs,
je saurai près de vous appeller les Zéphirs :
les Amours y viendront d'eux-mêmes.

A M. BERTIN.

Quand on joint aux feux du printems,
cette fleur d'eſprit ſi brillante,
& cette gaîté pétillante,
qui vaut ſeule tous les talens;
lorſque l'on fait des vers charmans,
qu'on connoît ſon ſiècle & l'uſage,
& ſur-tout quand on a vingt ans,
on a raiſon d'être volage;
& ma foi! ſoit dit, entre nous,
avec vos grâces & votre âge,
je le ferois tout comme vous,
& ſi je pouvois, davantage.
Mais hélas! regrets ſuperflus!
il ne me convient preſque plus,
de voler de Belles en Belles;
le Tems, avec ſes doigts crochus,
commence à me rogner les aîles.
Par mes vingt-neuf ans averti
qu'il faut tâcher d'être fidèle,
je prens ſagement mon parti;
& même j'y mets tout le zèle,
qu'en ſa religion nouvelle,
apporte un nouveau converti.
Je cherche quelque honnête femme,
dont l'eſprit ſache m'attirer,

à qui je puiſſe croire une ame,
qui me laiſſe un peu ſoupirer,
avant de ſe rendre à ma flamme;
& veuille long-tems m'adorer.
Ah! ſi je puis la rencontrer,
la beauté que mon cœur appelle,
(pardonnez mon jaloux travers
& ma crainte aſſez naturelle)
je ne vous mène point chez elle;
& ne lui montre point vos vers.

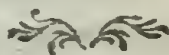
Par M. DE BONNARD.

QUATRAIN,

Pour une jeune femme, offrant à ſon mari, le jour de ſa fête, un tableau où elle eſt repréſentée avec ſes filles.

QUEL plus riche bouquet aviez-vous droit d'attendre?
vos filles & leur mère! ah! j'offre, cher époux,
ce que l'hymen a de plus doux,
ce que l'amour a de plus tendre.

Par M. IMBERT.



REGRETS D'UNE BERGERE.

Hélas! que l'abſence eſt cruelle,
diſoit la tendre Iſmène un jour!
plus on eſt heureux par l'amour,
plus on eſt malheureux par elle.
Juſqu'aux douceurs du ſouvenir,
tout m'arrache aujourd'hui des larmes:
mais ces pleurs ont pour moi des charmes;
ma peine eſt encore un plaiſir.

Dans cette aimable ſolitude,
tout s'anime & ſemble jouir:
moi j'y viens en ſecret nourrir
mon amoureuſe inquiétude:
Fière de mon abbatement,
je ne regrette point mes grâces;
du chagrin, j'aime en moi les traces:
elles naiſſent du ſentiment.

Hilas, plains-tu mon infortune?
dans nos plaines, j'erre au haſard;
le jour a lui pour ton départ:
la clarté du jour m'importune.

La nature, ici vainement,
m'étale fa fraîcheur naiffante :
à mes regards elle eft mourante,
quand je fuis loin de mon amant.

Par Madame la Comteffe DE B***.

MADRIGAL.

TENDRES amans, ne craignez point vos Belles,
quand vous faites envain les efforts les plus doux :
fachez, & fûrement vous en faurez plus qu'elles,
que pour vous paroître cruelles,
il leur en coûte plus qu'à vous.

Par feu M. l'Abbé MANGENOT.

A M. DE MAZADE.

LE Dieu Plutus, las de mainte incartade,
de ces humains fi prompts à condamner les Dieux,
l'autre jour en montrant le vertueux Mazade,
difoit : « Mortels, voyez fi j'ai des yeux » !

Par M. SÉLIS.



LES REVENANS,

VAUDEVILLE,

COMPOSÉ PAR UN REVENANT.

Sur l'Air : *Chanſons ! Chanſons !*

UN eſprit-fort, dont notre hiſtoire
nous conſervera la mémoire,
dans tous les tems,
aux compagnons de ſa victoire,
diſoit : « qu'il ne falloit pas croire
» aux Revenans ».

Il s'en ſouvient ; ils s'en ſouviennent :
mais, quand des Revenans reviennent
après quatre ans,
notre apparition notoire
force d'en revenir à croire
aux Revenans.

Grand ROI, ta divine puiſſance
évoque les Ombres en France ;
Spectres errans,
apparoiſſez, bravez l'envie :
LOUIS rend l'honneur & la vie
aux Revenans.

Les Dieux ſont Dieux par leur clémence ;
& c'eſt à regret qu'on encenſe
des Dieux tonnans :
deviens Dieu, par ta bienfaiſance :
tu l'es, déjà, par la préſence
des Revenans.

Sur ces héros patriotiques,
& de leurs couronnes civiques
tout rayonnans,
plane le romain Malesherbes,
l'un des grands & des moins ſuperbes
des Revenans.

Toi, Miromeſnil, Ombre fière,
& du trône, & de ſa barrière,
l'un des tenans,
avec quel doux tranſport, chère Ombre,
nous t'avons vu d'abord au nombre
des Revenans !

Toi, Revenant, qui fus des nôtres,
toi, qui fais revenir les autres,
& le bon tems,
Miniſtre, ſans titre & ſans gages,
Maurepas, reçois les hommages
des Revenans.

Au comble, aujourd'hui, de la gloire,
puiſſes-tu lire notre hiſtoire,

dans deux cents ans !
tu t'y verrois ſur ma paroie,
jouant le plus auguſte rôle
des Revenans.

Par M. COLLÉ.

COUPLET A M. COLLÉ.

EST-CE Anacréon, eſt-ce Horace,
qui firent ces vers pleins de grace
dans leur bon tems ?
Conſens à partager leur gloire,
ſi tu veux ne nous laiſſer croire
aux Revenans.

Par M. DE RULHIERES.

A M. LE CHEVALIER DE**,

En recevant de lui un ſuperbe oiſeau.

CET oiſeau qu'ont nourri vos mains,
eſt l'image des infidèles ;
il eſt charmant, & je le plains :
le malheureux ! il a des aîles.

Par Madame la Comteſſe DE B***.

A LAURE.

IL étoit grand jour, & l'Aurore
faiſoit place aux feux du matin :
comblé du plus heureux deſtin,
en ſortant des bras que j'adore,
j'ai quitté ce lit clandeſtin,
où puiſſes-tu dormir encore !

Ce jour m'a paru plus charmant,
l'air plus pur, la terre plus belle ;
Zéphir alloit plus mollement
careſſer la moiſſon nouvelle ;
l'onde baignoit plus lentement
la rive qui fleurit pour elle.
Ainſi, par un enchantement,
la nature ſe renouvelle
aux yeux ſatisfaits d'un amant.
Tout s'épure aux traits de ſa flamme ;
tout ſe meut par ſon mouvement ;
& devant lui, chaque élément
reçoit le charme de ſon ame.

O calme, ô repos de mon cœur !
tu n'étois point cette langueur,
ni cette foibleſſe mourante,
qui terraſſe un amant vainqueur ;
mais cette joie étincelante,

cette ſérénité brillante,
d'un cœur content, mais empreſſé ;
qui jouit du plaiſir paſſé,
par un ſouvenir qui l'enchante.
J'ai quitté ton divin ſéjour,
moins plein de ce feu qui dévore,
mais encor plus rempli d'amour,
tel que Céphale, au point du jour,
lorſqu'il vient de quitter l'Aurore.
Par un invincible pouvoir,
tout s'enflammoit à mon paſſage ;
l'oiſeau reprenoit ſon ramage ;
le Faune ſortoit pour me voir,
& la Dryade moins ſauvage,
l'invitoit aux plaiſirs du ſoir.
Moi, tout rempli de ma conquête,
je levois mon front radieux ;
j'atteignois les cieux de ma tête,
& je ſurpaſſois tous les Dieux.
Mais d'une victoire ſi belle,
quel que ſoit pour moi tout l'attrait,
je n'ai dit qu'à l'écho fidèle
le nom que j'adore en ſecret.
Seul au fond d'un bois ſolitaire,
j'ai dit que Laure étoit à moi,
& ſous le cachet du myſtère,
j'ai tracé les vers que tu voi ;
ces vers que tu me fais entendre ;
lorſqu'en tes caprices divers,
tu prêtes aux plus foibles airs

l'accent de la voix la plus tendre ;
lorſque tu chantes tour-à-tour,
Cythère, Délos, Hypocrène ;
quand ſur ta bouche de Sirène,
je meurs d'amour-propre & d'amour.

Qui pourra jamais la décrire,
cette yvreſſe de mes eſprits ?
Mais qu'importe de vains écrits ?
dans mon cœur ne ſais-tu pas lire ?
Quel Apollon peut garantir
d'exprimer ce qu'Amour inſpire ?
On a tant d'ame pour ſentir,
& ſi peu d'eſprit pour le dire !

Par M. BERNARD.

VERS

*A Madame la Comteſſe d'*AMBLIMONT, *en la remerciant d'un nœud d'épée brodé par elle.*

ET le poëte & le guerrier,
ornés de vos couleurs, ſont ſûrs de la victoire ;
j'ai cueilli quelques fleurs, au défaut du laurier :
vous les offrir, voilà ma gloire.
Pour moi, votre ſuffrage eſt le prix le plus doux ;
ce fauteuil tant brigué, je l'abandonne aux autres :
de mes ouvrages peu jaloux,
je mets tout mon orgueil à me parer des vôtres.

Par M. DORAT.

A THÉMIRE.

DOIS-JE l'aimer ? ne l'aimerai-je pas ?
Dois-je ouvrir ou fermer mon ame
aux ſentimens, aux deſirs, à la flamme,
que je chéris, que pourtant je combats ?
Je le ſens bien : oui, Thémire a des charmes,
que nul mortel ne vit impunément ;
il faut la fuir, ou devenir amant ;
ſi je l'étois, que de ſoins, que d'allarmes,
que de bonheur, peut-être quel tourment !
Je craindrois moins, ſi vous n'étiez que belle,
de me livrer, Thémire, à tous mes feux :
oui, quand l'amour ne ſéduit que les yeux,
ce n'eſt jamais qu'une foible étincelle ;
& pour le fuir, il offre, avec ſon aîle,
de ſon bandeau le charme officieux.
Mais, quels dangers, avec une ame tendre,
de s'expoſer près d'un être enchanteur,
qui réunit, ſans vouloir y prétendre,
grâces, talens, & tous les dons du cœur ?
O liberté, vous n'êtes qu'une erreur !
Il faut alors, en proye à ſa foibleſſe,
dans l'univers, ne voir que ſon amour,
s'en occuper, jouir de ſon yvreſſe,
fût-on privé de l'eſpoir du retour ;

chérir ſes maux, ſubir dans la triſteſſe,
mille tourmens pour un bonheur d'un jour ;
pour un coup-d'œil, un mot de ſa maîtreſſe,
frémir, pleurer, s'enflammer tour-à-tour ;
oublier tout, renoncer à ſoi-même ;
en la quittant, ſonger à revenir ;
ne lui parler que pour dire : je t'aime ;
& n'exiſter que pour le bien ſentir.

Par M. le Chevalier DE LANGEAC.

QUATRAIN

Pour le portrait de M. DE MIROMESNIL, *Garde des Sceaux.*

NE vous étonnez pas en voyant l'aſſemblage
& des honneurs & des vertus :
ſi le ciel a fait naître un Sage,
il n'a pas oublié de créer un Titus.

Par M. LEVRIER DE CHAMP-RIOND.



VERS

*Extraits d'une Lettre à Monsieur le Vicomte de S**.*

Aimez des arts les paisibles douceurs ;
des Nymphes d'Hélicon recherchez les caresses.
Vous saurez bien, dans vos tendres erreurs,
être infidèle à vos maîtresses :
mais soyez fidèle aux neuf Sœurs.
Aimez-les pourtant sans yvresse ;
dans leurs jardins, ne cueillez que des fleurs ;
sur ce point-là, suivez nos mœurs :
traitez l'amour des arts, comme on fait la tendresse ;
ayez des goûts, & non pas des fureurs.
A nous autres martyrs des filles de mémoire,
laissez d'un vain travail la pénible lenteur ;
Vicomte, vous pouvez m'en croire,
plus on approche de la gloire,
plus on s'éloigne du bonheur.
N'attristez point le printems de votre âge :
en attendant que Mars, jaloux de vos loisirs,
vous condamne aux lauriers qu'il promet au courage,
laissez errer vos amoureux desirs :
sur chacun de vos jours, sachez, en homme sage,
lever un tribut de plaisirs.
A la beauté la plus sévère,

l'habit guerrier plaira toujours :
la race du dieu Mars n'eſt jamais étrangère
dans la famille des Amours.

Par M. IMBERT.

LES CŒURS MÊLÉS.

RENDS-MOI mon cœur, me diſoit ma bergère :
tu me le tiens depuis aſſez long-tems ;
Hymen le veut, il faut le ſatisfaire :
ce Dieu cruel vient rompre nos ſermens.
Reprends ton cœur, ma charmante Glycère ;
je ne veux plus te retenir ton bien :
mais ſouviens-toi qu'un jour avec le mien,
d'un même accord, nous en fimes l'échange,
qu'ils ne font qu'un depuis ce doux mélange :
où veux-tu donc que je trouve le tien ?

Par M. DE PALMEZEAUX.

DISTIQUE

Pour le portrait de M. le Comte de Buffon.

PEINTRE de la nature & ſublime comme elle,
ſon tableau doit durer autant que le modèle.

Par M. DE BONNARD.

ÉLÉGIE

Sur la mort de Mignonne, ma petite chienne.

Que ſous vos doigts le luth gémiſſe !
Muſes, que l'écho de ce bord,
des chants lugubres de la mort,
dans la profonde nuit, longuement retentiſſe !

J'aimois Mignonne, & Mignonne n'eſt plus !
je l'aime encor. Au Dieu des rives ſombres,
j'adreſſe des vœux aſſidus :
mes vœux, hélas ! n'en ſont point entendus :
elle habite à jamais le domaine des ombres.
Je le ſais trop ! mes pleurs ne l'affranchiront pas
des rigoureuſes loix du ténébreux empire.
Lorſque n'a guère, en mon joyeux délire,
je célébrois Mignonne & ſes appas,
qui m'auroit dit que bientôt ſur ma lyre,
je lamenterois ſon trépas ?

Que ſous vos doigts le luth gémiſſe !
Muſes, que l'écho de ce bord,
des chants lugubres de la mort,
dans la profonde nuit, longuement retentiſſe !

Mais que dis-je ? non, non, de vos airs douloureux,
Muſes, je ne veux plus l'hommage :
l'eſpoir, ami des malheureux,
préſente à ma triſteſſe une riante image.
Je vois errer Mignonne en ce charmant bocage,
où la douce clarté d'un jour pâle & douteux,
luit ſur les morts qui firent des heureux.
Mignonne adouciſſoit les chagrins de ma vie;
elle ſavoit les endormir :
comme une roſe au jour épanouie,
mon ame alors ſe r'ouvroit au plaiſir,
& mon bonheur n'irritoit pas l'envie.
Pour la payer des biens qu'elle m'a faits ;
ſans doute, ô fille de Cérès,
ſur vos genoux, vous careſſez Mignonne ;
Mignonne entre vos bras mollement s'abandonne,
aux doux loiſirs d'une éternelle paix.

Muſes, banniſſons la triſteſſe :
Mignonne, heureuſe au ſombre bord,
veut que les hymnes de la mort,
ſe changent en cris d'allégreſſe.

Par Madame la Comteſſe DE BUSSI.



DIALOGUE
DE PÉGASE & DU VIEILLARD.

PÉGASE.

QUE fais-tu dans ces champs, au coin d'une masure ?

LE VIEILLARD.

J'exerce un art utile, & je sers la nature ;
je défriche un désert, je sème & je bâtis.

PÉGASE.

Que je vois en pitié tes sens appesantis !
que tes goûts sont changés, & que l'âge te glace !
ne reconnois-tu plus ton Coursier du Parnasse ?
monte-moi.

LE VIEILLARD.

Je ne puis. Notre maître Apollon,
comme moi, dans son tems, fut berger & maçon.

PÉGASE.

Oui, mais rendu bientôt à sa grandeur première,
dans les plaines du Ciel, il sèma la lumière ;
il reprit sa guitarre, il fit de nouveaux vers ;
des filles de Mémoire, il régla les concerts.
Imite en tout le Dieu dont tu cites l'exemple ;

les doctes Sœurs encor pourroient t'ouvrir leur temple;
tu pourrois, dans la foule heureusement guidé,
& suivant d'assez loin le sublime Vadé,
retrouver une place au séjour du génie.

LE VIEILLARD.

Hélas ! j'eus autrefois cette noble manie :
d'un espoir orgueilleux honteusement déçu,
tu sais, mon cher ami, comme je fus reçu,
& comme on baffoua mes grandes entreprises !
A peine j'abordai, les places étoient prises;
le nombre des élus au Parnasse est complet :
nous n'avons qu'à jouir : nos pères ont tout fait.
Quand l'œillet, le narcisse & les roses vermeilles,
ont prodigué leur suc aux trompes des abeilles,
les bourdons, sur le soir, y vont chercher en vain
ces parfums épuisés qui plaisoient au matin.
Ton Parnasse, d'ailleurs, & ta belle écurie,
ce palais de la gloire, est l'antre de l'envie.
Homère, cet esprit si vaste & si puissant,
n'eut qu'un imitateur, & Zoïle en eut cent.
Je gravis avec peine à cette double cîme,
où la mesure antique a fait place à la rime,
où Melpomène en pleurs étale en ses discours,
des rois du tems passé, la gloire & les amours.
Pour contempler de près cette grande merveille,
je me mis dans un coin, sous les pieds de Corneille :
bientôt Martin F**, (*) prêt à me corriger,

(*) M. F**, a publié, lui-même, ce Dialogue, dans l'Année littéraire, 1774, n°. 8.

m'apperçut dans ma niche, & m'en fit déloger.
Par ce juge équitable, exilé du Parnasse,
sans secours, sans amis, humble dans ma disgrace,
je voulus adoucir, par des égards flatteurs,
par quelques soins polis, mes frères les auteurs :
je n'y réussis point; leur bruyante sequelle
a connu rarement l'amitié fraternelle.
Je n'ai pu désarmer Sabbatier mon rival (1) !
Le Parnasse a bien fait de n'avoir qu'un cheval :
si nous en avions deux, ils se mordroient sans doute.
J'ai vû les beaux-esprits : je sais ce qu'il en coûte.
Il fallut, malgré moi, combattre soixante ans,
les plus grands Ecrivains, les plus profonds Savans.
Toujours en faction, toujours en sentinelle ;
ici c'est l'Abbé Guyon (2), plus bas c'est la Beaumelle.
Leur nombre est dangereux : j'aime mieux désormais
les languissans plaisirs d'une insipide paix.
Il faut que je te fasse une autre confidence.
La poste, comme on sait, console de l'absence ;
les frères, les époux, les amis, les amans,
surchargent les couriers de leurs beaux sentimens;
j'ouvre souvent mon cœur en prose, ainsi qu'en rime;
j'écris une sotise : aussi-tôt on l'imprime.
On y joint méchamment le recueil clandestin
de mon cousin Vadé, de mon oncle Bazin (3);
Candide, emprisonné dans mon vieux secrétaire,

(1) Auteur des *Trois Siècles de la Littérature.*
(2) Auteur de *l'Oracle des nouveaux Philosophes.*
(3 M. de Voltaire a publié, sous ces noms, différens Ouvrages.

en criant, *tout est bien*, s'enfuit chez un libraire;
Jeanne & la tendre Agnès, & le gourmand Bonneau,
courent, en étourdis, de Genève à Breslau.
Quatre Bénédictins, avec leurs doctes plumes,
auroient peine à fournir ce nombre de volumes:
on ne va pas, mon fils, fût-on sur toi monté,
avec ce gros bagage à la postérité.
Pour comble de malheur, une foule importune
de bâtards indiscrets, rebut de la fortune,
nés le long des charniers nommés des Innocens,
se glisse sous la presse avec mes vrais enfans.
C'en est trop! je renonce à tes neuf Immortelles;
j'ai beaucoup de respect & d'estime pour elles:
mais tout change, tout s'use, & tout amour prend fin;
va, vole au Mont sacré, je reste en mon jardin.

PÉGASE.

Tes dégoûts vont trop loin; tes chagrins sont injustes.
Des arts qui t'ont nourri, les Déesses augustes
ont mis, sur ton front chauve, un brin de ce laurier
qui coëffa Chapelain, Desmarets, Saint-Didier.
N'as-tu pas vû cent fois, sur la tragique scène,
sous le nom de Clairon, l'altière Melpomène,
& l'éloquent Lekain, le premier des acteurs,
de tes drames rampans ranimer les langueurs,
corriger par des tons, que dictoit la nature,
de ton style ampoulé la froide & sèche enflure?
De quoi te plaindrois-tu? parle de bonne foi:
cinquante beaux-esprits, qui valent mieux que toi,
n'ont-ils pas, à leurs frais, érigé la statue

dont tu n'étois pas digne & qui leur étoit due ?
Malgré tous tes rivaux, mon écuyer Pigal
posa ton corps tout nud sur un beau pied d'estal ;
sa main creusa les traits de ton visage étique,
& plus d'un connoisseur te prend pour un antique.
Je vis Martin F * *, à te mordre attaché,
consumer de ses dents tout l'ébène ébreché ;
je vis ton buste rire à l'énorme grimace
que fit, en te rongeant, cet apostat d'Ignace.
Viens donc rire avec nous, viens fouler à tes pieds ;
de tes sots ennemis, les fronts humiliés ;
au son de ton sifflet, vois rouler dans la crotte
Sabbatier sur Clément, Patouillet sur Nonote (*) :
leurs clameurs un moment pourront te divertir.

LE VIEILLARD.

Les cris des malheureux ne me font pas plaisir.
De quoi viens-tu flatter le déclin de mon âge ?
La jeunesse est maligne, & la vieillesse est sage.
Le Sage, en sa retraite, occupé de jouir,
sans chercher les humains, & pourtant sans les fuir ;
ne s'embarrasse point des bruyantes querelles
des Auteurs ou des Rois, des Moines ou des Belles.
Il regarde de loin, sans dire son avis,
trois Etats polonois doucement envahis,
saint Ignace, dans Rome, écrasé par saint Pierre,
ou Clément, dans Paris, acharné sur Lemierre.
Dans ses champs cultivés, à l'abri des revers,
le Sage vit tranquille, & ne fait point de vers ;

(*) Auteurs qui ont écrit contre M. de Voltaire.

L'habile Financier, pour le bien du royaume,
préfère un Laboureur, un prudent Econome,
à tous nos vains écrits qu'il ne lira jamais :
Triptolème est le Dieu dont je veux les bienfaits :
un bon cultivateur est cent fois plus utile,
que ne fut autrefois Hésiode ou Virgile.
Le besoin, la raison, l'instinct doit nous porter
à faire nos moissons, plutôt qu'à les chanter.
J'aime mieux t'atteler moi-même à ma charrue,
que d'aller sur ton dos voltiger dans la nue.

PÉGASE.

Ah ! doyen des ingrats ! Ce triste & froid discours
est d'un vieux Impuissant qui médit des Amours.
Un pauvre homme épuisé se pique de sagesse.
Tu te sens foible... Eh bien ! écris avec foiblesse ;
Corneille, en cheveux gris, sur moi caracolla,
quand en croupe, avec lui, je portois Attila ;
je suis tout fier encor de sa course dernière.
Tout mortel, jusqu'au bout, doit fournir sa carrière ;
& je ne puis souffrir un changement grossier.
Quoi ! renoncer aux arts & prendre un vil métier !
Sais-tu qu'un villageois, sans esprit, sans science,
n'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience,
fait jaunir, dans son champ, de plus riches moissons
que n'en eut Mirabeau (*) par ses nobles leçons ?
Laisse un travail pénible aux mains du mercenaire,
aux Journaliers la bêche, aux Maçons leur équerre ;
songe que tu naquis pour mon sacré vallon ;

(*) M. le Marquis de Mirabeau, auteur de l'*Ami des Hommes*

chant

chante encore avec Pope & pense avec Platon ;
ou rime en vers badins les leçons d'Epicure,
& ce systême heureux qu'on dit de la nature.
Pour la dernière fois, veux-tu me monter ?

LE VIEILLARD.

Non ;
Apprens que ton systême offense ma raison ;
plus de vers, & sur-tout plus de philosophie.
A rechercher le vrai, j'ai consumé ma vie ;
j'ai marché dans la nuit, sans guide & sans flambeau :
on ne voit pas plus clair aux bords de son tombeau.
A quoi peut nous servir ce don de la pensée,
cette lumière foible, incertaine, éclipsée ?
Je n'ai pensé que trop. Ceux qui par charité
ont, au fond de leur puits, noyé la vérité,
font repentir souvent l'imprudent qui l'en tire.
Je me tais, je ne veux rien savoir, ni rien dire.

PÉGASE.

Eh bien ! végete & meurs. Je revole à Paris
présenter mon service à de profonds esprits,
les uns, dans leurs greniers, fondant des républiques,
les autres ébranchant les verges monarchiques.
J'en connois qui pourroient, loin des profanes yeux,
sans le secours des vers, élevés dans les cieux,
émules fortunés de l'essence éternelle,
tout faire avec des mots, & tout créer comme elle,
ils ont besoin de moi, dans leurs inventions,
j'avois porté René (*) parmi ses tourbillons,

(*) René Descartes.

son disciple (1), plus fou, mais non pas moins superbe,
étoit monté sur moi, quand il parloit au Verbe (2).
J'ai des amis en prose, & bien mieux inspirés,
que tes héros du Pinde aux rimes consacrés.
Je vais porter leurs noms dans les deux hémisphères,

LE VIEILLARD.

Adieu donc ! bon voyage au pays des chimères.

Par M. DE VOLTAIRE.

(1) Newton.
(2) Allusion au Commentaire de Newton sur l'Apocalypse.

IN-PROMPTU

A Madame la Marquise de MONTALEMBERT *, jouant la Comédie.*

Naïve avec finesse, & vive avec décence,
par vous, tout est charmant, par vous tout s'embellit;
comme vous, la pudeur rougit :
comme vous, sourit l'innocence.
Un mot indifférent, si par vous il est dit,
nous paroît un trait d'éloquence ;
& votre rôle est toujours plein d'esprit ,
même pendant votre silence.

Par M. le Marquis DE PEZAY.

EPITRE

A MONSIEUR DE CHAMPFORT,

Sur le renverſement de ma fortune.

EH quoi ! dans mon malheur, c'eſt moi qui vous
conſole !
qu'a donc de ſi cruel l'honnête pauvreté ?
La fortune me quitte, & ne m'a rien ôté :
c'eſt une onde qui fuit, un nuage qui vole,
& je ne dépends point de ſa légèreté.
Tant qu'a duré ſa faveur paſſagère,
j'en ai joui : j'ai vécu très-heureux ;
je la perds, ſans trouver mon deſtin rigoureux ;
& comme on voit partir une aimable étrangère,
qui nous a plû beaucoup, ſans nous rendre amoureux.

N'eſſayez point d'affermir mon courage
par ces illuſions, le tréſor du bel âge.
J'ai vû de près la ſuprême grandeur,
& la richeſſe, idole du vulgaire,
& le crédit, enfant de la faveur,
& l'eſpérance, agréable chimère,
qui va, cherchant un bien imaginaire,
de rève en rève, & d'erreur en erreur.
En plein midi, dans un vaſte parterre,

de tous côtés au ſoleil expoſé ;
ſi vous voyez un taillis ſolitaire
où les Zéphirs ont fui l'air embrâſé,
vous y courez, vous jouiſſez d'avance
d'un air plus pur, de l'ombre, du ſilence,
& du plaiſir de reſpirer en paix ;
vous arrivez ſous ce feuillage épais ;
vous admirez ces ombrages tranquilles :
mais d'humides vapeurs & d'odieux reptiles
vous forcent auſſi-tôt à vous en arracher ;
les Dieux des bois craignent d'en approcher.
C'eſt un tableau des illuſions vaines ;
on dit de loin : « ah ! qu'on eſt heureux là » !
nous y courons, & ce n'eſt plus cela :
notre plus beau ſuccès vaut rarement nos peines.

Ce n'eſt ni par orgueil, ni par auſtérité,
qu'au ſein de la richeſſe, & des plaiſirs d'Athènes,
Socrate conſervoit ſa noble pauvreté :
toujours environné d'une foule choiſie,
dînant chez Periclés, ſoupant chez Aſpaſie,
employant, il eſt vrai, mais ſans fiel, ſans aigreur,
ſa piquante ironie à confondre l'erreur ;
pardonnant preſque tout aux grâces du jeune âge,
lui-même s'étonna qu'un Dieu l'eût nommé ſage.
Je croirois, en aveugle, à ſon autorité.
« Remarquez, diſoit-il, l'alliance éternelle,
» de la douleur & de la volupté ;
» ce ſont deux ſœurs, l'une à l'autre fidelle ;
» quand l'une vient, l'autre ſuit ; & nos maux

» naissent de nos plaisirs, nos biens de nos travaux ».
Demandez-vous un Sage plus austère ?
voyez Caton, ce fier républicain,
il s'enyvroit, le fait est très-certain,
mais en causant de quelque grande affaire :
car, à sa soif, il buvoit de l'eau claire,
à ses repas, il mordoit dans son pain :
son appétit cessoit avec sa faim (1).
Le vil abri d'un mur où croissoit l'herbe,
un simple toît allongé d'un auvent,
s'il défendoit de la neige ou du vent,
lui paroissoit une maison superbe ;
un vieux manteau, dont il se pût vêtir,
étoit pour lui de la pourpre de Tyr.
Inébranlable en ce mâle systême,
de la vertu, retranchant l'honneur même,
faisant le bien sans l'attrait du plaisir,
la volupté n'effleura point son ame,
& de Vénus, quand l'appas triomphant
l'aiguillonnoit à caresser sa femme,
c'étoit un citoyen qui créoit un enfant.
Le beau modèle ! le grand homme !
Hélas ! ce n'est pas lui que j'aurois imité ;
il le fut peu, même dans Rome :
c'est beaucoup dans Paris que de l'avoir cité ;
quiconque n'est pas foible y passe pour extrême.
Eh bien ! Messieurs, eh bien ! j'ai consulté
les savans assemblés sous les bois d'Acadème (2),

(1) *Huic epulæ vicisse famem &c.* (Lucain)
(2) *Inter silvas Academi quærere verum.* (Hor. ep. 2, l. 2.)

ſous d'antiques forêts, cherchant la vérité;
ceux qui, dans la molleſſe & dans l'oiſiveté,
couchés ſous les berceaux où rêvoit Epicure,
prévenoient, irritoient l'inſtinct de la nature;
les enfans plus chéris de ce maître vanté,
qui poſſédoient l'art de la jouiſſance;
menageoient leurs plaiſirs, &, dans la tempérance,
ne cherchoient que la volupté;
ceux même qui ſuivoient les leçons d'Ariſtippe,
ne laiſſant aux humains de regle, de principe,
que l'intérêt. J'ai fréquenté
le Stoïque pareil au marbre du portique;
j'ai vû, dans ſon tonneau, le Cynique effronté;
& mon opinion a ſouvent héſité
dans les balances du Sceptique.
Ils ont, ſur le bonheur, tout dit, tout réfuté;
ils ont, par cent chemins, conduit à la ſageſſe:
mais dans leur contrariété,
quelques-uns ont craint la richeſſe,
aucun n'a craint la pauvreté.
Vous même que mon cœur choiſiroit pour modèle,
la fortune pour vous ne peut être cruelle;
heureux par vos vertus, quel que ſoit votre ſort,
on vous verra deſcendre ou monter ſans effort;
toujours quelque raiſon vous rendra content d'elle:
le repos eſt ſi doux, & la gloire eſt ſi belle!
O combien la nature eſt féconde en plaiſirs!
l'hyver a ſes beaux jours, & l'été ſes zéphirs.
Dans ces affreux climats où régnent les deux Ourſes,
où l'Océan glacé, par de plus froids hyvers,

eſt immobile & ſourd aux ſifflemens des airs ;
où les fleuves, ſix mois, s'enferment dans leurs ſources,
où la nuit, d'un ſeul voile, embraſſe deux ſaiſons ;
quand les Lapons ſous terre ont creuſé leurs maiſons,
ils vivent, ſont heureux, & chantent ſous la glace ;
ils ſavent affronter les climats, & ſouvent
un fragile traîneau, plus léger que le vent,
fuit, vole, & de la neige effleure la ſurface,
ſans laiſſer, en fuyant, une inviſible trace.
Ces effroyables lieux ont même leur beauté ;
ſouvent, dans les horreurs de cette obſcurité,
des rayons du matin la nuit ſemble parée ;
l'Aurore, de feux entourée,
loin de ſon humide ſéjour,
ſe lève ſans ouvrir la barrière du jour,
&, dans les cieux, quelque tems égarée,
couvre de ſes rubis les antres de Borée.
Cependant les Zéphirs ſortent d'un long ſommeil,
& l'onde blanchiſſante annonce leur reveil ;
le jour, pendant ſix mois, ne deſcend plus ſous l'onde;
l'horiſon tout entier ſert de route au ſoleil;
il ſemble, ſur les flots, voguer autour du monde ;
l'automne & le printems confondent leurs tréſors :
tant les cieux ont verſé de bienfaits ſur ces bords !
tant, d'un ſoin maternel, la nature partage,
entre tous ſes enfans, ſon immenſe héritage !

Dans ces climats ſi durs, ſi rigoureux,
je m'inſtruiſois par cette grande image ;
je méditois le grand art d'être heureux,

quand mon destin, d'accord avec mes vœux,
me conduisoit non loin de ce rivage.
L'astre inconstant, sous lequel je suis né,
des biens aux maux, m'a souvent promené :
mais, aux événemens, ployant mon caractère,
en jouissant de tout, rien ne m'est nécessaire.
Dès que j'ai vû l'espérance me fuir,
j'ai suspendu ma course volontaire ;
j'ai, dans un sort nouveau, pris un nouveau plaisir,
& mon repos forcé devient un doux loisir.
Heureux par cette humeur sagement inconstante,
c'est la facilité qui m'invite & me tente.
Quand de jeunes beautés m'ont pris dans leurs filets,
en m'offrant chaque jour une vaine espérance,
de leur facilité la trompeuse apparence
étoit le piége où je courois :
un enfant se jouoit de ma philosophie :
c'est ma sagesse alors qui causoit ma folie.
Hélas ! vous le savez : échappé de mes fers,
j'aime le souvenir des maux que j'ai soufferts ;
ce que je crains, c'est l'ennui du rivage ;
plus d'une fois j'ai regretté l'orage,
les caprices, les jeux du perfide élément,
& le plaisir d'éviter un naufrage :
on diroit que nos cœurs ont besoin d'un tourment.
Un jour une actrice fameuse
me contoit les fureurs de son premier amant ;
moitié riant, moitié rêveuse,
elle ajoûta ce mot charmant :
«Oh ! c'étoit le bon tems, j'étois bien malheureuse !»

Mais revenons à mon adverſité
que j'oubliois. Quand la fable ou l'hiſtoire
vous ouvrent tour-à-tour le temple de mémoire,
voyez-vous que la pauvreté
fût jamais un obſtacle à l'immortalité ?
Ulyſſe nud, dépouillé par Neptune,
eſt immortel : un pauvre l'a chanté.
Tu devins immortel, ſans appui, ſans fortune,
toi, mon premier ami, toi, qui cherchas Vénus
ſur des rivages inconnus,
& par-delà les monts Caucaſes,
l'inconſtante Vénus, dont l'orbite & les phaſes
ſe déroboient à nous dans le vague des cieux,
& nous ſembloient errer, par l'erreur de nos yeux.
Non, l'or de la Toiſon n'eût point cauſé tes peines ;
jamais on n'a vu ton vaiſſeau
ni reployer ſa voile aux bords de Calipſo,
ni rallentir ſa courſe à la voix des Syrènes.
Enflammé pour la gloire & pour la vérité,
dans ces nobles travaux, ton cœur n'a redouté
ni les peuples errants dans ces forêts profondes
d'où l'Aigle de Moſcou fait fuir la liberté,
ni le Tropique en feu ſous un ciel irrité :
ton courage étonna tour-à-tour les deux mondes.
Mais hélas ! où t'offrir mes pleurs ?
où parer ton cercueil de cyprès & de fleurs ?
ſur quelle rive déſolée,
trouverai-je le bois, où ſans ſoins, ſans honneurs,
s'élève dans l'oubli ton hnmble mauſolée ?
Du moins en expirant ſur ce funeſte bord,

tu jouis d'un ſuccès acheté par ta mort ;
tes yeux éteints cherchoient un reſte de lumière,
pour ravir au trépas le plus beau de tes jours,
& tes mourantes mains nous ont tracé le cours
de Vénus éclipſée à ton heure dernière.

Tel eſt de vos concerts le pouvoir enchanteur,
Muſes, filles du ciel ! recevez mon hommage :
en éternisant ma douleur,
vous m'en ferez chérir l'image.
Muſes ! je vous doit tout. Si j'obtins le ſuffrage
de ce Miniſtre heureux & regretté (1),
honneur du miniſtère & que l'exil honore,
que pendant ſa faveur, je n'ai jamais chanté,
ce fut un de vos dons. Si quelquefois encore,
dans mon obſcurité me croyant inconnu,
à mon ſeul nom, je me vis prévenu,
je dûs à vos bienfaits cette heureuſe ſurpriſe.
On prétend aujourd'hui que le Sage mépriſe
ce mouvement de vanité :
je ne ſais, mais Horace a lui-même conté
que quand il traverſoit la place,
s'il entendoit quelqu'un, diſant à ſon côté :
« voyez-vous cet homme qui paſſe ?
» regardez vîte, c'eſt Horace » !
Auſſi-tôt, dans un hymne à vos autels chanté,
ô Muſes, il vous rendoit grâce (2).
Laiſſons aux favoris leur puiſſance & leur or :

(1) M. le Duc de Choiſeul.
(2) *Totum muneris hoc tui eſt,*
quod monſtror digito prætereuntium. (Hor. Ode 3. l. 4.)

Cette once de fumée est pour nous un trésor.

J'avois fini, non sans quelque paresse,
cette Epître où mes vers coulent en liberté ;
Horace, au sein de la mollesse,
en respirant la volupté,
par sa morale enchanteresse,
affermissoit mon cœur contre l'adversité.
Mais un jeune immortel m'a pris sous son égide ;
un Prince (*), ami des arts & de la vérité,
accorde à ma muse timide
un bienfait non sollicité.
La fortune revient, à sa voix souveraine,
fixer de mes destins la balance incertaine ;
les vents ne l'agiteront plus ;
&, lorsque j'ai perdu Mécène,
j'ai retrouvé Germanicus.

Par M. DE RULHIERES.

(*) MONSIEUR, frère du Roi.

A MADAME LA COMTESSE DE B***.

A QUOI peut-on servir sur la fin de sa vie ?
Ah ! croyez-moi, choisissez mieux ;
sans doute un vieil Aveugle ennuie :
c'est un aveugle enfant qu'il faut à vos beaux yeux.

Par M. DE VOLTAIRE.

L'ARC ET L'ENFANT.

FABLE.

UN enfant d'humeur despotique,
(c'est le mal de tous ceux qui n'ont pas de raison)
faisoit un arc, dit-on,
d'un bois fort élastique.
Je veux, en y touchant rien que du bout du doigt,
même en disant, *partez*, que la flèche docile,
plus loin que l'œil ne voit,
atteigne dans les airs l'oiseau le plus agile.
Il prend le bois, s'efforce, un bout dans chaque main :
« tu ne veux pas plier »! soudain,
l'appuyant d'un côté, ferme contre une pierre,
il pousse l'autre avec son sein.
En vain le bois gémit : il le serre, le serre,
le serre enfin si fort,
que l'arc subitement déployant son ressort,
se redresse, le frappe, & l'enfant est par terre.

Rois, votre peuple est l'arc, & vous êtes l'enfant;
si vous le courbez trop, craignez sa violence :
l'extrême assujettissement
finit, & tout-à-coup, par l'extrême licence.

Par M. DE FUMARS.

A LA RAISON.

RAISON qui me parles sans cesse ;
chacun son tour, écoute-moi :
c'est pour dire du mal de toi,
à toi-même, que je m'adresse.
Aux doux plaisirs de la beauté,
pourquoi déclares-tu la guerre ?
tu commandes avec fierté :
aussi l'on ne t'obéit guère.
Tu peux avoir beaucoup d'appas :
mais en te croyant trop parfaite,
pour nous fixer, tu n'y joins pas,
le bon esprit d'être coquette.
Celui que tu crois asservir,
trop souvent, malgré ta puissance,
de ton joug osant s'affranchir,
chante un hymne de délivrance,
& te fait gaîment confidence,
de la victoire du plaisir.
L'à-propos n'est point ta science ;
grondant toujours hors de saison,
tu n'as pas ce ton d'indulgence
qui fait pardonner la leçon :
tu te perds par l'intolérance.
Entre nous, pour ton intérêt,
il me semble peu nécessaire,

de crier quand le mal eſt fait :
mais à force d'art, il faudroit
empêcher le mal de ſe faire.
Tu fais régner ſur les eſprits :
quoiqu'un tel empire ait ſon prix,
il vaut mieux regner ſur les ames ;
ce fripon d'Amour le fait bien :
les ſages, les héros, les femmes
lui ſont ſoumis par ce moyen.
Veut-il enlever ta conquête :
il s'y prend toujours par le cœur ;
qu'une fois il en ſoit vainqueur,
il fait ce qu'il veut de la tête.
Mets plus d'adreſſe dans tes ſoins,
pauvre Raiſon, ma vieille amie ;
deviens bonne, prêche-moi moins :
on aime peu qui nous ennuye :
apprens à perdre quelques points,
ſi tu veux gagner la partie.

Arrêtez, me dit en courroux
un grave & docte perſonnage !
la raiſon, la connoiſſez-vous ?
& la connoît-on à votre âge ?
Oui, mon cenſeur, je la connois,
mieux que vous peut-être, & je gage ;
qu'à l'inſtant, je vous la peindrois.
Taille impoſante, port de reine,
figure noble, de grands traits,
un viſage d'homme à-peu-près,
ce qu'on nomme beauté romaine ;

de loin, ſa majeſté nous plaît....
Mais n'achevons pas ſon portrait;
ſans vouloir, en ſujet fidèle,
à préſent lui faire ma cour,
ménageons pourtant cette Belle:
eh! ne faut-il pas quelque jour,
bon gré, malgré, finir par elle?

Par M. DE BONNARD.

A M. DE BONNARD,

Sur ſon Epître à la Raiſon.

RIVAL aimable de Boufflers,
l'Amour, comme lui, vous inſpire;
vous faites d'auſſi jolis vers,
& vous n'avez que le travers
de ne point aſſez les redire.
Qu'il doit être doux & charmant,
le prix des chanſons que vous faites!
ſans doute, aujourd'hui vingt coquettes,
jugent de près votre talent.
Toujours volage, & toujours tendre,
chantez, & trompez tour-à-tour,
un ſèxe qui ſait nous le rendre;
la raiſon ne vaut pas l'Amour:
s'il faut finir par elle un jour,
du moins faites-la bien attendre.

Par M. BERTIN.

A MADAME***,

Pour le jour de Ste Julie, sa fête.

Je ne connois que la Julie,
dont le galant Ovide a chanté les amours;
elle étoit sensible & jolie,
& son nom charmera toujours.
Elle unissoit à l'art de plaire,
un cœur facile à s'enflammer:
si vous voulez lui ressembler,
vous n'avez plus qu'un pas à faire.

Par M. D'H***.

RÉPONSE-IN-PROMPTU

A cette question : Que faut-il pour être heureux?

Pour être heureux, que faut-il? De la vie
faire deux parts; une moitié
est pour l'amour, l'autre pour l'amitié,
& toutes deux, je les donne à Sylvie.

Par M. l'Abbé DE L**.



LE RUISSEAU,

FABLE.

Dans ſon cours tortueux, le paiſible Laizon,
arroſoit d'immenſes prairies ;
ſur ſes bords, les herbes fleuries,
parfumoient le plus verd gazon;
ſur un ſable doré, ſes ondes argentines,
s'échappoient entre les racines
des ſaules, des tilleuls, des aulnes, des ormeaux;
Ces arbres uniſſant tendrement leurs rameaux,
à mille oiſeaux divers, offroient un doux aſyle.
A leur ombre, un Bouvier tranquille,
contemploit de loin ſes troupeaux,
en répétant ſur ſes pipeaux,
le refrain de la chanſonnette,
qui doit charmer la groſſe Annette.
Pendant le chaud du jour, les bœufs, ſanc s'émouvoir,
avançoient à la file, alloient à l'abbreuvoir;
ils y reſtoient au frais, tandis qu'à la barrière,
les vaches, en meuglant, couroient vers la fermière,
qui venoit d'un pas lourd, balançant à la main,
une large cruche d'airain;
chacune vouloit la première,
offrir ſon pis gonflé de lait.
Doux Laizon! vous deviez être bien ſatisfait,
en conſidérant votre ouvrage!

vous faisiez, en suivant
tranquillement votre penchant,
le bonheur de plus d'un village.
Chaque soir, sur vos bords, les Bergers en dansant
de leur félicité venoient vous rendre hommage :
falloit-il que l'ambition,
s'en vînt vous mettre dans la tête,
de vastes projets de conquête ?
conquête signifie aussi destruction.
Laizon s'adresse aux vents ; ardemment il les prie :
ne la rappellons pas, cette prière impie;
amis, elle feroit horreur.
Les vents l'ont entendue, & déja leur fureur,
des quatre bouts du monde, assemble les nuages ;
ils se heurtent : leur choc enfante les orages.
Le vent, la nuit, la grêle & le feu des éclairs,
semblent se disputer le royaume des airs ;
des fleuves courroucés descendent des montagnes :
le doux Laizon devient un torrent désastreux :
il dédaigne ses bords ; les flots tumultueux
ont détruit, ravagé les fertiles campagnes ;
arbres, bergers, troupeaux, pêle-mêle entraînés,
montrent de toutes parts, aux humains consternés
la mort qui s'applaudit & lève un bras terrible.

Laizon, avec le tems, devint calme & paisible :
mais ce fut vainement que le calme revint :
on ne l'aima plus : il fut craint.

Par M. l'Abbé LEMONNIER.

MES ERREURS,

ÉPITRE PHILOSOPHIQUE (*).

PAUVRES Mufes, que je vous plains !
les teintes fombres de la haine
ont défiguré vos jardins,
& noirci votre eau d'Hyppocrène.
Faut-il vous fuir ? Ciel ! que j'en veux
à ma janféniſte de tante !
Emporté par mes premiers vœux,
je méditois un vol heureux
vers une gloire plus brillante.
Vous, toujours préfens à mon cœur,
héros que Vénus favorife,
& dont elle aime la valeur,
parmi vous, régnent la franchife,
la loyauté, la bonne humeur ;
l'amitié, l'amour & l'honneur,
telle eſt, je crois, votre devife.
Ma vieille tante s'en moqua,
&, de par Quefnel, me damna.
J'étois fous fa tutelle auſtère :
il fallut fubir fes decrets,

(*) Cette Pièce a paru, il y a quelques années, fous un autre titre : mais l'Auteur l'a refondue & corrigée avec foin d'un bout à l'autre, de forte qu'aujourd'hui c'eſt un ouvrage abfolument différent.

& quitter l'école guerrière
que me rappellent mes regrets.
Adieux mes belliqueux projets !
adieu la palme militaire,
& mes combats, & mes ſuccès !
Force inviſible ! ô providence !
quels ſont tes decrets abſolus !
peut-être, ſans Janſénius,
j'euſſe été Maréchal de France.

Tous mes beaux rêves diſparus,
l'ame vuide & déſoccupée,
je reportois un œil confus
ſur toute ma gloire échappée :
mes vœux flottoient irréſolus.
Des camps transfuge involontaire,
l'honneur encor me rappelloit ;
le myrte ne me flattoit guère :
c'eſt un laurier qu'il me falloit.

Tout-à-coup, ſous un ciel perfide,
d'où jailliſſent mille rayons,
je vois reſplendir les beaux noms
& de Sophocle & d'Euripide ;
gravés par le burin d'un Dieu,
dans un cadre qui s'illumine,
je vois briller en traits de feu,
ceux de Corneille & de Racine.
La tranquille immortalité,
au-deſſus de ces noms célèbres,

planoit avec sérénité,
&, versant des flots de clarté,
chassoit les augustes ténèbres
qui couvrent la postérité.

Entouré de tous les prestiges;
éclos d'un esprit enflammé,
je ressens les premiers vertiges;
d'un poignard, mon bras est armé;
ma tête enfante des prodiges,
& voilà mon cœur allumé.
Dans mon cabinet solitaire,
je soupire en sons cadencés,
j'évoque des mânes glacés,
& je leur donne un caractère:
j'habille un spectre de lambeaux;
il perce une longue enfilade
de voûtes sombres, de flambeaux,
& vient tout-exprès des tombeaux,
pour débiter une tirade,
& faire peur à mon héros.
J'ordonne : un ouragan s'élève;
les vents font bouillonner les eaux;
l'éclair part, le nuage crève:
l'abîme engloutit les vaisseaux.
Hélas ! rien n'échappe à l'orage;
si ce n'est un Prince charmant,
qui, plein d'amour & de courage,
traverse l'humide élément,
&, tout transi, vient à la nage,

pour échauffer mon dénoûment.

On affiche le phénomène,
& c'eſt alors que par degrés,
la raiſon enfin me ramène,
& parle à mes ſens égarés.
A mes yeux que la foudre éclaire;
déjà ſe couvre d'un brouillard,
cet éblouiſſant atmoſphère,
ce pur océan de lumière,
d'où les maîtres fameux de l'art
lancent leurs rayons ſur la terre.
Au lieu de jardins couronnés
par les palmes les plus fleuries,
je vois des bords abandonnés,
où mille ſerpens déchaînés
ſifflent à travers des orties;
je vois des guirlandes flétries;
quelques lauriers infortunés,
que ſe diſputent des Furies,
& de leur ſouffle empoiſonnés.

Frappé de cette horrible image;
battu des flots, triſte & rêveur,
j'errois ſeul le long du rivage:
ſoudain, s'échappant d'un nuage,
une Muſe, au ton ſéducteur,
ſe préſente ſur mon paſſage.
« Fuis, me dit-elle : pour jamais
» quitte les hauteurs du Parnaſſe;

» mais prends la clef de ſes boſquets;
» que je fis planter pour Horace ».

Je crus la Muſe, & m'enfonçai
ſous ces myſtérieux ombrages,
où l'on revoit encor tracé
le nom des plus aimables ſages.
Cherchant dans ce paiſible lieu
la route la plus détournée,
ſous les regards même du Dieu,
je ramaſſois, de ſon aveu,
quelque fleurette abandonnée
ou par Chapelle, ou par Chaulieu.

Ce calme, hélas! ne dura guères;
jaloux de ma ſécurité,
bientôt on vint de tout côté
flétrir les roſes éphémères,
dont je couronnois la beauté.
Au lieu des paiſibles bergères,
compagnes de ma liberté,
je vis mon aſyle agité
par les Bacchantes littéraires,
qui vinrent troubler les myſtères
du Dieu charmant que j'ai chanté.

Moins ſenſible, on devient plus ſage,
Las d'être ainſi perſécuté,
je me ſauvai par la gaîté,
& quelques mots de perſifflage;

Dans les frivolités d'usage,
j'égarai mes vœux étourdis ;
je fus amoureux & volage ;
on me trompa, je le rendis.
A nos mœurs, pliant mon génie ;
au hasard promenant ma foi,
je fis sonner autour de moi
tous les grelots de la folie.
Des amateurs les plus hupés,
je bravai les ligues secrettes,
& la justice des toilettes,
& l'anathème des soupés.
Je fis des drames lamentables,
des vers malins, des madrigaux,
& des épîtres fort coupables,
où j'ôtois le masque à des sots,
assurément très-respectables.
Nouvelles amours, vers nouveaux :
de mes jours c'étoit le systême,
& j'avois un plaisir extrême
à me moquer de mes travaux.
Qu'il est insensé, qu'il est dupe,
celui qu'attriste son talent !
tant qu'il amuse, il est charmant :
il perd son prix, dès qu'il occupe.

Quels attraits a donc ce vain bruit
que l'on appelle renommée ?
Ah ! trop souvent cette fumée
égare ceux qu'elle séduit.

Un citoyen époux & père,
disoit un jour avec regret :
jusqu'a présent je n'ai rien fait,
& j'avance dans ma carrière ;
mon siècle à peine me connoît.
Tu n'as rien fait, lui dit un sage,
qui ne l'étoit point à demi !
quoi ! n'as-tu point dans son naufrage,
aidé quelquefois ton ami,
& cultivé ton héritage ?
n'as-tu point joui de tes sens,
du témoignage de ton ame,
vû le sourire de ta femme,
& le bonheur de tes enfans ?
eh ! vis, savoure l'existence ;
sois bon, sensible, généreux ;
apprens sur-tout l'art d'être heureux :
voilà de l'homme la science :
tu n'as rien à faire de mieux.

J'entens d'ici crier nos maîtres :
« Les beaux conseils ! tout est perdu !
» eh quoi ! dans *l'échelle des êtres*,
» on souffre un tel individu ! »

Ma confusion est extrême :
mais, j'en conviens naïvement,
rebelle à leur pouvoir suprême,
& frivole profondément,
j'ai mérité cet anathême.

Car enfin, tout bien calculé,
est-il démontré que je pense ?
ai-je, économiste zélé,
risquant des calculs d'importance,
d'écrits, solides sur le blé,
alimenté toute la France ?
Le vent, de Montmartre à Pantin,
grâce à mon art scientifique,
fait-il tourner un seul moulin
qui soit sorti de ma fabrique ?
qu'est-ce qu'on m'a vu concevoir
pour les progès de la culture ?
ai-je inventé quelque semoir ?
& qu'ai-je dit sur la mouture ?
Sans titres, m'arrogeant des droits,
ai-je, plein d'une noble audace,
commenté le texte des loix,
& donné des leçons aux Rois,
qui n'aiment pas qu'on leur en fasse ?
J'interdis à mon Apollon
le dédale diplomatique,
& laisse le corps politique
vaciller dans son tourbillon ;
je ne connois point cette emphase
qui met les têtes à l'envers,
l'art d'enfermer dans une phrase,
la morale de l'univers :
dans ses folles métamorphoses,
mon esprit, errant au-dehors,
ne sait point saisir les rapports,

l'enſemble harmonique des choſes,
& leurs inviſibles accords.
Mais je fais rire en récompenſe,
& même rire à mes dépens;
tous les matins, dans le ſilence,
je vais brûler un grain d'encens
ſur l'autel de la tolérance :
je perſifle avec aſſurance,
ces Egoïſtes ſourcilleux
qui ne permettent pas qu'on penſe,
à moins qu'on ne penſe comme eux.
Trop fier pour deſcendre à l'intrigue,
je fuis les ſentiers tortueux :
la palme qu'emporte la brigue
ceſſe d'en être une à mes yeux.
L'ombre du crédit m'importune :
loin de courtiſer la faveur,
ſi je veux rencontrer un cœur,
je le cherche dans l'infortune.
Je ne me laiſſe point charmer
à l'éclat d'un luxe ſtérile;
plus mon ami peut m'être utile,
moins j'ai de plaiſir à l'aimer.
J'honore les rangs & les titres,
mais ſans jamais m'en étayer :
au coin de mon humble foyer,
mes ſentimens ſont mes arbitres,
& je m'appartiens tout entier.

Quant à cette vertu ſecrette,

à ce méchanisme caché
qui fait rouler notre planette ;
je n'en sais rien, la chose est nette ;
& n'en suis point du tout fâché :
ma raison, qui de soi dispose,
sans tous ces calculs imparfaits,
sur l'ordre établi se repose,
& je profite des effets,
sans trop analyser la cause.

Penseurs célèbres, pauvres gens,
qui sur le système du monde,
balbutiez vos argumens,
& dont l'ignorance profonde,
depuis plus de quatre mille ans ;
des mêmes erreurs nous inonde,
sous mille titres différens !
vous m'amusez bien, je vous jure,
& j'aime votre sérieux,
lorsque, rêvant à l'aventure,
chacun de vous, à qui mieux mieux,
croit deviner la contexture
de ce globe mystérieux,
de ce grand corps de la nature
dont le moteur est dans les Cieux.
Cette ame par-tout répandue,
l'un dans le feu croit la trouver :
l'autre soutient, & croit prouver,
que c'est l'eau qui la distribue.
Cet autre, bavard éternel,

adopte l'air qui l'environne ;
pour le mobile universel,
& s'en nourrit, quand il raisonne.
Celui-ci se bat pour le plein :
celui-là se perd dans le vuide.
Au grand tout, chef-d'œuvre divin,
l'un veut que le hasard préside :
l'autre y soupçonne du dessein.
Tantôt la matière engourdie
est brute, oisive & sans ressort ;
& tantôt, pleine d'énergie,
l'univers lui doit son accord.
Eh ! de cet embarras extrême,
qui vous empêche de sortir ?
Adorez un Etre suprême,
sans chercher à le définir :
qu'il soit de tout cause première ;
qu'il anime les élémens,
sème dans les airs transparens
les globules de la lumière,
& nous la jette par torrens ;
qu'il ait une puissance entière
sur la mort, la vie & le tems :
dès-lors, raisonneurs inutiles,
si par lui tout est dirigé,
reposez-vous, dormez tranquilles :
voilà votre globe arrangé.

Mais que fais-tu, Muse perfide,
Muse rebelle à mes leçons ?

arrête à la voix de ton guide ;
crains le souffle des aquilons.
Laisse, laisse l'aigle intrépide
s'élancer au sommet des monts,
& rase, hirondelle timide,
l'étang qui dort dans nos vallons.
Malgré le zèle qui t'inspire,
tes efforts sont foibles & vains ;
satisfaits d'aimer les humains,
n'aspirons point à les instruire.

Revenez vîte, revenez,
Amour, séduction, folie !
les liens dont vous m'enchaînez
font tout le charme de ma vie.
Vous que j'adore, êtres charmans,
dont l'image seule intéresse,
qui jouez avec le printems,
réchauffez l'automne des ans,
& ressuscitez la vieillesse,
disposez de mes sens troublés ;
belles Circés, tendres Syrènes,
ah ! commandez en souveraines,
& trompez-moi, si vous voulez.
Vous savez changer en délices
les peines dont nous soupirons :
malheur aux trop prudens Ulysses
qui ferment l'oreille à vos sons !
Parez de fleurs mes avirons,

& qu'au ſein des plaines profondes,
bercé par vos illuſions,
mon vaiſſeau gliſſe ſur les ondes,
au bruit flatteur de vos chanſons !

D'une rêverie inquiette ;
ne ſuivons point l'égarement.
Dans l'avenir dès qu'on ſe jette,
on fait un larcin au préſent.
Songeons, lorſque le jour commence,
à l'embellir juſqu'à la fin :
gardons toujours une eſpérance,
pour l'oppoſer au noir chagrin,
pour les revers un front ſerein,
pour l'inſtant une jouiſſance,
un deſir pour le lendemain.

Par M. DORAT.

FIN.

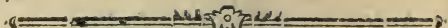


TABLE.

M. DOIGNI DU PONCEAU.

M. DORAT.

M. DUMERSAN.

Fin de la Table.

NOTICE
DE TOUS LES OUVRAGES
DE POÉSIE
QUI ONT PARU EN 1774.

NOTICE
DE TOUS LES OUVRAGES DE POÉSIE
QUI ONT PARU EN 1774.

POEMES.

L'Agriculture, Poëme, par M. le Préfident de Roffet. Paris, Moutard, in-4°. de 277 pages, avec de fuperbes gravures.

Ouvrage plus eftimable qu'amufant. Plufieurs morceaux qui prouvent un talent peu commun; des difficultés heureufement vaincues : une foule de détails fecs & peu fupportables en vers françois. L'auteur a eu principalement en vue l'utilité des Agriculteurs : cette idée lui a fait facrifier la poéfie à la partie didactique. Malheureufement les laboureurs ne lifent point de vers. Il falloit donc imiter Virgile en multipliant les épifodes & les morceaux d'agrément : car il eft difficile de foutenir la lecture de fix chants de vers techniques.

(*) Le Jugement de Pâris, Poëme en quatre chants, ſuivi d'Œuvres mêlées, nouvelle édition, corrigée & augmentée, par M. Imbert. Amſterdam, Paris, Delalain, in-8°. avec des gravures.

Vieille fiction dont l'auteur a ſû faire un Poëme plein de grâce, d'imagination & d'élégance. Le ſtyle en eſt fort perfectionné dans cette nouvelle édition. Il y a des changemens & des additions conſidérables, entr'autres, un ſonge très-ingénieux ſur la fin du quatriéme chant.

A la ſuite de ce Poëme, pluſieurs pièces entiérement nouvelles & très-intéreſſantes, telles qu'une Ode ſur l'ambition, une eſpèce d'Héroïde ſur la mort d'un Poëte guerrier, deux Eglogues, de jolies Poéſies fugitives, & une Epître au Roi, où il y a un grand nombre de vers très-bien faits.

La Callipédie, ou la manière d'avoir de beaux enfans, Poëme didactique, traduction libre en vers françois du Poëme latin de Claude Quillet. Amſterdam, Paris, Baſtien, petit in-8°. de 400 pages.

Nouvelle preuve de la difficulté de traduire en vers françois un Poëme latin. Celui-ci avoit encore un obſtacle particulier dans le ſujet même de l'ouvrage. Beaucoup de détails qui peuvent

(*) Cette étoile marque les nouvelles éditions.

s'exprimer avec élégance en latin, répugnent à la délicatesse de notre langue.

Le Poëme de Quillet est très-estimé ; il a paru pour la première fois en 1655. Le Cardinal Mazarin permit que son nom fût mis à la tête avec une Epître dédicatoire, & donna une Abbaye à l'auteur, qui étoit Ecclésiastique.

Le nouveau Traducteur prouve très bien que la prose ne peut pas rendre les beautés de l'original : mais sa traduction en vers s'éleve rarement au-dessus du médiocre. De tout cela, il résulte qu'il ne falloit pas traduire en françois la Callipédie

Raton aux Enfers, imitation libre & en vers, de M. Frédéric-Guillaume Zacharie, suivie de la traduction littérale de ce Poëme Allemand, par M. ***, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, & ci-devant un des Inspecteurs de MM. les Eleves de l'Ecole Royale-Militaire. Paris, Dubois, in-8°. de 80 pages.

Poëme dans le genre de Ververt, quoique bien inférieur à cet ingénieux badinage. Il est question ici d'un chat nommé Raton, que l'on tue dans l'instant qu'il formoit des entreprises un peu vives contre le perroquet de sa jeune maîtresse. On le jette ensuite par la fenêtre sans autre cérémonie. Mais Caron refuse l'entrée de sa barque à ceux qui n'ont pas reçu les honneurs funéraires. Aussi Raton apparoît-

il toute la nuit en ſonge à ſa maîtreſſe, ainſi qu'à la chambrière & à l'oncle de la jeune perſonne, & il les tourmente ſi fort, qu'il parvient à ſe faire enterrer. Alors il eſt admis dans l'Eliſée des chats, & un Magiſter de Village compoſe ſon épitaphe.

L'Imitation en vers françois eſt un peu négligée. Il y a cependant pluſieurs endroits agréablement verſifiés. Le Traducteur a fait quelques changemens heureux à l'original.

Le Paradis perdu, Poëme imité de Milton, en vers françois, par M. le Chevalier Duduit de Maizieres, ancien Officier Militaire de la Maiſon du Roi. Chant ſecond. Paris, Valade, petit in-8°. d'environ 50 pages.

Voici des vers de cette traduction :

Belzébuth auſſi-tôt ſe lève avec emphaſe...
ſon corps plus vigoureux que ton dos, Mont Atlas,
eût porté le fardeau des plus vaſtes Etats....
Tel un navire en bute à tous les élémens,
mouille ancre, reſte en rade, & demande à l'orage
la trève d'un moment, pour gagner le rivage...
Ainſi plane Satan, las de tant de revers ;
il obſerve à loiſir tout l'immenſe Empirée,
ſans voir ſi la ſurface en eſt ronde ou quarrée.

L'auteur annonce que « ce ſecond Chant a eu » l'approbation *d'un connoiſſeur* dont la cendre » repoſe au bas-côté droit du Maître-Autel de

» l'Eglise S. Eustache, au pied d'un épitaphe » qui lui a paru une des plus belles qui soit en » prose ».

Le Triomphe de la Religion, ou le Sacrifice de Madame Louise de France, Poëme en quatre chants, dédié à Madame Adélaïde, par M. l'Abbé de Morveau. Londres, Paris, Musier, in-8°. de 80 pages, avec gravure.

M. l'Abbé de Morveau a « pensé (*ce sont ses » propres termes*) que comme il étoit impossible » d'ajoûter à l'intérêt d'un spectacle aussi grand » *que celui que lui présentoit son sujet*, on ne » pouvoit courir aucun risque d'en diminuer la » beauté, ni d'en affoiblir l'image ».

Le Triomphe de Jesus-Christ dans le désert, traduction libre en vers françois du Paradis reconquis de Milton, ouvrage utile pour l'instruction de la jeunesse. Paris, Bastien, petit in-12 de 272 pages.

Il faut sans doute instruire la jeunesse : mais peut-être aussi faudroit-il ne pas négliger son amusement ; car les instructions qui ennuyent deviennent inutiles. On sait combien le Paradis reconquis *de Milton, est loin de son* Paradis perdu. *Deux vers du Traducteur, donneront une idée de sa manière :*

Ah ! trop souvent, au front ceint du royal bandeau ;
Loge un ver ennemi qui ronge le cerveau.

Ajoûtez à cela qu'il fait rimer perfide *avec* dissipe.

La Vie de Notre Seigneur Jesus-Christ, Poëme sacré, dédié au Roi, par Messire Pierre-Jacques-Philippe le Sergent, Recteur de la Paroisse de S. Pierre & S. Paul de Bangor en Belle-Isle en mer, &c. Vannes, Galles; Paris, Saillant & Nyon, in-8°. de 280 pages.
L'auteur, à la tête de son livre, s'adresse en ces termes aux lecteurs :

Chrétiens, recevez cet ouvrage.
Hélas ! je tremble à chaque page
pour la rime & la diction.
Mais faites peu d'attention
à mes fautes, je vous en prie !

La France illustrée par les Arts, ou les Arts justifiés par les faits, sous Louis XIV & Louis XV, Poëme, par M. le Chevalier de Juilly de Thomassin, Brigadier des Gardes-du-Corps, & Membre de plusieurs Académies. Paris, Valleyre, in-8°. de 55 pages.
Enumération fort seche de tout ce que les Arts & les Lettres ont produit d'illustre sous les deux derniers règnes.

ODES,

ODES, POEMES ET ÉPITRES

Sur le nouveau règne & autres événemens publics de 1774.

Epître à Henri IV, sur l'avénement de Louis XVI, par M. de V**. Paris, Stoupe, brochure in-8°.

On assure que cette Epître est de M. de Voltaire : en ce cas, c'est un de ses moindres ouvrages.

* Le nouveau Règne, Ode à la Nation, par M. Dorat. Geneve, Paris, Monory, in-8°. de 8 pages.

Pièce bien supérieure à tout ce qui a paru sur l'avénement du Roi : c'est aussi celle qui a le plus réussi.

Rythme peu lyrique, mais de grandes beautés & des strophes fort touchantes.

Vers à Sa Majesté Louis XVI, sur l'Edit du 31 Mai, par M. de la Harpe Paris, Morin, brochure de 4 pages.

A peu près la même manière que dans les poésies académiques de M. de la Harpe, qui lui ont valu tant de huées & de couronnes.

Sur la maladie de Mesdames, par M. Lemierre; Paris, Monory, in-4°. de 8 pages.

Des vers heureux, d'autres un peu durs.

On ſait que Meſdames ont eu la petite vérole, pour avoir ſoigné elles-mêmes leur auguſte père. Cette action héroïque méritoit bien les hommages de la poéſie & ceux de toute la France.

Ode aux Poëtes du tems, ſur les louanges ridicules dont ils fatiguent Louis XVI, par M. l'Abbé Aubert, Lecteur & Profeſſeur Royal. Paris, Moutard, in-8°. de 4 pages.

M. l'Abbé Aubert traite durement dans cette prétendue Ode ceux de ſes Confrères qui ont célébré le nouveau règne. Les Journaliſtes l'ont traité aſſez plaiſamment, à l'occaſion de cette petite rimaille.

L'Inoculation, Ode, par M. Dorat. Paris, Monory, brochure de 16 pages.

Pluſieurs belles ſtrophes. Le principal ſujet de cette Ode eſt l'inoculation du Roi.

Epître à Thémis, ſuivie d'un Dialogue de Pegaſe & de Clément, & d'une Epître à M. de Champfort, (par M. Dorat). Amſterdam, Arkſtée & Merkus; Paris, Monory, in-8°. de 30 pages.

L'auteur rappelle le ſort qu'a eu Thémis chez les différens peuples. La fin de cette Epître eſt relative à la rentrée du Parlement. Des choſes gaies & d'excellens vers dans le Dialogue de Pégaſe.

Ode ſur le glorieux avénement de Louis-Au-

guſte au Trône, préſentée à la Reine, par M. l'Abbé Barruel. Paris, Valade, brochure in-12.

Pièce qui a eu l'avantage de paroître la première de toutes celles qui ont été faites ſur le même ſujet.

Louis XV mourant, ou la Piété filiale. Paris, Stoupe, brochure in-8°.

Ode préſentée au Roi, par M. Hamell le jeune. Paris, Deſaint *junior*, brochure in-8°.

Le Patriote, par M. Bois, Employé aux Archives de l'Hôtel-de-Ville de Paris. Paris, Guillaume, brochure in-8°.

Odes Provinciales au Roi & à la Reine, par M. de Creuſent, Citoyen de Toulouſe. Paris, Valade, brochure in-8°.

Doutes patriotiques ſur le nouveau règne, par M. Nougaret. Paris, Brunet, Demonville.

Le retour de l'Age d'or, ou le règne de Louis XVI, Poëme préſenté à la Reine, par M. Gallois. Paris, Stoupe, brochure in-8°.

Le Bonheur des peuples, Poëme au Roi, par M. de Volange. Paris, Monory, brochure in-8°.

L'Amour des François pour leur Roi, Poëme, par Madame le Brun. Paris, Moutard, in-4°.

La Convaleſcence du Roi, Ode. Paris, Cailleau, brochure in-8°.

Le Rêve accompli, par Madame la Comteſſe de Séve.

La Bienfaiſance d'Henri IV, Poëme, par M. l'Abbé Br . . . Cenſeur Royal. Paris, Delaguette, brochure in-8°.

Le Tribut du ſentiment, Ode. Paris, Quillau, brochure in-8°.

ODES, POÉSIES SACRÉES, &c.

Le pouvoir de l'harmonie, Poëme lyrique, par M. Dorat. Paris, Monory, brochure in-8°.

Imitation de la fameuſe Ode de Sainte Cécile de Driden. M. Dorat a changé de rythme à chaque ſtrophe.

Ode ſur le Prix de l'Académie de Marſeille en 1774, par M. François de Neufchâteau, Aſſocié de cette Académie. Paris, Valade, brochure in-8°.

Les premieres ſtrophes un peu froides ; d'autres où la Fontaine eſt bien peint ; la dernière aſſez ingénieuſe.

Odes nouvelles, par M. Gilbert, Auteur du

Jugement dernier. Paris, Moutard, brochure in-8°.

Quatre Odes du grand genre. Dans celle au Roi, des beautés du premier ordre, un ton vraiment pindarique : mais le plan ne s'en fait pas assez appercevoir, & elle est un peu courte. Celle au Prince de Salm-Salm, inférieure à la précédente, quoiqu'avec du talent. La troisième, sur la mort de Louis XV, très-foible. Dans la dernière, sur la mort de la Princesse Charlotte de Lorraine, des strophes fort touchantes, mais un rythme qui n'est rien moins qu'harmonieux.

Les Lyriques sacrés. Orléans, Couret de Villeneuve ; Paris, Saillant, Vincent, Delalain, &c. petit in-12 de 250 pages.

Recueil d'Odes sacrées du grand Rousseau, des deux Racines, de Malherbe, de MM. de Pompignan, de Bologne, l'Abbé de Reyrac, &c.

Recueil de Poésies Françoises, profanes & sacrées, faites par M*** dans des tems de loisir & de récréation. Nantes, veuve Vatar, in-12 de 44 pages.

Huit Odes & deux Sonnets. La première Ode commence naïvement par ces deux vers :

Quelle divinité m'inspire
des sons harmonieux, pour en flatter les Grands ?

Pour peu qu'on encourage l'auteur, il a un

long ouvrage sur la Religion tout prêt à être mis sous presse.

PIÉCES

Présentées pour le Prix de l'Académie-Françoise, qui a été réservé pour 1775.

Le Siége de Marseille, par le Connétable de Bourbon, Poëme qui a concouru pour le prix de l'Académie-Françoise en 1774, par M. Duruflé. Paris, Demonville, brochure in-8°.

Une versification nolle & soignée, des peintures énergiques, peu d'intérêt. Cette pièce a l'air d'un fragment de Poëme épique.

Epître à Daphné, pièce qui a concouru pour le prix de l'Académie-Françoise en 1774, par M. de Saint-Ange. Paris, Demonville, brochure in-8°.

Quelque naturel, des vers assez faciles, point de mauvais goût : mais un ton douceâtre & fade ; rien de piquant, ni pour le fond du sujet, ni pour l'expression. Après la lecture d'une pareille pièce, il ne reste rien du tout dans l'esprit.

L'Amour de la Gloire, Epître qui a concouru pour le prix de l'Académie-Françoise en 1774, par M. de Palmezeaux. Paris, Monory, in-8°. de 32 pages.

Plusieurs morceaux pleins d'enthousiasme,

qui prouvent que l'auteur s'est pénétré de son sujet.

Dans les Imitations de Gessner qui sont à la suite, quelques tirades où le style pastoral est bien saisi, d'autres fort négligées. M. de Palmezeaux est le même que M. le Chevalier de Cubieres.

Les Bienfaits de la nuit, Ode qui a concouru pour le prix de l'Académie-Françoise en 1774, par M. André. Paris, Monory, 8°. de 38 p.

Du nombre, de l'harmonie; un assez grand nombre de strophes dont les vers sont très-bien tournés: des transitions forcées, point d'élan. L'auteur a rejetté les idées touchantes & mélancoliques que son sujet lui fournissoit naturellement; & parmi celles qu'il a employées, il en est qui lui sont totalement étrangères.

La dignité des Gens de Lettres, pièce qui a concouru pour le prix de l'Académie-Françoise en 1774, par M. Doigni. Paris, Demonville, brochure in-8°.

Une très-belle tirade sur la gloire réservée aux grands Ecrivains: une autre d'une teinte plus douce sur Fénélon. En général, de l'honnêteté dans les sentimens, de l'élégance dans le style, mais des négligences & quelques endroits vagues.

Réponse d'un jeune Poëte qui veut abandonner les Muses, à un ami qui lui écrit pour l'en détourner, pièce qui a concouru pour le prix de l'Académie-Françoise. Paris, Lacombe, brochure in-8°.

Des détails très-agréables, de l'esprit, de la philosophie, un ton de versification quelquefois un peu foible.

Le courage dans les peines de l'esprit, Ode qui a concouru infructueusement pour le prix de l'Académie-Françoise, remis à l'année prochaine, par M. l'Abbé Delaunay, ancien Lecteur & Pensionnaire de la Cour de Portugal. Paris, Valleyre, brochure in-8°.

En vain la force tyrannique
veut-elle enchaîner la raison:
le courage philosophique
l'emporte sans comparaison.

Voilà le style lyrique de M. l'Abbé Delaunay. Il joint à cette Ode une Epître sur les plaisirs de l'esprit, *pour justifier ces deux vers:*

Il faut passer par les peines
pour arriver aux plaisirs.

« Hélas! *s'écrie-t-il*, j'ai fait tout le contrai-
» re: j'ai marché en écrevisse ».

IDYLLES, FABLES ET CONTES.

* Idylles, par M. Berquin, nouvelle édition. Paris, Saillant & Nyon, veuve Duchesne, Delalain, Lejay, Monory & Ruault, petit in-8°. de 54 pages, avec des gravures.

Douze Idylles. Elles ont eu beaucoup de succès : presque toutes présentent une action intéressante. On a remarqué sur-tout celle des deux tombeaux, *dont l'idée est très-philosophique ; celle* des deux enfans, *pleine de traits d'une naïveté délicieuse, &c. Une seule de ces Idylles est en vieux langage : on voit trop que ce n'est pas la langue naturelle de l'auteur. Le second cahier de ce Recueil doit paroître au commencement de 1775.*

* Fables de M. Dorat. Paris, Monory, premier cahier, grand in-8°. avec des gravures.

Cette nouvelle édition est de la plus grande richesse typographique. Il y a à chaque fable une vignette charmante & un très-joli cul-de-lampe. On connoît d'ailleurs le mérite des fables de M. Dorat, qui ont été comprises dans la Notice de 1773.

* Fables & Œuvres diverses de M. l'Abbé Aubert, Lecteur & Professeur Royal en Littérature Françoise, nouvelle édition, &c. Paris,

Moutard, 2 vol. in-8°. avec des gravures.

Outre les Fables de cet auteur, annoncées dans la Notice de l'année dernière, ces deux volumes contiennent le fameux Poëme de Pſyché, *avec une Préface, où M. l'Abbé Aubert expoſe à ſes lecteurs quelle peine il s'eſt donnée pour gâter la Fontaine;* la mort d'Abel, *Drame, imitée de Geſſner, où il a ſubſtitué une ſéchereſſe rare à l'onction de l'original; enfin, des pièces fugitives, & entr'autres de petites Epîtres légères, dont on ne connoît pas aſſez le ſtyle. En voici un échantillon :*

Oui, cher ami, ris, ſi tu veux,
de cette commune aventure.
Grace à Neuhaus (*), de faux cheveux
vont garantir de toute injure
mon crâne pelé, catharreux.
La dépouille de quelque gueux
réparant en moi la nature,
va, par un artifice heureux,
ombrager ma maigre figure, &c.

* Hiſtoriettes ou Nouvelles en vers, par M. Imbert, ſeconde édition, revûe, corrigée & augmentée par l'auteur. Amſterdam, Paris,

(*) Perruquier de M. l'Abbé Aubert.

Delalain, in-8°. de 200 pag. avec gravures.

Contes qui ont réussi. Il y en a de différente espèce : les uns gais, les autres philosophiques, peu de libres, quelques-uns dans le genre pastoral.

Ce Recueil ne pourroit que gagner, si l'auteur en retranchoit un petit nombre, tels que le Baiser, la Femme avare, la leçon du Mari, &c. *Il n'en est cependant pas où il n'y ait de très-jolies choses.*

Etrennes d'Esope aux François, pour la présente année. Paris, Bluet, in-24 avec des gravures.

Petit volume où toutes les fables d'Esope sont en chansons Des gravures à chacune ; plusieurs sont dessinées avec esprit.

Epîtres, Héroïdes, Lettres, Satyres, Discours en vers, &c.

* Héroïdes ou Lettres en vers, par M. Blin de Sainmore, quatrième édition. Paris, Delalain, in-8°. de 270 pages.

Poésies qui sont toutes comprises dans les différentes Notices de ce Recueil. Le succès soutenu des Héroïdes de M. Blin est attesté par ces fréquentes réimpressions.

Epître à M. Duhamel de Nainvilliers, par M.

Colardeau. Londres, Paris, Lejay, in-8°. de 30 pages.

Des vers charmans, de l'harmonie, un ſtyle pur, une ſenſibilité égale & douce, des tableaux rians de la bienfaiſance & de la vie champêtre.

Une manière peut-être trop uniforme, pluſieurs expreſſions peu poétiques, un plan trop peu marqué.

Le mois d'Auguſte, Epître à M. de Voltaire, par M. François de Neufchâteau. Paris, Valade, brochure in-8°.

M. François trouve que Août *eſt un vilain mot : il voudroit qu'on rendît à ce mois ſon ancienne dénomination, & que ce fût le mois d'Auguſte. L'avénement du Roi, qui ſe nomme* Louis-Auguſte, *lui paroît pour cela la plus belle occaſion du monde.*

Il y a des traits d'eſprit dans cette bagatelle, qui, comme le dit l'auteur lui-même, ne doit pas être jugée à la rigueur.

Epître d'Héloïſe à Abailard, imitée de Pope, par M. Mercier. Amſterdam, Paris, veuve Duchesne, brochure in-8°.

Quelques reſtes des beautés de l'ouvrage de Pope ; des efforts continuels pour être paſſionné : peu d'effet.

M. Mercier avertit qu'il ne prétend pas lutter contre M. Colardeau, mais que ce dernier ayant

dédaigné certains endroits, qui, aux yeux des lecteurs françois, pouvoient faire longueur, il s'est de préférence attaché à ceux-là. Etoit-ce la peine de recommencer?

Lettre d'une Religieuse à la Reine, par M. Imbert. Paris, Delalain, brochure in-8°.

Des louanges spirituelles & délicates, quelques endroits négligés. Le fait est vrai : une Religieuse a été long-tems tourmentée par le desir de voir la Reine, & c'est ce qui a donné l'idée de cette Lettre à M. Imbert.

Réponse d'un jeune Penseur à Madame la Comtesse de B*** (par M. de Palmezeaux ou M, le Chevalier de Cubieres). Paris, Monory, in-8°. de 19 pages.

*Madame la Comtesse de B***, dans une très-jolie brochure, intitulée :* A tous les Penseurs, salut! *a voulu venger son sèxe des injustices du nôtre. L'auteur de cette réponse est souvent de son avis : il expose les vrais avantages des femmes avec esprit, quelquefois même avec sensibilité. Pour le reste, à quelques longueurs près, & quelques défauts d'harmonie, c'est un badinage aussi léger qu'ingénieux.*

Le cri de la Nation, Epître présentée à son Altesse Monseigneur le Comte d'Artois, à son arrivée à Cambray, le 8 Août 1774, par

Laurent Monclard, Commis, tenant les livres chez M. Honoré, Négociant à Cambray. brochure in-8°.

Voici ce que Laurent Monclard appelle des vers :

Tels sont les vœux, grand Prince, d'un sujet inconnu,
du dernier des mortels avec eux confondu :
ah ! qu'il seroit heureux, si parmi les hommages,
Charles, qu'à votre Altesse chacun vient présenter,
tous ses vœux & ses vers, à l'abri des orages,
parvenoient jusqu'à vous, sans vous importuner !

Epître sur l'origine de l'état des Sociétés. Londres, Paris, Monory, brochure in-8°.

De longs raisonnemens, de la politique, peu de poésie.

Epître à mon esprit. Paris, Valade, brochure in-8°.

L'auteur parle ainsi des tourmens que l'amour lui a causés :

Je lui fis mes adieux en partant de l'Espagne :
le traître me surprit au fond de l'Allemagne.

Puis il rappelle à son esprit ses anciennes occupations poétiques.

Tout ce que tu faisois, tu le gardois pour toi,
& souvent le foyer de la flamme rapide
avoit pour aliment ton œuvre trop timide.
Ah ! que c'étoit bien fait ! &c.

Discours sur la manière de lire les vers, par M. François de Neufchâteau. Au Parnasse, brochure in-8°.

Pièce qui n'a été imprimée qu'en Province, & dont il ne s'est point vendu d'exemplaires à Paris. Elle est insérée dans ce volume.

Imitation de la neuviéme Satyre de Boileau, adressée à M. Sabbatier de Castres, par M. Salaün. Londres, Paris, de Hansy, brochure in-8°.

Vers en l'honneur & gloire du sublime père putatif des trois siècles. *Près de la moitié de cette pièce est calquée sur la neuviéme Satyre de Despréaux, dont l'auteur pille sans cesse les hémistiches. On ne sait si ce sont les vers de M. Salaün qui gâtent ceux de Boileau, ou si ce sont les vers de Boileau qui gâtent ceux de M. Salaün: mais de ce mélange, résulte la plus insipide rapsodie que l'on ait jamais faite. M. Sabbatier s'est extasié dans les* trois siècles, *sur les espérances éblouissantes que donnent les brillans essais de M. Salaün, & en revanche, le reconnoissant M. Salaün se pâme ici d'admiration sur les injures apostoliques du judicieux & très-modeste Sabbatier de Castres :*

Griffon, rimailleur subalterne, &c.

POÉSIES DIVERSES.

REQUESTE des Filles de Salenci à la Reine, au sujet de la contestation qui s'est élevée entre le Seigneur & les Habitans de cette Paroisse, relativement à la fête de la Rose, par M. Blin de Sainmore. Paris, Delalain, Monory & Lejay, brochure in-8°.

Des descriptions naïves & touchantes, de la facilité, de l'élégance, quelques endroits foibles.

On connoît la fête de la Rose. Le Seigneur actuel de Salenci vouloit être dispensé de tous frais de cérémonie, & nommer seul la Rosière, malgré l'ancien usage. Ces prétentions lui ont fourni la matière d'un procès qu'il vient de perdre au Parlement, & contre lequel M. de Portelance son beau-frere a protesté d'une maniere si honorable.

Anacréon-Citoyen (par M. Dorat). Amsterdam, Paris, Monory, brochure in-8°.

Mélange charmant de la morale & de la volupté, versification douce & coulante, allégorie très-claire, très-heureuse. C'est un vieillard aussi aimable que sage, qu'un jeune Roi appelle à sa Cour, & qui lui donne d'excellens conseils. Le fait est historique. Il se trouve dans Suidas, Hérodote, Bayle, *& ailleurs.*

Variétés littéraires & galantes (par M. de Basti-

de). Amſterdam, Paris, Monory, brochure in-8°. en 2 parties.

Une grande facilité de vers médiocres, quelqu'eſprit, quelques bluettes, beaucoup de mots vuides.

Nouvelles Œuvres de M. Delafargue, des Académies de Bordeaux, de Caën & de Lyon. Paris, Couturier, in-8°. de 87 pages, avec des gravures.

Poëme en trois chants ſur les agrémens de la campagne; Epîtres familières, différens tributs à l'Académie de Bordeaux, &c.

Confeſſion d'un Philoſophe. Amſterdam, Paris, Colas, brochure in-8°.

Humbles aveux d'un prétendu eſprit-fort, délayés dans près de neuf cens rimes. Ce pénitent s'accuſe d'un excès de philoſophie : il a raiſon de ne pas s'accuſer de poéſie : ce n'eſt pas-là ſon péché.

* Œuvres de Chaulieu, d'après les manuſcrits de l'Auteur. La Haye, Paris, Bluet, 2 volumes in-8°. avec le portrait de l'Auteur.

Nouvelle édition faite ſur les papiers de l'auteur, plus de correction que dans toutes celles qui l'avoient précédée; pluſieurs pièces de Chaulieu, qui n'étoient pas connues.

Œuvres choisies de M. Gessner, contenant la Mort d'Abel, la Nuit & autres Poëmes, avec des Idylles, des Pastorales & autres pièces mises en vers françois par différens auteurs, & les meilleurs poëtes en ce genre, précédées d'une Notice raisonnée de la vie & des ouvrages de M. Gessner, suivies de poésies diverses de l'Allemand, aussi en vers françois; savoir, des Fables, Idylles, Chansons, Odes, &c. avec des observations historiques sur la Littérature allemande. Zurich, Paris, Saillant, Duchesne, &c. in-12 de 440 pages.

Des morceaux sublimes, mais beaucoup d'inégalités dans les chants de la Mort d'Abel, *traduits par M. Gilbert ; de la douceur, de la simplicité, mais des vers lâches & prosaïques dans ceux de M. Marteau. Les imitations des Idylles, assez bien choisies.*

Recueils de Poésies de différens auteurs.

Etrennes du Parnasse. Paris, Fétil, un petit volume in-12.

L'on s'applaudit, dans un petit prospectus, de l'étonnante variété de ce recueil, & l'on tâche d'en assigner les causes. Mais, nous insinue-t-on vers la fin, cela ne viendroit-il pas par hasard du goût des éditeurs?

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

Il y a quatre Journaux dans lesquels on insère ordinairement des Poésies fugitives : le *Mercure de France,* le *Journal Encyclopédique,* le *Journal de Verdun* & le *Journal des Dames. On en imprime aussi quelquefois dans l'Année littéraire* & le *Journal de politique & de littérature. Les autres Journaux se contentent de donner l'extrait des ouvrages de poésie, à mesure qu'ils paroissent.*

Tragédies représentées.

ADELAÏDE de Hongrie, Tragédie en cinq actes & en vers, par M. Dorat. Paris, Monory, in-8°. de 86 pages.

Pepin croit avoir épousé Adélaïde, fille de la Reine de Hongrie. Mais Margiste, gouvernante de cette jeune Princesse, avoit tramé le dessein de la faire assassiner, & de lui substituer Alise sa fille. La moitié du projet a réussi Le complice de Margiste n'a pas osé consommer son crime ; la Princesse est abandonnée au milieu du trajet, & Alise monte au trône sous son nom. Ricomer, ancien Gouverneur de Pepin, donne un asyle à l'infortunée Adélaïde, que le hasard lui fait rencontrer, & qui voulant éclaircir une aventure aussi extraordinaire, le suit, sans se faire connoître, à la Cour de France. Elle y

trouve ſur le trône qu'elle devoit occuper Aliſe, ſon amie la plus chère, avec laquelle elle avoit été élevée. Elle apprend de quels remords cette amie eſt tourmentée au faîte des grandeurs. Cependant le complice de Margiſte revèle tout le myſtère ; cette femme ſe tue elle-même, & Ricomer preſſe le jeune Monarque de rendre à la vraie Reine tous ſes droits. Pepin balance long-tems entre la juſtice & la nature : il aime Aliſe ; il en a des enfans. Aliſe & Adélaïde ont la générofité l'une & l'autre de vouloir mutuellement ſe ſacrifier leurs droits. Enfin Aliſe obtient de Pepin une aſſemblée des Grands de l'Etat : elle y paroît, cède le rang ſuprême à ſon amie, & finit par ſe poignarder.

L'échange d'Adélaïde & d'Aliſe a ſemblé une ſuppoſition difficile ; &, dans ce ſiècle où tant de gens eſtiment ſi peu les femmes, l'on n'a jamais pu croire à une amitié auſſi héroïque entre deux rivales. Aliſe ſur-tout a paru avoir de trop grands ſacrifices à faire, puiſqu'elle immole à ſon amie juſqu'aux droits de la nature. Mais la ſituation de Pepin eſt belle, vraie, touchante ; les combats du devoir & de l'amour paternel ſont rendus avec énergie. Il y a d'ailleurs un ſpectacle impoſant & un grand nombre de beaux vers dans cette pièce, dont le ſtyle eſt ſoigné. On y a beaucoup pleuré ; elle a été fort critiquée, & elle a eu beaucoup de ſuccès.

Tragédies non repréſentées.

OLINDE & Sophronie, Tragédie en cinq actes, en vers, par l'Auteur de Virginie. La Haye, Paris, in-8°. de 72 pages.

Sujet tiré du bel Epiſode d'Olinde & Sophronie dans le ſecond chant de la Jéruſalem délivrée du Taſſe.

Pluſieurs ſcènes qui marquent du talent ; un ſtyle élégant & facile, avec des négligences. On a fauſſement attribué cette pièce à M. de Voltaire : elle eſt d'un Avocat au Parlement de Rennes, très-diſtingué dans ſon ordre.

Jean ſans terre, ou la clémence de Philippe-Auguſte, Tragédie. Londres, Paris, Valade, in-8°. de 88 pages.

Pardon accordé par Philippe-Auguſte à Jean ſans terre, Roi d'Angleterre & Duc de Normandie, ſon vaſſal révolté. Bataille de Bovines. Amour froid du même Jean ſans terre, pour Blanche, Princeſſe de Caſtille, qui épouſe le fils du Roi de France.

Point d'intrigue ni d'intérêt, action très-vuide, ſtyle proſaïque, rimes croiſées comme dans Tancrède.

Drame repréſenté.

LE VINDICATIF, Drame en cinq actes & en vers libres, repréſenté pour la première fois

par les Comédiens-François, le 2 Juillet 1774 (par M. Dudoyer). Paris, Delalain, in-8°. de 78 pages.

Les vœux de Saint-Albans ont été rejettés par Miss Vorthy, qui épouse son frère, & la vengeance le porte aux moyens les plus bas, les plus cruels & les plus réfléchis, pour exciter la jalousie de ce dernier, & rendre les deux époux malheureux.

Une scène fort pathétique dans le quatrième acte; le caractère du Vindicatif, odieux; celui de Miss Vorthy, très-intéressant; la versification facile, quelquefois même élégante, quoique tenant beaucoup de la prose: ce qui peut s'excuser dans un drame bourgeois, dont la diction doit se rapprocher du langage ordinaire.

Le but de l'auteur a été de prévenir les excès du ressentiment dans le cœur de ceux dont la passion est méprisée: mais toute ame honnête sentira qu'aucune passion ne peut la rendre capable de noirceurs aussi basses, & les autres ne se corrigent pas par des pièces de théâtre.

Drames non représentés.

MERINVAL, Drame, par M. d'Arnaud. Paris, Lejay, in-8°. de 120 pag. avec une gravure.

Un scélérat dont un Gentilhomme nommé Merinval avoit traversé les amours, entreprend de se venger, en fomentant la jalousie dans son cœur. Il le conduit jusqu'à lui faire assassiner

ſa femme, qui eſt enceinte, & ſon ami qu'il lui indique comme ſon complice ; il pouſſe enſuite l'atrocité, juſqu'à lui écrire que toutes ſes victimes étoient innocentes. Mérinval a un fils qui prend la réſolution de tirer vengeance de tant d'horreurs. Il diſparoît, joint le monſtre, le fait ſuccomber ſous ſes coups, eſt arrêté & enfin jugé comme aſſaſſin. Son père va le trouver dans ſa priſon : le fils le conjure de lui apporter du poiſon, afin de ſauver ſon honneur. Le malheureux père y conſent après une longue réſiſtance : mais il a la précaution d'en prendre lui-même le premier ; & il en éprouve les derniers effets, dans l'inſtant où ſon fils eſt prêt à l'imiter, & que ſa grace arrive.

Pluſieurs traits de génie ; la terreur & le pathétique réunis au plus haut degré ; le premier acte ſur-tout de la plus grande énergie ; & dans le dernier acte, rien de plus touchant que les raiſons dont ſe ſert Mérinval le fils, pour déterminer ſon père à lui apporter du poiſon.

On a reproché à l'auteur que les rapports ſur leſquels ce Gentilhomme aſſaſſine ſa femme & ſon ami, ne ſont pas aſſez motivés : mais le principal inconvénient de ce ſujet, c'eſt que l'action eſt double. On commence à s'attendrir pour le père, & le fils réunit preſque tout l'intérêt dans les derniers actes.

Childeric premier, Roi de France, Drame hé-

roïque en trois actes, in-8°. de 88 pages.

Tragédie en prose, écrite du style le plus bizarre. On a voulu y peindre le caractère national & l'amour des François pour leur Prince.

Childeric ayant abusé du pouvoir suprême, a été forcé d'abandonner ses Etats, & il s'est refugié chez les peuples voisins depuis plusieurs années : mais il lui reste des sujets fidèles. Un Romain nommé Egidius, est prêt à se faire élire Roi des François : alors Childeric, qui assiste sans être connu, à cette assemblée, se montre, & offre de réparer ses torts ; tous les cœurs se retournent vers le Prince légitime ; on lui rend la Couronne, & dès le jour même, il remporte une victoire complette sur Egidius, qui périt sur le champ de bataille. L'auteur a joint à tout cela je ne sais quel amour d'une Princesse de Turinge que Childeric épouse, & qui n'est rien moins qu'essentielle à la pièce.

L'idée d'avoir fait paroître Childerice au milieu de l'assemblée, qui alloit élire un autre Roi, est très-heureuse, & c'est, à peu de chose près, tout ce qu'on peut louer dans ce Drame hérissé de vers sans rimes & d'inversions sans poésie.

Le Juge, Drame en trois actes, en prose, par M. Mercier. Londres, Paris, Ruault, in-8°. de 103 pages.

Le Seigneur d'un Bourg considérable, plaide contre un pauvre laboureur, pour un terrein nécessaire

nécessaire à l'embellissement de son Château. Il est le bienfaiteur du Juge, qui lui doit son état ; il offre à sa partie trois fois plus que le terrein ne vaut : le pauvre laboureur attaché à la chaumière qui l'a vu naître, refuse tout ce qu'on lui propose, & le Juge ne reste pas moins inflexible aux instances de son bienfaiteur. Le Seigneur perd son procès. Il se déclare à la fin le père de ce Juge intègre, & sacrifie la passion qu'il avoit d'embellir sa terre, au plaisir d'avoir un fils d'une probité aussi inébranlable.

Sujet peu dramatique ; plusieurs scènes bien filées ; des caractères assez bien soutenus ; intérêt de curiosité : on a envie de savoir lequel sera le plus entêté de ce paysan, ou de son Seigneur. Ce dernier avoue au Juge qu'il est son père, dans l'instant où il doit être le plus en colère contre lui. Il y a aussi dans la bouche de la petite-fille des futilités niaises qu'on auroit pu supprimer.

La nouvelle Imprévue, Drame en un acte & en prose, par M. de Sainte-C... Paris, Hardouin, in-8°. de 32 pages.

La Marquise de Florange, au moment qu'elle se préparoit à célébrer la fête de son mari, apprend qu'il a été tué en Corse, & est inconsolable. Voilà tous les événemens de ce Drame, où l'on a mis beaucoup de sentiment : car il y a plus de points que de mots.

Amélie, Tragédie bourgeoise en cinq actes & en prose. Londres, Paris, Lejay, in-8°. de 184 pages.

Intrigue compliquée, romanesque, & peu intéressante. Une catastrophe malheureuse, & pour ceux à qui cela ne plaira pas, un dénouement heureux dans les variantes.

Comédie représentée.

Les Amans généreux, Comédie en cinq actes & en prose, imitée de l'Allemand, par M. Rochon de Chabannes, représentée pour la première fois par les Comédiens-François, le 13 Octobre 1774. Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 96 pages.

Pièce imitée de M. Gleim.

Un Major des Troupes Prussiennes, nommé Teleim, est destitué & déshonoré, pour avoir favorisé les Saxons, qu'il avoit ordre de faire contribuer, & tout son crime est de les avoir aidés de son propre argent à payer ces contributions. Le Comte de Bruxall, qui a été témoin de sa générosité, fait exprès un voyage à la Cour, pour le justifier. Le Major aime Minna, la fille de ce Comte, & en est aimé; mais, par délicatesse, il refuse absolument de l'épouser dans cette circonstance. Minna ne trouve de moyen pour l'y déterminer, que de feindre qu'elle vient d'être déshéritée par son oncle. Cet expédient réussit, & produit un plaisant qui-

pro-quo, *au retour du Comte. Enfin Teleim reçoit une lettre très-flatteuse du Roi, qui lui annonce le plus honorable rétablissement. Il y a encore un autre billet qu'il n'a point décacheté, & que l'oncle de Minna le presse de lui faire voir. Il le lit tout haut. C'est un avis du Directeur de la Guerre, qui lui marque que si son affaire avoit pu être perdue, elle l'auroit été par les soins d'un certain Comte de Bruxall, qui n'est point du tout propre à la Cour, & à qui il faut conseiller de retourner vîte dans ses terres.*

Cette dernière situation fait beaucoup d'effet au théâtre : elle est digne de nos meilleurs comiques. M. de Chabannes a eu l'art assez rare de réunir dans la même pièce du sentiment & de la gaîté, sans que l'un nuise à l'autre. On y remarque aussi deux excellens caractères : celui du Comte de Bruxall & celui d'un certain Paul Verner, Maréchal-des-Logis dans le Régiment du Major.

Il y a quelques actes un peu maigres dans cette Comédie : elle auroit gagné à être resserrée en trois actes. Elle a eu dix à douze représentations.

Comédies non représentées.

M. DE FINTAC, ou le faux Connoisseur, Comédie en trois actes & en vers, par l'Aveugle de Ferney. Genève, in-8°. de 71 pages.

Comédie où l'on a copié presque mot pour mot

le conte du Connoisseur de M. Marmontel; versification très-incorrecte & très-négligée.

L'Amour au Village, Comédie en prose & en un acte. Paris, Esprit, in-8°. de 36 pages.

Espèce de Pastorale, où l'Amour est épris d'une coquette. Cette coquette est Psyché, qui s'est ainsi déguisée, pour tâcher de réveiller sa tendresse.

Il y a environ trente ans que cette petite pièce a été présentée aux Comédiens. Las d'attendre, l'auteur la donne enfin au public, qu'il appelle son cher ami, *dans une longue Epître dédicatoire.*

Opéra-comiques à Ariettes, à Vaudevilles, Divertissemens, &c.

La Rosière de Salenci, Pastorale en trois actes, mêlée d'ariettes, représentée pour la première fois par les Comédiens-Italiens, le 28 Février 1774, &c. Paris, Delalain, in 8°. de 67 pag.

Cécile est désignée Rosière. Le Bailli l'aime; elle aime Colin. Le Bailli est jaloux, suivant l'usage, & aposte des témoins, qui rapportent que Cécile a embrassé son amant. Il veut lui enlever la couronne, pour se venger de son mépris, & il fait arracher de sa porte les guirlandes de fleurs qu'on y avoit attachées. Colin va tout raconter au Seigneur, qui vient rendre la rose

à Cécile, & lui fait épouser son amant.

Plusieurs Critiques n'ont pas aimé qu'il fût tant question d'amant & de baisers dans une pièce où l'on ne devroit parler que de la récompense donnée à la fille la plus vertueuse du canton.

Perrin & Lucette, Comédie en deux actes & en prose, mêlée d'ariettes, paroles de M. Davesne, musique de M. Cifolelli, représentée pour la première fois par les Comédiens-Italiens, le 25 Juin 1774. Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 48 pages.

Ambroise, père de Lucette, refuse sa fille à Perrin, qui ne possède rien au monde que son amour. Mais il y a cinq ou six ans que ce jeune Villageois a trouvé une bourse de six mille francs. On n'est pas venu la réclamer. Le Bailli croit ne pouvoir mieux l'employer qu'à lui en faire une dot. Sur ces entrefaites, arrive un voyageur qui est reconnu pour le propriétaire de ces deux mille écus. Perrin est désespéré : il est prêt cependant à faire restitution : le voyageur touché de tant de probité, laisse la somme entière aux deux jeunes gens, & assiste à leur noce.

Sujet pris d'une anecdote du Mercure. L'auteur, dans le cas où il n'en auroit pas tiré parti, prie le public, *dans son avertissement*, de recevoir ses excuses.

La fausse Peur, Comédie en un acte, mêlée d'ariettes, représentée pour la première fois

par les Comédiens-Italiens, le 18 Juillet 1774, paroles de M. N * *, musique de M. Darcis. Paris, Valade, in-8°. de 66 pages.

La Comtesse d'Ornancé fait accroire à un certain Chevalier qui a sacrifié ses lettres à une autre femme, que le désespoir vient de la pousser à lui faire prendre du poison, & à en prendre elle-même dans des glaces à la crême. Il est long-tems dans des transes épouvantables : on se moque de lui, & la Comtesse épouse un de ses rivaux.

Bagatelle qui a eu une sorte de succès. L'auteur craignoit le contraire, & dit, en faisant allusion à son titre, qu'il en a été quitte aussi pour une fausse peur.

Le Retour de tendresse, Comédie en un acte & en vers, mêlée d'ariettes, représentée pour la première fois par les Comédiens-Italiens, le premier Octobre 1774, musique de M. Mereau. Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 72 pages.

Lucas & Perette sa femme se querellent : ils veulent se séparer. Lucas vend les vignes & la maison : Perette en trouve le prix, & le donne au Bailli pour les frais de séparation. Ensuite ils ont chacun des remords : ils veulent se pardonner, mais ils n'ont plus ni argent, ni maison, ni vigne : c'est le Bailli qui a tout, & qui leur rend tout, en leur faisant sentir la

nécessité de conserver la paix dans le ménage.

Ce sujet peu piquant, avoit déjà été traité par feu M. Poinsinet, dans son opéra-comique de la Reconciliation Villageoise, *& ne méritoit guère de l'être une seconde fois.*

Henri IV, Drame lyrique en trois actes & en prose, par M. de Rosoy, Citoyen de Toulouse, représenté pour la première fois par les Comédiens-Italiens, le 14 Novembre 1774. Paris, Vente, in-8°. de 77 pages.

Pièce qui a beaucoup de succès. Du spectacle, de la musique agréable, des marches militaires. On aime, on idolâtre Henri IV. On ne se lasse pas d'entendre tous les mots remarquables de ce bon Roi, que l'auteur a entassés souvent avec assez de mal-adresse. D'ailleurs, un style très-sec, très-incorrect, de très-mauvais vers d'ariettes, point de gaîté, point d'action. Henri IV, trois heures avant la bataille d'Ivry, vient dîner dans un petit Château, à près de deux lieues de son armée, chante un trio superbe avec deux Maréchaux de France, se met à table, court bien vîte combattre, & après la bataille, revient encore dans le même Château, malgré toutes les affaires qu'il doit avoir.

Quant à l'intrigue, ce n'est autre chose que l'amour de Mademoiselle Eugénie, fille d'un Négociant, propriétaire de la place. Cette Demoiselle Eugénie, au commencement de la pièce

eroit dessiner des fleurs : point du tout ; c'est qu'elle dessine des chaînes. Elle refuse sa main à son amant, qui sert dans l'armée de Mayenne : mais le jeune-homme revient à son Roi, & Eugénie l'épouse.

Opéra-comiques & Divertissemens non représentés.

GEORGES & MOLLY, Drame en trois actes ; lu aux Italiens le 17 Septembre 1772 ; tiré de l'Orpheline Angloise, Roman où l'on a puisé le Vindicatif ; aux François en Juillet, 1774. Amsterdam, Paris, Valade, in-8°. de 84 pages.

Même fond que le Vindicatif de M. Dudoyer, *sujet trop triste pour les Italiens.*

La Cinquantaine Dramatique de M. de Voltaire, suivie de l'inauguration de sa Statue, Intermède en un acte, orné de chants & de danses ; par l'auteur du Poëme du Luxe. Paris, Durand & Despilly, in-8°. de 67 pag.

*Apothéose de M. de Voltaire. L'auteur se donne pour l'*ami *de ce célèbre Ecrivain, & il avoue qu'*il porte l'amitié à l'excès : *ce que personne ne lui disputera, puisqu'elle lui inspire de pareilles pièces. Il espère célébrer la centenaire du même auteur, lui vivant ; & il* entend déjà tous les honnêtes gens qui crient, AINSI SOIT-IL !

Cette pièce est mêlée de vers & de prose. Il

y a un Vaudeville dont le refrain eſt, Voltaire, *trois fois répété. En voici deux couplets.*

Qui poſſède les talens
d'émouvoir & de plaire,
fait des vers naïfs, coulans,
à ſoixante-dix-neuf ans?
Tous répondent :
Voltaire, Voltaire, Voltaire.

Qui reſpecte le Public
ainſi que le Parterre,
n'a point la langue d'aſpic,
redoute ſur-tout le hic?
Tous.
Voltaire, Voltaire, Voltaire.

L'Égoïste, Comédie-Ballet, en quatre actes. Paris, Brunet & Demonville, Deſpilly & Durand, broch. in-8°.
Pièce du même auteur que la cinquantaine.

OPÉRA.

Sabinus, Tragédie lyrique en quatre actes; repréſentée devant Sa Majeſté à Verſailles, le 4 Décembre 1773, & pour la première fois par l'Académie Royale de Muſique, le 22 Février 1774, paroles de M*** (de Chabanon) muſique de M. Goſſec.

Sujet historique où l'on a mêlé de foibles lueurs de merveilleux ; quelques situations intéressantes.

Iphigénie en Aulide, Tragédie-Opéra en trois actes, paroles de M. le Chevalier **, musique de M. le Chevalier Gluck, représentée pour la première fois par l'Académie Royale de Musique, le 19 Avril 1774, in-4°.

Opéra qui peut produire une révolution dans la musique françoise, & qui a forcé M. Rousseau de Genève à convenir que nous pouvions en avoir une. Le succès en a été extraordinaire. La principale partie de M. Gluck est celle des passions, qu'il rend avec la plus grande supériorité. On a conservé dans cette pièce plusieurs vers de la Tragédie de Racine.

Orphée & Euridice, Drame héroïque en trois actes, représenté pour la première fois par l'Académie Royale de Musique, le 2 Août 1774, paroles de M. Moline, musique de M. le Chevalier Gluck, in-4°.

Pièce que les Musiciens sur tout ont beaucoup admirée. Plusieurs morceaux sublimes : mais l'air que chante Orphée pour fléchir les Puissances infernales n'a pas paru assez séduisant.

Azolan, ou le Serment indiscret, Ballet héroïque

en trois actes, représenté pour la première fois par l'Académie Royale de Musique, le 22 Novembre 1774, paroles de M. Lemonnier, musique de M. Floquet.

*Ouvrage qui soutient dans plusieurs endroits la réputation que M. Floquet s'est acquise par l'*Union de l'Amour & des Arts. *De très-jolis airs de danse. Poëme assez médiocre. Pour faire sentir à Azolan tout le bonheur que l'amour procure, on lui remet sous les yeux l'histoire de Bacchus & d'Ariane.*

Pièce lyrique non représentée.

Pigmalion, Scène lyrique de M. J. J. Rousseau, mise en vers par M. Berquin, & suivie d'une Idylle du même Auteur. Paris, Saillant & Nyon, veuve Duchesne, Delalain, Lejay, Monory & Ruault, in-8°. de 24 p. avec des gravures.

Versification très-analogue aux sentimens passionnés de l'original. A la suite de cette Scène, une Idylle fort intéressante, & où sont réunis le talent du Poëte & l'ame du Citoyen.

THÉATRE.

Œuvres de Théâtre, de M. de Saint-Foix. De l'Imprimerie royale. Paris, Duchesne,

3 vol. in 8°. de plus de 400 pages chacun. *Edition la plus complette qui ait paru des charmantes Comédies de M. de Saint-Foix.*

F I N.

Fautes essentielles à corriger.

PAGE 19, *vers* 7, soumettre aux loix, *lisez* soumettre aux Rois.

Page 66, *vers* 10, merveilles, *lisez* vermeilles.

Page 97, *vers* 18, si qu'il écoute, *lisez* si qu'il s'écoute.

Page 119, *vers* 5, au champ, *lisez* au chant.

Page 127, *vers* 12, il seroit malgré sa rigueur, *lisez* il eût été malgré l'excès de sa rigueur.

Page 130, *vers* 3, Philosophe épuré, *lisez* Philosophe éclaïré.

Page 201, *vers* 18, de flexibles rose, *lisez* de flexibles roseaux.

Page 209, *vers* 3, le Dieu de lyre, *lisez* le Dieu de la Lyre.

Page 254, *vers* 16, prêche-moi moins, *lisez* prêche-nous moins.

LIVRES

Qui se trouvent chez DELALAIN, *Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise.*

ŒUVRES de M. Dorat, 11 vol. in-8°. pet. pap. fig. rel. en veau, doré sur tranche, marbre Allemand, 72 liv.

Contenant les Ouvrages suivans, qu'on vend séparément en brochure.

Œuvres Mêlées, 2 vol. in-8°. pet. p. 12 liv.
Déclamation Théatral, in-8°. 1 vol. pp. 5 liv.
Mes fantaisies, in-8°. 1 vol. pp. 5 liv.
Receuil de Contes, 1 vol. in-8°. pp. 6 liv.
Les Baisers, 1 vol. in-8°. pp. 7 liv. 10 s.
Lettre d'une Chanoinesse, 1 vol. in-8°. pp. 5 liv.
Les Sacrifices de l'Amour, 2 vol. in-8°. pp. 6 l.
Les Malheurs de l'Inconstance, in-8°. 2 vol. pet. p. 6 liv.
Du même, Regulus, Tragédie, & la Feinte par amour, Comédie, 1 vol. in-8°. pp. 2 l. 8 s.
Œuvres de M. d'Arnaud, 4 vol. in-8°. br. fig. 32 liv. 8 s.
Les mêmes, 3 vol. in-12. broc. 7 liv. 10 sols.
Du même, Zénothémis, in-8°. broc. 2 liv. 8 s.
Du même, Bazile, in-8°. broc. 2 liv. 10 s.
Du même, Anecdotes historiques, contenant Salisburi & Varbek, 2 part. in-8°. fig. 6 liv.

Œuvres de M. Imbert, 3 vol. in-8°. br. 16 liv.
Contenant les trois Ouvrages ſuivant, qu'on vend ſéparement.

Jugement de Pâris, in-8°. broc. 5 liv.

Fables, dédiées à Madame la Dauphine, in-8°. broch. 5 liv.

Hiſtorietes d'Imbert, in-8°. broch. 6 liv.

Géographie de Nicole de la Croix, 2 vol. in-12. rel. 6 liv.

Eſprit de la Ligue, 3 vol. in-12. rel. 7 liv. 10 ſ.

Porte-Feuille d'un Homme de goût, 3 vol. in-12. rel. 9 liv.

Gnomonique de Dombedos, 1 vol. in-8°. rel. 9 liv.

Œuvre de M. le Chancelier d'Agueſſeau, 8 vol. in-4°. rel. 96 liv.

Cauſes Célébres, par M. Richer, 8 vol. in-12. rel. 24 liv.

Œuvres de Cochin, 6 vol. in-4°. rel. 60 liv.

Sermons de Maſſillon, 15 vol. in-12. gr. pap. rel. 45 liv.

Idem, 13 vol. in-12. pet. p. rel. 30 liv.

Hiſtoire Eccléſiaſtique de Fleuri, 40 vol. in-12. rel. 120 liv.

Recueil des meilleurs Contes en vers, in-8°. br. 6 liv.

Les Graces, 1 vol. in-8°. fig. broc. 7 liv. 4 ſ.

Juriſprudence Canonique de Gui Rouſſeau de la Combe, 1 vol. in-fol. rel. 24 liv.

Du même, Recueil de Jurisprudence Civille, in-4°. 1 vol. rel. 12 liv.
Du même, Matiere Criminelle, 1 vol. in-4°, rel. 12 liv.
Dictionnaire de Droit de Ferriere, 2 vol. in-4°. rel. 21 liv.
Du même, Science des Notaires, 2 vol. in-4°. rel. 21 liv.
Style du Châtelet, 1 vol. in-4°. rel. 10 liv.
Caractere de la Bruyere, 1 vol. in-4°. g. pap. avec le Portrait, veau doré, 18 liv.
Le même, 2 vol. in-12. gr. pap. rel. 7 liv. 4 s.
Le même, 2 vol. in-12. pet. p. rel. 5 liv.
Lettre de Pline, 3 vol. in-12. rel. 6 liv.
Œuvres de Montesquieu, 7 vol. in-12. rel. 17 liv. 10 s.
—— De Fontenelle, 11 vol. in-12. rel. 33 liv.
—— De Racine, 3 vol. in-12. rel. 6 liv.
—— De Moliere, 6 vol. in 8°. veau doré. 72 l.
Le même, 8 vol. in-12. pet. p. rel. 16 liv.
Lettres de Sévigné, 8 vol. in-12. g. p. 24 liv.
Les mêmes, 8 vol. in-12. pp. rel. 18 liv.
Œuvres de Regnard, 4 vol. in-12. rel. 9 liv.
Paradis Perdu de Milton, 4 vol. in-12. rel. 9 liv.
Tite-Live de Guerin, 10 vol. in-12. rel. 30 liv.
Œuvres de Deshoulliers, in-12. pp. rel. 5 liv.
—— De Gresset, 2 vol. in-12. rel. 5 liv.
Chef-d'œuvre de Pierre & Thomas Corneille, 3 vol. in-12. rel. 6 liv.

Fables de la Fontaine, 1 vol. in-12. pp. rel. 2 liv. 10 ſ.
Religion, Poëme, 1 vol. in-12. pp. rel. 2 l. 10 ſ.
Anti-Lucrece, 2 vol. in-12. pp. rel. 4 liv. 10 ſ.
Œuvres de Madame du Bocage, 3 vol. in-8°. rel. 15 liv.
Collections des Auteurs Italiens, 42 vol. in-12. veau doré ſur tranche, y compris le Metaſtaſe, 6 vol. 175 liv.
Œuvres de Rablais, 8 vol. in-12, pp. rel. 16 liv.
—— De S. Réal, 8 vol. in-12. pp. rel. 16 liv.
Hiſtoire de Malthe, 7 vol. in-12. rel. 17 l. 10 ſ.
Révolutions de Vertot, 6 vol, in-12. rel. 15 l.
Mémoires de Sulli, 8 vol. in-12. rel. 20 liv.
Hiſtoire de Turenne, 1 vol. in-12. rel. 2 l. 10 ſ.
—— De Théodoſe, 1 vol. in-12. rel. 2 l. 10 ſ.
Ecole du Jardin Potager, 2 vol. in-12. rel. 6 liv.
Du même, Traité de la culture des Pêchers, 1 vol. rel. 2 liv.
Géographie de Croſat, 1 vol. in-12. rel. 3 liv.
Grandeur de Dieu de Dulard, 1 vol. in-12. rel. 2 liv. 10 ſ.
Dictionnaire des Cas de Conſcience de Pontas, 2 vol. in-4°. rel. 21 liv.
—— Des Conciles, 1 vol. in-8°. rel. 4 liv. 10 ſ.
—— Théologique, 1 vol. in-8°. rel. 4 l. 10 ſ.
—— Des Auteurs Claſſiques, par Sabathier, in-8°. 18 vol. rel. 108 liv.
Architecture de Bullet, 1 vol. in-8°. rel. 6 liv.
Eſſai de Montaigne, 10 vol. in-12. rel. 20 liv.



